



FESTIVAL



D'AVIGNON

CRÉATION 2017

# IBSEN HUIS

LA MAISON D'IBSEN  
D'APRÈS HENRIK IBSEN

SIMON STONE

15 16 | 18 19  
20 JUILLET À 21H

COUR DU LYCÉE

SAINT-JOSEPH



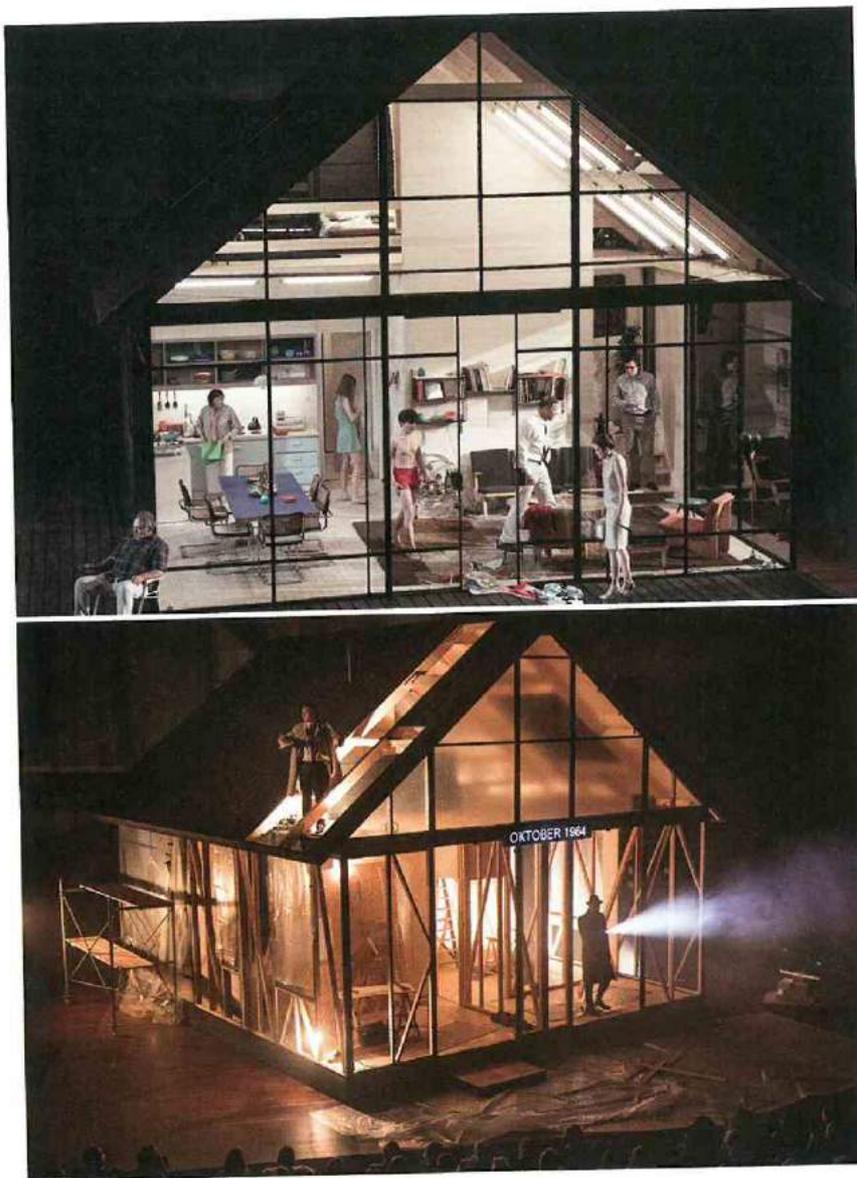
## Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen)

Texte et mise en scène Simon Stone

À Avignon

### THÉÂTRE

Si Paris vaut un jour une messe, *Ibsen Huis* de Simon Stone mérite de consacrer un prologue à Henrik Ibsen (1828-1906) s'agissant d'un spectacle qui lui est dédié... Rappeler qu'avec son théâtre, le dramaturge norvégien nous entraîne à regarder par les fenêtres et découvrir ce qui se passe derrière les façades respectables des maisons de la bourgeoisie aisée de son époque, le XIX<sup>e</sup> siècle. Chacune de ses pièces cible une question sociétale, dénonce un carcan moral, pointe du doigt l'apnée anxiogène d'un huis clos familial. Son œuvre se caractérise par une radicalité qui s'ancre sur l'intime. Mettant en scène des femmes et des hommes qui se battent souvent en solitaire pour la reconnaissance de leur libre arbitre, Henrik Ibsen ouvre la voie à une révolution des mœurs et des idées en traçant la feuille de route visionnaire de nombre des batailles qui furent engagées sur ses sujets et souvent gagnées au cours du XX<sup>e</sup> siècle. À 33 ans, Simon Stone se revendique de cet héritage. N'ayant pas de goût pour l'archéologie textuelle et se refusant à l'exercice d'un cut up qui se limiterait à témoigner d'hier, il fait le pari d'un droit de suite pour le XXI<sup>e</sup> siècle en optant pour l'écriture d'une pièce originale. C'est en puisant aux pièces fameuses que sont ; *Les Revenants*, *Un ennemi du peuple*, *Une maison de poupée*, *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage*, *Le Petit Eyolf*... que l'auteur et metteur en scène australien trouve les matériaux pour fonder la construction de sa «Maison Ibsen». Sa première belle idée, a été de s'inspirer de la tragédie grecque pour que ce soit les liens du sang qui réunissent les héros et les héroïnes de la geste du dramaturge norvégien. Il s'agit donc de nous raconter l'histoire d'une famille d'aujourd'hui pour revisiter les caractères, les désirs et les brisures des modèles dont elle s'inspire. Travaillant avec la troupe du toneelgroep d'Amsterdam où la pièce a été



JAN VERSEVELD

créée, ce sont pas moins de quinze acteurs et actrices qu'il réunit sur son plateau avec comme premier souci d'en faire un panel représentatif d'une croisée des chemins rassemblant toutes les générations. Tous sont magnifiques et comme nombre d'entre eux endossent plusieurs rôles, c'est au final une petite foule de vingt-deux personnages qui composent cette saga. Abordant son sujet en écrivant de plateau, c'est au fil des répétitions que Simon Stone construit son projet en se nourrissant

au jour le jour du travail d'improvisation des acteurs. Tout se joue sur scène dans les transparences de l'immense façade vitrée d'une maison d'architecte qui trône au centre du plateau. Réflexion sur le temps qui passe et le chaos émotionnel des vies, cette folle épopée pourrait résumer en une question au regard des combats menés par les figures du théâtre d'Ibsen... Que faisons-nous de cette liberté individuelle qui est devenue nôtre ? / PATRICK SOURD /

## reviews

## Avignon Festival

## THEATRE

July 6-26

*Les Parisiens*Director: Olivier Py

Design: Pierre-Andre Weitz

Running time: 4hrs 30mins

*Ibsen Huis*

Director: Simon Stone

Design: Lizzie Clachan

Running time: 3hrs 45mins

*Memories of Sarajevo/**Dans Les Ruines d'Athènes*

Directors: Julie Bertin/

Jade Herbulot

Design: Camille Duchemin

Running time: 2hrs 25mins/  
2hrs 45mins

Reviewer: Laura Cappelle

## AVIGNON, FRANCE

The Avignon Festival is a central event in the French theatre calendar. Every July, hundreds of productions are presented between the official programme and the thriving fringe.

Yet the festival shows surprising blind spots. When director Olivier Py announced a "focus" on Sub-Saharan Africa this year, the line-up was scrutinised: all productions fell under the umbrella of dance, music or mixed-media performance. Congolese director Dieudonné Niangoua denounced the lack of African plays.

After a period of radio silence, Avignon programmer Agnes Troly told *Le Monde* that the selection was "one vision of [Africa's] noteworthy artists". There were certainly strong voices on offer including a triple bill of contemporary dance works from the 1990s at Theatre Benoit-XII (★★★★), which ranged from an exploration of domestic violence (Ketty Noel's expressive *Tichelbe*) to the all-women *Sans Repères*, by the late Beatrice Kombe, which grappled with tradition and evolving values.

Basokin, a Kinshasa music collective, was a less obvious candidate for a theatre festival, however. While their performance at the college Vernet was spirited, it was a concert. It's worrying that Py, who has defended text-centred work since his appointment in 2013, didn't see the issue with a focus eschewing Africa's noteworthy playwrights.

It's also a symptom of French theatre's larger issues with diversity. Other prominent productions featured next to no racially diverse casting, starting with Py's own creation, *Les Parisiens* (★★) at La FabricA. Based on a novel he published last year, it's a sprawling affair that ticks all of Py's usual boxes: queer identity, father-son issues, nudity, exalted odes to theatre and satire of the arts establishment. It crossed the line into self-indulgence with scenes that seemed designed to shock (zoophilia included). Old grudges don't always make for good theatre – Py would do well to branch out.

His programming elsewhere was stronger. Simon Stone's *Ibsen Huis* (★★★★) brought the Toneelgroep Amsterdam in a creation inspired by Henrik Ibsen and his preoccupation with dysfunctional family life. *Ibsen Huis* has a superb set, a rotating house made of wood and glass designed by Lizzie Clachan, and moves seamlessly between four generations of a single family, from the 1960s to the present. It probes the way unresolved trauma is passed down to the next generation; the 11-strong cast found truth in every character.

Two young directors, Julie Bertin and Jade Herbulot, took risks with their company, the Birgit Ensemble. They presented twin productions steeped in history: the documentary-like *Memories of Sarajevo* (★★★★), evoking the siege of the city during the 1990s Bosnian War, and *Dans Les Ruines d'Athènes* (★★★). The latter imagines a reality TV show, *Parthenon Story*, where the prize is debt relief, to explore the deepening crisis in Greece since 2009 and Europe's deficient response to it.

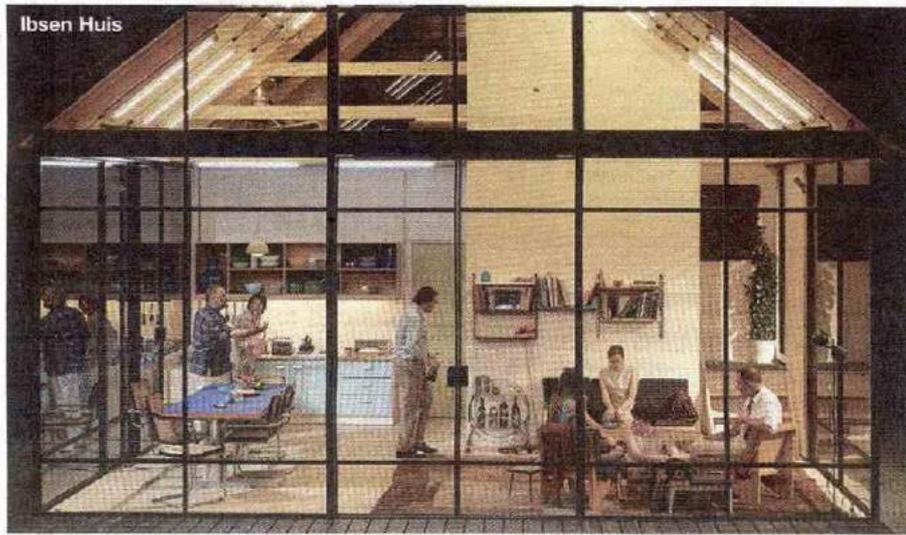
Both are well-researched and their parody of international negotiations is spot-on. The Birgit Ensemble will be one to follow.

This year's festival stumbles on its African focus but has in-depth productions

★★★★



► 27 juillet 2017





Jan Verschuycd

critique

## trame familiale

En faisant de l'architecture d'une maison le miroir de la vie d'une tribu sur plusieurs générations, le metteur en scène et auteur australien **Simon Stone** donne tout son sens à l'expression "fonder une famille". Et questionne nos existences, et nos choix, régis par une société toujours plus absurde.

**S**i la pièce *Ibsen Huis*, de l'auteur et metteur en scène australien Simon Stone, se réclame de l'œuvre du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906), c'est pourtant une simple maison de vacances qui en est la vedette principale. Un fantôme à la portée des classes moyennes qui réunit tous les tics de la maison d'architecte. Sous les deux pentes d'un sombre toit, sa façade principale se joue de l'exhibitionnisme d'une peau de verre qui expose largement le séjour et la cuisine américaine à tous les regards. L'arrière du pavillon est plus pudique : on y découvre deux petites chambres par les portes-fenêtres, tandis qu'un escalier

mène à l'étage vers des combles et une mezzanine propice aux scènes d'amours. Posée au centre du plateau et ceinturée par le plancher de bois d'une fine terrasse, la construction est animée d'un mouvement giratoire par les moteurs d'une tournette. C'est elle qui impulse le tempo du jeu au cours du spectacle et nous donne le sentiment d'entraîner ses habitants dans une valse de tous les excès, en tenant jalousement la liste des prétendants dignes de figurer dans son carnet de bal. Simon Stone fait de cette maison le témoin privilégié de la vie de sa tribu, la confidente des amours et des crises, et la métaphore vivante de l'histoire qu'il raconte comme on jette

les dés, au hasard des époques, en se moquant de la chronologie. Jusqu'à nous faire la surprise de retrouver la bâtisse en chantier après l'entracte. Des mystères de sa fondation au drame de son abandon et aux espoirs de sa renaissance, les moments cruciaux de ses mues témoignent, en marqueurs sensibles, d'une saga d'émotions. Représentation d'une mémoire qui se brouille sans cesse et n'aspire qu'à donner chair à des rêves, cette architecture devient une présence quasi maternelle pour ceux qu'elle abrite. Ils se nomment Sebastiaan, Daniël, Fleur, Jacob ou Johanna... Ils sont les pères, les mères, les fils et les filles,



les cousins ou les ancêtres vigilants, les amants et les maîtresses de passage. Ils sont onze comédiens du Toneelgroep Amsterdam à incarner et réunir toutes les générations, et nous troublent d'autant plus que nombre d'entre eux se multiplient pour jouer plusieurs rôles au cours de la représentation.

**Simon Stone puise à Ibsen. Les familiers du dramaturge ne pourront s'empêcher de s'amuser** à noter, de scène en scène, les références aux pièces de son inspirateur. L'histoire de cette smala remet sur le métier *Les Revenants*, *Un ennemi du peuple*, *Maison de poupée*, *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage*, *Le Petit Eyolf*... Mais le metteur en scène, coutumier de l'écriture au plateau, n'est pas là pour fabriquer une œuvre à caractère monographique. Il n'a de cesse d'effacer les liens qui unissent ses personnages aux pièces mythiques, pour privilégier le rapport à des situations nées au fil du travail d'improvisation. Privilégiant les concordances biographiques explorées par les acteurs, il les superpose aux motifs trop reconnaissables de ses chers modèles.

C'est au final une pièce inédite qui prend corps face à nous. Dans sa structure chamboulée et la démesure des parcours de vie dont *Ibsen Huis* rend compte, Simon Stone embrasse d'abord notre histoire contemporaine, celle d'un début de millénaire où les mœurs ont changé, où l'on peut choisir de dire la vérité sur ses choix sexuels, ses hantises et ses échecs. La vaste entreprise va permettre à chacun de tomber le masque, et c'est tout le ressort de cette pièce que de miser sur l'identification des comédiens pour qu'ils composent leurs rôles sur mesure.

Chaque époque a ses combats, le XIX<sup>e</sup> siècle d'Henrik Ibsen justifiait de briser les carcans moraux, l'engagement visionnaire du dramaturge appelait à livrer des batailles qui, pour la plupart, furent menées et remportées depuis. En se référant à Ibsen, Simon Stone ne se dresse pas comme lui en conscience éclairante de la fabrique d'un avenir plus juste. A l'image de cette famille aux mille vies, qu'il cadre dans le huis clos de leur villégiature, sa croisée des chemins est un portrait des multiples facettes de nos désarrois. Reste la fabuleuse pulsion de vie qui anime chacun des personnages, la promesse à l'évidence que cette armée désorientée, qui a fait du combat individuel sa feuille de route, se bat toujours au nom d'Ibsen pour faire avancer la société. **Patrick Sourd**

**IBSEN HUIS (LA MAISON D'IBSEN)**

d'après l'œuvre d'Henrik Ibsen, mise en scène Simon Stone.  
Spectacle en néerlandais surtitré en français  
du 15 au 20 juillet à 21h (relâche le 17), cour du lycée  
Saint-Joseph

# Un WE à Avignon nombril du Théâtre

## CHRONIQUE

Une ville à l'heure du choix. Un million de visiteurs sont attendus au Festival d'Avignon qui propose plus de 1500 spectacles.

## Avignon

Il y a foule à Avignon où l'on attend un million de visiteurs, touristes culturels, parisiens (environ 25% du public), professionnels et amateurs éclairés... jusqu'au 26 juillet. Ce qui vous laisse moins d'une chance sur dix de parler à un avignonnais lorsque vous cherchez votre chemin. C'est bien sûr le Off qui saute aux yeux, pavé de 1 480 spectacles proposés en trois semaines, contre une quarantaine pour le In - dont 29 coproductions - qui revendique 110 000 places payantes. Autrement dit, il est indispensable et pourtant impossible de se forger un avis sur une édition du festival d'Avignon. On fait des choix heureux ou malheureux...

Dans cette ville théâtre, un des éléments frappants est la dimension du temps. Le temps que votre café refroidisse entre le moment où vous l'avez commandé et où il arrive, le temps de transport et de parking. Le temps passé dans les queues, où il faut bien dire, n'en déplaît à Olivier Py, les parisiens ont acquis dans ce domaine une civilité disciplinaire qui dépasse de beaucoup le degré moyen de patience d'un méditerranéen. A la différence du Off où le business horaire tourne à plein, les programmateurs du In laissent se déployer la durée nécessaire à l'expression théâtrale. C'est la tradition, et le public joue le jeu en restant

concentré sur des spectacles dont la majorité dépassent trois heures. C'est rassurant, mais cela surprend quand même, dans le monde numérique du spot publicitaire intrusif et dur usage gratuit qui forge désormais notre quotidien.

Comme l'étau se resserre et qu'il faut bien faire son métier : Parlons des spectacles. Ceux qu'on a vu dont on se serait passé, comme *Memories of Sarajevo* de Julie Bertin et Jade Herbulot. Les deux metteuses en scène et leurs acteurs, nous plongent dans la guerre en ex-Yougoslavie. Livré comme élément d'une fresque historique qui ambitionne d'embrasser l'Europe, le sujet est bien creusé mais ce *Sarajevo* peu crédible, voire brouillon dans l'identification des appartenances fait naître une pièce bien plus pédagogique que théâtrale. Besogneux dans la restitution des faits et des gesticulations politiques, le spectacle plombé par

vision chargée de pathos, ne décolle pas.

Le temps trop long, laisse place à un temps juste, proche de celui de Bergman, pour l'australien Simon Stone et son *Ibsen Huis*. La scénographie inventive, parfaitement appropriée, nous permet de suivre à travers les générations les mensonges qui vont miner la famille Kerkman. Leur maison de vacances est en verre. Elle tourne sur elle-même et dans le temps. Chaque chapitre de la généalogie est une pièce. Simon Stone puise dans la mythologie d'Ibsen, *Solness le constructeur*, *Une maison de poupée*, *Le Canard sauvage*, *Petit Eyolf*, pour travailler ses personnages et recomposer une famille du XXIe siècle qui résonne à nos consciences. Une autopsie glaçante, économe et précise sur les ravages des non-dit pour tenter d'y voir clair.

JMDH



De quelle manière se bat-on pour avancer dans un monde anormal ? DR



### ▲ Ibsen Huis

Avec une scénographie ultramoderne et l'installation d'une maison sur plateau tournant, voilà les spectateurs plongés au cœur d'une famille et de ses secrets les plus sombres. D'après des textes d'Henrik Ibsen, le metteur en scène australien Simon Stone aborde les histoires d'abus, les traumatismes du passé et la capacité de résilience au sein de la cellule intime. L'audace et l'intelligence de la mise en scène est de placer, de fait, le spectateur à l'extérieur de la maison tout en le faisant suivre au plus près les événements. Une réussite scénique !

Le 19 et le 20 juillet à 21h, Cour du lycée Saint-Joseph.



# Derrière la belle façade en verre, la tragédie

Simon Stone donne, dans le « in » d'Avignon, un spectacle écrit à partir des pièces d'Henrik Ibsen

## THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

**L**a vedette, c'est elle : une belle maison de verre, de bois et de métal, qui trône au milieu de la cour du lycée Saint-Joseph, un des lieux emblématiques du Festival d'Avignon. C'est elle, encore, qui donne son titre au spectacle – *Ibsen Huis* (« La Maison d'Ibsen ») – que présente Simon Stone, le jeune metteur en scène qui monte, Australien d'origine, mais qui travaille principalement à Amsterdam, avec Ivo van Hove et sa troupe, et vient pour la première fois à Avignon. Et c'est elle, avec ses habitants, les fabuleux acteurs du Toneelgroep Amsterdam, qui a été très applaudie samedi 15 juillet, lors de la première d'*Ibsen Huis*.

Ce spectacle ambitieux, qui tient ses promesses sur le plan théâtral, peut susciter des réserves sur le fond. Il ne faut pas trop chercher Henrik Ibsen, du moins pas comme on pourrait le croire, au vu du titre du spectacle. Le grand dramaturge norvégien, et

notamment ses pièces *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage* et *Les Revenants*, a bien servi de point de départ à *Ibsen Huis*, mais il ne s'agit pas ici d'un montage de ses textes. Simon Stone, en compagnie de ses acteurs, a écrit son propre spectacle.

### D'une époque à l'autre

C'est la vie d'une famille que l'on découvre, derrière les parois de verre de la maison, qui est construite sur un plateau tournant, et

laisse ainsi voir alternativement ses différentes pièces, jouant de ce qui est montré et de ce qui est caché. Cette famille tourne autour d'un personnage dévorant et pervers, Cees Kerkman. C'est lui qui a construit, en 1964, cette maison révolutionnaire, inspirée par toute une histoire de la modernité architecturale. Depuis, il est devenu un architecte célèbre et couvert de prix, et un ogre qui a fait de sa maison, qui aurait dû être un havre de bonheur, le foyer de la tragédie.

En trois actes, le paradis, le purgatoire et l'enfer, le voile se lève peu à peu sur les secrets de famille, les ravages de la cruauté, du non-dit et de la culpabilité, et la malédiction qui enchaîne une génération à l'autre. La pièce est bâtie autour de l'affrontement titanique, quasi mythologique, entre Cees Kerkman et sa nièce, Caroline, une figure de femme absolument magnifique, une héroïne aussi ravagée que déterminée à dire la vérité qui se cache derrière la belle façade en verre de la maison au bord de la mer.

Simon Stone passe avec virtuosité d'une époque à l'autre, en

d'incessants allers-retours temporels entre 1964 et 2017. S'il raconte sa propre histoire, il le fait bien dans la maison de théâtre édiflée par Henrik Ibsen. Le dramaturge norvégien avait fait entrer la tragédie, avec ses dieux et ses héros, dans les salons et les chambres à coucher de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle. Simon Stone la fait pénétrer dans les maisons en kit, avec leurs open spaces de rigueur, de notre modernité.

L'architecture est, bien entendu, ici une métaphore de l'art dramatique, et Simon Stone s'attache à montrer comment la maison Ibsen peut être un foyer pour un théâtre psychologique d'aujourd'hui. Et c'est là que le bât blesse – un peu. La maison est parfaitement construite – saluons au passage la scénographe qui l'a conçue, Lizzie Clachan –, mais n'a-t-elle pas la légèreté de beaucoup d'édifices contemporains ? Le texte de la pièce apparaît par moments bien bavard et trivial, et sa psychologie un peu trop appuyée. L'écriture collective, à partir d'improvisations menées sur le plateau, tellement

**La pièce est bâtie autour de l'affrontement titanique, quasi mythologique, entre Cees Kerkman et sa nièce**

à la mode aujourd'hui, ne remplace pas toujours un véritable auteur, un poète de la scène comme l'était Henrik Ibsen. On aimerait ne pas penser qu'il y a quand même là-dedans un petit côté tragédie en kit...

### Un monstre

Heureusement, la force théâtrale, la dimension du mythe et du destin, est ramenée par les acteurs, ces comédiens du Toneelgroep Amsterdam, qui forment



aujourd'hui une des meilleures troupes d'Europe. Des acteurs monstres, des bêtes, des athlètes affectifs de premier ordre, en tête desquels s'inscrit, ici, Janni Goslinga, qui fait de Caroline un personnage inoubliable dans sa rage d'embrasser la vie malgré ce qu'elle peut avoir de plus sordide et de plus destructeur.

Et puis il y a Hans Kesting, dans le rôle de Cees Kerkman. Il a joué *Richard III*, sous la direction d'Ivo van Hove, et Max Aue, le nazi des *Bienveillantes*, de Jonathan Littell, sous celle de Guy Cassiers. Il est

l'acteur qui, de nos jours, incarne avec un cocktail inédit de puissance et de sensibilité la part d'humain qui se loge dans les personnages les plus abjects. Il donnerait une dimension shakespearienne à n'importe quel monstre ordinaire. Et c'est ce qu'il est, Cees Kerkman : un monstre – presque – ordinaire, comme il en existe dans nombre de familles, depuis la nuit des temps et du théâtre. ■

FABIENNE DARGE

-----  
*Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen), d'après Henrik Ibsen, par Simon Stone. Cour du lycée Saint-Joseph, à 21 heures, jusqu'au 20 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14. Durée : 3h45. En néerlandais surtitré.*



De gauche à droite : Celia Nufaar, Hans Kesting et Maria Kraakman devant la « maison d'Ibsen ». FRANCK PENNANT/AFP



# “Ibsen Huis” : passion, suffocation, dérégulation

**Scènes** Inspiré par l'univers de l'auteur de “Maison de poupée”, Simon Stone signe une captivante saga hantée.

Marie Baudet  
Envoyée spéciale à Avignon

Alors que, dans le Off, “Tabula rasa” fait le plein chaque jour sans exception au Théâtre des Doms (le clou, semble-t-il, d'une programmation d'ailleurs très largement suivie tant par le public que par les professionnels), la famille et ses démons – ressorts du théâtre dès ses origines antiques – hantent aussi le In. Et singulièrement la cour du Lycée Saint-Joseph.

Là trône une maison carrée, aux parois largement vitrées. Alors que le public noircit les rangs, une jeune femme s'affaire à la cuisine, prépare du thé... Le ciel d'Avignon est encore clair tandis qu'un panneau lumineux annonce le prologue, “La Conception”. Et les éclairages de James Farncombe – tant dans la maison qu'à l'extérieur – vont faire des merveilles jusqu'au cœur de la nuit. Été 1974. Lena se trouve prise dans l'étau de ses propres doutes entre son fiancé Jacob et son ex-mari qui l'a rappelée.

Ce pourrait être le début d'une sitcom. Si l'humour n'est pas absent, la gravité gronde déjà. Et un esprit voisin de celui des séries souf-

fle sur la saga que vont déployer les acteurs formidables du Toneelgroep Amsterdam. À l'écriture et à la mise en scène, le jeune Australien Simon Stone – épaulé pour la dramaturgie et la traduction par Peter Van Kraaij – développe des caractères, joue sur les avancées et les reculs dans le temps, soigne le suspense, distille les révélations.

Familier du répertoire (Wedekind, Tehekhov, Sénèque) et explorateur des territoires intimes, il en propose ici une sorte de synthèse, touffue et palpitante. Monumentale mais sensible, douloureusement intelligible.

## Vivarium

Ibsen (1828-1906), tenu pour le père du réalisme moderne, a mené le théâtre loin des cours royales et de l'aristocratie, vers le quotidien de la classe moyenne. Sans citation exhaustive ni reprise littérale de l'œuvre du dramaturge norvégien, le spectacle en est tout entier imbibé, en reprenant les figures récurrentes : l'idéaliste, l'industriel combattant pour faire valoir ses droits, l'épouse en quête de sens, l'homme en lutte avec l'héritage paternel, le couple implusif... Une espèce de bestiaire archétypique mais jamais caricatural, qui va et vient dans le vivarium de cette “Ibsen Huis”.

Ceci n'est donc pas une adaptation, mais une digestion, un objet neuf, truffé de références, et

composé sur mesure pour onze comédiens d'exception – dont Hans Kesting (complice d'Ivo van Hove), dans le rôle de Cees, le père, l'oncle, le grand-père, l'architecte, le nœud de cette saga vertigineuse.

## La vérité et le trouble

Construite en trois parties – Paradis, Purgatoire, Enfer – et dans une chronologie sans cesse bousculée (entre 1964 et 2017), jusqu'à abandonner les notations temporelles quand se croisent les vivants et les fantômes du passé, la pièce allie mise en scène virtuose, interprétation d'une fluidité étourdissante, scénographie saisissante (Lizzie Clachan) et propos suffoquant de vérité et de trouble à la fois, dans une langue élégante et vivante.

Génération, secrets, abandon, fuite, piège, renommée, frustration, dépit, mépris, chagrin, pitié, blessures, perte, traumas, mensonge, certitudes, erreurs, résilience, obstination, oubli, tendresse, pardon, douleurs : tout ce qui régit et torpille les familles s'entrechoque dans “Ibsen Huis”. Tout ce dont, aussi, se nourrit le théâtre depuis la nuit des temps. Un vertige orchestré par un virtuose.

*“Répétitions et écriture forment un dialogue ininterrompu avec les acteurs.”*

Simon Stone  
Auteur et metteur en scène.

→ Festival d'Avignon, jusqu'au 26 juillet. Infos : [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)



“Ibsen Huis” sera repris au Stadsschouwburg d'Amsterdam du 8 au 17 février 2018.

**IDEES & DEBATS****art&culture****Simon Stone ranime  
la flamme d'Ibsen**

Philippe Chevilley  
@pchevilley

« La Maison d'Ibsen » (« Ibsen Huis ») est un abîme, un tourbillon. Ce spectacle-fleuve (3h45), qui tient de la saga, du drame intime et de la tragédie

moderne est le coup de maître d'un grand artiste : Simon Stone, l'un des invités phares du 71<sup>e</sup> Festival d'Avignon. En bâtissant une pièce inspirée des chefs-d'œuvre de l'auteur norvégien, l'Australien prenait un gros risque : celui de proposer un patchwork d'extraits cousus artificiellement. Il n'en est rien. Concoctée avec les acteurs du Toneelgroep d'Amsterdam, l'histoire de la Maison de vacances des Kerkman, construite en 1964 et détruite par le feu en 2016, constitue une œuvre dramatique à part entière. Elle s'inspire des arguments et des personnages d'Ibsen pour mieux les transcender et les propulser dans le monde contemporain.

**Hypocrisie bourgeoise**

La construction de la maison évoque « Solness le constructeur », les tendances pédophiles du chef de famille Cees qui frappent trois générations de jeunes filles rappellent « Les Revenants » (de même que le sida, qui fauche le fils, Sébastien). Evidentes aussi sont les références au « Canard Sauvage », dans les rapports familiaux biaisés, ou à « L'Ennemi du peuple », quand la nièce de Cees, Catherine, veut faire de la maison

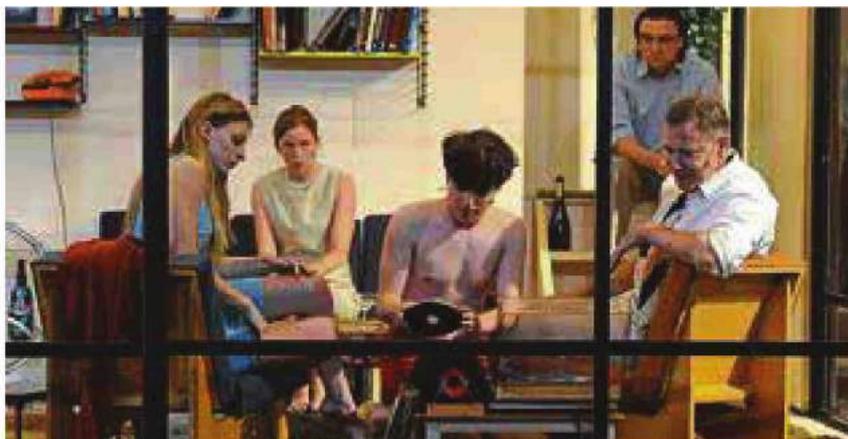
**THÉÂTRE****« Ibsen Huis »**

de Simon Stone. Festival d'Avignon (04 90 14 14 14).  
Cour du lycée Saint-Joseph. Jusqu'au 20 juillet à 21h00. 3h45.

reconstruite un centre de réfugiés contre l'avis du maire... Mais l'essentiel est ailleurs. Dans cette (re)création organique s'expriment tous les grands thèmes du génie norvégien : l'hypocrisie bourgeoise, les secrets étouffés, l'idéal tué par le

mensonge, l'innocence brisée, la solitude qui gangrène les cœurs. Formellement, le spectacle est éblouissant. Simon Stone concentre l'action dans une maison de bois et de verre qui tourne sur elle-même, nous faisant découvrir par les baies et les fenêtres le quotidien tourmenté des Kerkman. En une circonvolution à peine, « La Maison d'Ibsen » change d'époque. Les scènes s'enchaînent, fluides, à la façon d'un immense plan-séquence. Si la première partie a des accents bergmaniens, la seconde, où la maison apparaît désossée, puis reconstruite à vue, nous projette dans un maelström tragique inédit.

La chute de la maison Ibsen devient un ballet de fantômes cauchemardesque où chacun reconnaît ses mensonges et ses désillusions. L'immense troupe du Toneelgroep, Hans Kesting (Cees) en tête, semble avoir intégré toute la densité du théâtre nordique et, au-delà, l'essence de la tragédie humaine. Le jeu intense des comédiens néerlandais nous sidère et nous bouleverse. Ibsen brûle dans leurs yeux, leurs voix, leurs gestes. Sa maison part en fumée, mais son âme rayonne, éclairée d'un jour nouveau par un si grand théâtre. ■



Au cœur de la pièce, des thèmes chers à Ibsen : les secrets étouffés, l'idéal tué par le mensonge, l'innocence brisée et la solitude. Photo Franck Pennant/AFP



**"IBSEN HUIS"** | De Simon Stone à la Cour Saint-Joseph les 18, 19 et 20 juillet

# Famille, "Je t'aime moi non plus"



La maison d'Ibsen, pas si transparente que ça. Photo Christophe Renaud de Lage.

Simon Stone, à la rétiné cinématographique, s'est inspiré de plusieurs pièces d'Ibsen, dont il admire l'univers. Le spectateur peut dès lors chercher à les reconnaître ou se laisser happer par l'histoire qu'il a construite avec les excellents comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam.

Dès la première seconde, l'attention du public, sollicitée de toutes parts, ne pourra faiblir au risque de nuire à la compréhension. Les dialogues en néerlandais surtitrés, sont vifs, permanents, riches d'informations indispensables à la reconstitution de la continuité dramaturgique dans ce puzzle familial. Il faut suivre !

La voilà la vie de famille, regarde autour de toi les zombies. L'histoire se déroule entre 1969 et aujourd'hui. Les constants allers-retours dans le temps, les personnages qu'il faut replacer à chaque fois dans leur propre chronologie et dans celle de

la famille ne laissent aucun répit. On aimerait avoir plus de temps pour apprécier le jeu des excellents comédiens de la troupe d'Ivo Van Hove.

La maison de vacances construite sur un plateau tournant affiche la transparence que la famille est loin d'avoir. Devant ce manège, nous devenons les témoins captifs d'une plongée en apnée dans les profondeurs et la noirceur de quatre générations liées par les mensonges, les blessures, les lâchetés, les silences et l'inceste. Le glissement progressif mais inéluctable conduit du paradis au purgatoire puis à l'enfer.

La maison, témoin de toutes les turpitudes, est désormais inutile. Ibsen Huis, des images plein la tête, comme au cinéma, et des émotions plein le cœur comme au théâtre.

**Amy AVIER**

"Ibsen Huis" jusqu'au 20 juillet, à 21h à la cour St-Joseph. Durée : 4 h.

# La maison de verre de Simon Stone donne le tournis au Festival d'Avignon

En image

L'Australien Simon Stone a posé dans la Cour du lycée Saint-Joseph d'Avignon une formidable maison de verre, grandeur nature, où se jouent les névroses de ce qu'on appellerait aujourd'hui « *une famille dysfonctionnelle* », *La Maison d'Ibsen*. Cette maison a été construite par l'architecte et patriarche de la famille dans la pièce, *Cees*, une allusion transparente à la pièce *Solness le Constructeur* d'Henrik Ibsen. Ibsen (1828-1906), est pour Simon Stone « *un des premiers auteurs modernistes* » car il « *s'immisce dans les salons de la classe moyenne, faisant ainsi émerger le drame d'une majorité* ». La famille suffocante de *La Maison d'Ibsen* s'inspire de plusieurs pièces du dramaturge norvégien, tout en les projetant à notre époque.



(Photo AFP)



# Vertigineuse Maison

FESTIVAL Une saga familiale vénéneuse inspirée par l'univers de Ibsen. Quelle baffe ! On sort groggy et euphorique de cette *Maison de Ibsen* (*Ibsen Huis*), vénéneuse et vertigineuse saga familiale que le public de la cour du lycée Saint-Joseph acclame debout, après quatre heures de représentation sous très haute tension. Grâce à un rythme quasi-cinématographique, impulsé par un fantastique décor tournant- une maison évidemment- permettant de séquencer les scènes et de multiplier les flashback. Grâce à une construction dramaturgique diabolique que le jeune australien Simon Stone a tissé dans l'univers des pièces du norvégien Henrik Ibsen. Grâce, enfin, au naturalisme glaçant des acteurs du Toneelgroep d'Amsterdam, même s'il faut parfois se cramponner aux surtitres de ce spectacle en néerlandais, imbriquant les époques et les générations. Terribles secrets Résidence de vacances, le chalet balnéaire, avec ses boiseries nordiques et ses indiscrets vitrages, abrite une famille bourgeoise minée par de terribles secrets, intoxiquée par d'incurables névroses, fracassée par les drames. On les découvre subrepticement, car ils sont profondément enfouis, comme les pulsions infanticides de l'aïeule, ou lâchement occultés, comme la pédophilie du chef de famille, effrayante et destructrice. Ce mâle alpha, inspiré du personnage de *Solness le constructeur*, est l'architecte officiel de ce chalet futuriste qui a fait sa gloire et sa fortune. Mais le véritable

concepteur est un neveu fragile qu'il a dépossédé. La vampirisation est ici une mécanique infernale. La maison est comme un corps vivant, symbolique, que l'on voit en chantier, en ruine, en reconstruction, avant le brasier final purificateur. Effervescente l'été, crépusculaire l'hiver, la maison emporte ses occupants à travers le temps et ses ravages, des années hippies aux années sida. Deux cousins hors normes, l'une toxico, l'autre gay, résistent à leur façon aux faux-semblants familiaux. A la puissante unité de lieu, aux jeux chronologiques qui vont jusqu'en juillet... 2017, Simon Stone ajoute un redoutable crescendo dramatique. Les titres des trois actes de cette trilogie, le paradis, le purgatoire, l'enfer, soulignent l'ambition de ce défi théâtral parfaitement accompli. JEAN-MARIE GAVALDA [jmgavalda@midilibre.com](mailto:jmgavalda@midilibre.com) "Ibsen Huis", dans la cour du lycée Saint-Joseph jusqu'au 20 juillet. Un décor tournant, machine à remonter le temps. AFP ■

## La maison de verre de Simon Stone donne le tournis au Festival d'Avignon

Avignon, 17 juil. 2017 (AFP) -

L'Australien Simon Stone a posé dans la Cour du lycée Saint Joseph d'Avignon une formidable maison de verre, grandeur nature, où se jouent les névroses de ce qu'on appellerait aujourd'hui "une famille dysfonctionnelle", "La Maison d'Ibsen".

Cette si belle maison a été construite par l'architecte et patriarche de la famille dans la pièce, Cees, une allusion transparente à la pièce "Solness le Constructeur" d'Henrik Ibsen.

Ibsen (1828-1906), est pour Simon Stone "un des premiers auteurs modernistes" car il "s'immisce dans les salons de la classe moyenne, faisant ainsi émerger le drame d'une majorité".

La famille suffocante de "La Maison d'Ibsen" s'inspire de plusieurs pièces du dramaturge norvégien, tout en les projetant à notre époque, "Solness", "Une maison de poupée", "Hedda Gabler" ...

"Ibsen Huis" ("maison d'Ibsen en néerlandais, puisqu'il s'agit d'une production d'Amsterdam) éblouit avec sa cuisine américaine, son salon design et sa "suite parentale" à l'étage. En plus, elle tourne, offrant tour à tour chambre ou salon au regard du spectateur.

Mais dans ce décor parfait se joue la saga des Atrides: inceste (on pense furieusement au film "Festen", où le patriarche violait régulièrement ses enfants) et transmission de la malédiction familiale sur trois générations

"Freud est la plus grande influence sur mon travail", explique Simon Stone. Ce jeune géant barbu de 32 ans au grand sourire décontracté figure parmi les dramaturges les plus prometteurs sur la scène internationale.

"L'idée de Freud d'utiliser la tragédie pour décrire nos névroses contemporaines, comme pour le complexe d'Oedipe est géniale. Moi, je fais la même chose avec le théâtre".

Simon Stone est aussi réalisateur, et l'influence du cinéma est évidente avec cette maison de verre qui expose chaque recoin au regard comme le ferait une caméra.

- Famille toxique -

On pourrait se croire dans un film de Bergman ou dans "The Hours" (2002) de Stephen Daldry d'après Michael Cunningham, pour le personnage de la mère qui abandonne ses enfants, et la mort du jeune Sebastian du sida.

La famille toxique de "La maison d'Ibsen" est intemporelle. Simon Stone dit avoir "beaucoup puisé dans l'histoire de (sa) famille".

Simplement, ici tout est porté au paroxysme, grâce à des acteurs qui semblent vivre en direct leurs déchirements. "Je suis très énervant pour tout le monde en répétition", sourit Simon Stone, "je demande beaucoup aux acteurs, ça frise le sado-masochisme".

On assiste pétrifié à l'enfer familial sous nos yeux, comme des entomologistes qui étudieraient des insectes dans leur boîte transparente.

Simon Stone est australien mais très européen culturellement. Il travaille régulièrement avec les formidables acteurs du Toneelgroep d'Amsterdam (la troupe d'Ivo Van Hove). Il a signé avec eux une "Médée" stupéfiante de modernité, donnée au Théâtre de l'Odéon, à Paris, en juin.

Sa "Maison d'Ibsen" déroule une mécanique de précision dont les morceaux se mettent en place comme dans un rubik's cube. La pièce demande énormément de concentration au spectateur: le débit rapide des acteurs en néerlandais, la contrainte des sous-titres sur la durée (3h45) s'ajoutent à la construction en puzzle, dont on doit constamment ajuster les morceaux pour comprendre une histoire qui se déroule sur 50 ans.

Artiste associé au Théâtre de l'Odéon, Simon Stone y donnera du 10 novembre au 22 décembre "Les Trois Soeurs" d'après Tchekhov.

mpf/alu/bd

Afp le 17 juil. 17 à 08 30.



Veranstaltungen ab Juli 2017 ( gue ) - Mit über 200 Autoren & 450 Leseterminen - s. a die Veranstaltungshinweise Hörtipps für den Montag von radio.friendsofalan.de Die Radiotipps in der Übersicht für alle Kultursender des Bis 28.07. 09:30 Uhr - hr2 kultur - Bodo Kirchoff liest "Betreff: Einladung zu einer Kreuzfahrt" im Livestream - ungekürzt mehr über den Titel hier & über den Autor in der Bücherschau Siehe auch das Programm vom Webradio & mehr TV+Hörfunktipps hier Vorschau: ByteFM Tipps / KW 28 Und der documenta-Hörteipp SWR2 Literatur -Hörtipps Das Altpapier ( ev ) - am heutigen Montag Medienauslese SZ-Erdogan-Propaganda, Fake-Gespräche, Umfrage-Gefahren ( 6vor9 ) - von Lorenz Meyer 1. Alarmglocken (horizont) 2. Aufwachen! (fair-radio) 3. Quoten-Lüge (faz) 4. Kohl & die Menschenwürde (tagesspiegel) 5. Mitmachen & gewinnen (sz) 6. Standard (dwdl) EFEU-Kulturrundschau Endlich eine moderne Frau 15.07.2017. Die Bilder des DDR-Malers Wolfgang Mattheuer sind viel mehr als Republikfluchtfantasien, ruft die Welt anlässlich einer großen Retrospektive in Rostock. Wenn wir die traditionellen Geschlechterrollen ablegen wollen, sollten wir es in der Literatur erst mal ganz ohne Geschlecht probieren, ermuntert in der Welt die Linguistin Lann Hornscheidt. Auch die SZ wünscht sich neue Rollenvorbilder und plädiert für eine radikale Umschreibung der Opern des 19. Jahrhunderts. Im Standard fordert die elfjährige Komponistin Alma Deutscher : Hör auf, meine Dissonanzen zu zählen! 9Punkt - Debattenrundschau Ein Desaster, das sich in Zeitlupe entfaltet 15.07.2017. Liu Xiaobos Leichnam ist bereits eingäschert - Menschenrechtler und Medien machen sich Sorgen um seine Witwe Liu Xia. Polen ist auf dem Weg in die Autokratie am "Point of no return" angelangt, warnt politico.eu. Die Türkei ist auf diesem Weg schon ein paar Schritte weiter, zeigen zwei Essays in der taz. Amerikanische Zeitungen beginnen den Widerspruch der Informationsökonomie zu begreifen, hofft Slate. Und der Guardian sucht Wege aus dem Brexit. Presseschau im Hörfunk Die Presse am 17. Juli 2017 07:05 Uhr ( dlf ) - Heute geht es um die neuen Vorschläge von SPD-Kanzlerkandidat Schulz im Wahlkampf und um den Umbau der Justiz in Polen. Im Mittelpunkt steht aber zunächst der Jahrestag des gescheiterten Militärputsches in der Türkei. ... und die Feuilletons ( dlfc-audio ) - durchgeblättert ... sowie die Titelblätter des Tages - Weitere Kulturnachrichten ( wdr ) + ( dra ) für den 17. Juli 2017 + Bücherschau Tanz am Wortseil 15.07.2017. Anschaulich und klug - so schreibt man Geschichte, lernt die FR aus Eric Hobsbawms Trilogie über "Das lange 19. Jahrhundert". Die NZZ feiert Szilárd Borbélys Romanfragment "Kafkas Sohn". Die FAZ empfiehlt Michael Feltens Abrechnung mit der "Inklusionsfalle". Die taz vergießt mit Hari Kunzru "White Tears". Neues auf --- und in eigener Sache Kaufen Sie alle Ihre Bücher über perlentaucher.de! Wenn Sie über uns bestellen, helfen Sie uns, Ihnen unseren Service anzubieten. Liebe Leserin, lieber Leser, vielleicht haben Sie sich auch schon gefragt, wie es der Perlentaucher schafft, allein von Werbung zu leben? Eben weil es auch Sie gibt. Wir wollen uns nicht hinter Bezahlmauern verschanzen. Aber wir freuen uns, wenn Sie unsere Leistung freiwillig honorieren möchten. + Sie helfen uns auch, wenn Sie Ihre Bücher mit buecher.de in unserem Shop bestellen. Ideen für Buchgeschenke finden Sie hier. - Herzlich, Ihre Perlentaucher + Literatur im Hörfunk Kulturnews ( dra-audio ) - 17. Juli 2017 Veranstaltungen ab Juli 2017 ( gue ) - Mit über 200 Autoren & 450 Veranstaltungen 04.09. Denis Scheck in der Kultur- und Tagungsstätte Synagoge in Wittlich über Jane Austens "Vernunft & Gefühl" aus Anlass ihres 200. Todestages (18.07.) 26.11. - Waltrop, Hof Neugebauer 27.11. - Nordhorn, Stadtbibliothek 01.12. - Hannover, Buchhandlung Decius 11.12. - Hamm, Bucerius Saal s. a. Holly Ivins : "Jane Austen. Eine Entdeckungsreise durch ihre Welt" - mehr hier + mehr über Jane in Austen in der Bücherschau +++ Ausstellungen +++ Bis 03.09. Zum 125-jährigen Bestehen gibt es mehreren Ausstellungen Drei Ausstellungen zeigen aktuelle Arbeiten unserer Mitglieder in unterschiedlichen Zusammensetzungen: In der Rathausgalerie München in der Neuen Galerie Dachau im Verein für Originalradierung. Bis 10.09 Willy Fleckhaus Design, Revolte, Regenbogen Das Museum Villa Stuck präsentiert die erste große museale Würdigung von Willy Fleckhaus' Schaffen. Zu sehen sind ca. 350 Objekte aus der Hand des bedeutenden Grafikdesigners und Art Directos, darunter Magazine, Fotografien, Illustrationen, Bücher, Buchreihen und Plakate. - siehe auch hier Bis 17.09. Ausstellung "After the Fact" Glauben, was man nicht sieht ( dlfc ) -Das "Postfaktische" und "Fake News" gelten als Schlüsselbegriffe der Zeit - und können als Umschreibungen von Propaganda gelesen werden. Wie Künstler diese kritisch reflektieren, zeigt die Ausstellung "After The Fact. Propaganda im 21. Jahrhundert" im

Münchner Lenbachhaus. Bis 17.09 Trügerische Idylle Vom Wandel des kulturellen Miteinanders im Tegernseer Tal ( mbs ) - Am 28. Mai wird eine Ausstellung über Literaten & Künstler von 1900 bis 1945 im Gulbransson Museum eröffnet. Zu sehen sind Zeichnungen & Dokumente u. a von Ludwig Thoma, Ludwig Ganghofer & der Mann-Familie. Bis 24.09. taz on tour meinland ( mbs ) - Die taz geht bis zur Bundestagswahl im Herbst 2017 auf meinland-Reise durch die Republik auf der Suche nach "Mein Land" & fragt, was denn das eigentlich ausmacht... Bis 05.11. Oskar Maria Graf Rebell, Weltbürger, Erzähler im Münchner Literaturhaus Die Lebensgeschichte des bayerischen Schriftstellers (1894-1967), eine Geschichte der Emigration. Seine langjährige Staatenlosigkeit & sein Rückzug in die sprachliche Isolation bieten Anknüpfungspunkte für die heutigen weltpolitischen Fragen nach Flucht & Asyl. Bis 19.11. Norddeutsche Reformationsgeschichte ( dlf ) - Mit einem Festakt im Braunschweiger Dom ist die Sonderausstellung "Im Aufbruch - Reformation 1517-1617" eröffnet worden. - mehr hier IT-News Abfrage-Flatrate BGH-Urteil erleichtert illegale Uploader zu verfolgen ( turi2 ) - Rechteinhaber können mit einem neuen Urteil des Bundesgerichtshofs künftig schneller herausfinden, wer ihre Filme, Musik oder Computerspiele im Netz illegal zum Download anbietet. Die nötige richterliche Genehmigung, um Nutzerdaten abzufragen, gilt demnach sowohl für die Netzbetreiber als auch für die Netzanbieter. Im vorliegenden Fall hatte eine Frau einen Vertrag mit 1&1, nutzte aber das Netz der Telekom - der eine Beschluss deckt beide Stellen ab, legt das Gericht fest. Medien-Personal "Arbeitswut ist die produktivste Art von Wut." ( Peter E. Schumacher ) Arbeitswelt im digitalen Zeitalter Wie Lektoren künftig arbeiten ( bb ) - Der Lektorenverband VFLL widmet seine diesjährige öffentliche Fachtagung am 9. September in Berlin dem Wandel der Arbeitswelt im digitalen Zeitalter. Kultur im Fernsehen & Musik im Hörfunk Musik+Literatur-Sendungen im Hörfunk siehe Hör-Tipps & mehr unter TV/Radio ... ausgewählt von radio.friendsofalan.de +++ documenta-Special +++ + Aktualisiert am 17.7. 3sat-Kulturzeit-Berichte 2017 ist vieles ein bisschen anders Deutschlandfunk-Special Am 8. April 2017 begann die documenta 14 in Athen - nun zieht sie weiter nach Kassel. Mehr Effekt als künstlerischer Inhalt? ( dlfc ) - Der Kunstwissenschaftler Harald Kimpel blickt schon jetzt eher kritisch auf die Schau: Auf der documenta gebe es nichts zu lachen. Enrique Vila-Matas: "Kassel. Eine Fiktion" Mit multiplen Identitäten auf der documenta ( dlfc ) - Enrique Vila-Matas verarbeitet in "Kassel. Eine Fiktion" seine eigenen Erfahrungen auf der documenta. Der bekennende Postmodernist spielt dabei großzügig mit den Identitäten seiner Figuren. Vollkommen überzeugt ist unser Rezensent von dem Roman aber nicht - mehr in der Bücherschau Kunstwerke des griechischen Nationalmuseums in Kassel ( dlfc ) - "Die Kooperation mit der documenta ist enorm wichtig" Klangkunst extra zur documenta 14 ( l dlc ) - Every Time A Ear di SounAtlas Radio | In the Woods There Is A Bird... | Speech | ALLGEGENWART | All Lives Matter From Slavery to Installation auf der documenta 14 ( dlfc ) - Was es heißt, in einem Rohr zu leben Die Doppel-Documenta ( dlfc ) - "Es reicht einfach nicht mehr aus, an einem Ort zu sein" documenta parallax ( dlfc ) - Beobachtungen aus Athen documenta-echo ( dlfc ) - Naeem Mohaiemens "Warten auf den nächsten Flug" Das Parthenon der Bücher-Zensur ( dlfc ) - Das Parthenon der Bücher von der argentinischen Konzeptkünstlerin Marta Minujin ist ein Highlight der documenta 14. Es besteht aus Büchern, die weltweit auf den Zensurlisten von Regimen standen. Warum wurden diese Bücher verboten? ( Foto : (Deutschlandradio / Manfred Hilling) Documenta-Buchhandlung ( bb ) - Walther König versorgt die Kunstschau in Kassel Leerstelle ( fk ) - Zwischen der gewollten (Hyper-)Lebendigkeit der Hauptausstellung "Viva Arte Viva" und der zombihaften Coolness von Anne Imhofs Performern im Deutschen Pavillon spiele sich nur wenig ab... Gedanken zur Kunst ( dlfc ) - Ein fester Wald: Kassel, die Brüder Grimm und Lösungen in der Kunst June's Spirit Was Speaking to Me ( dlfc ) - Ursendung: Der in New York ansässige Künstler und Komponist Aki Onda hat den Geist des verstorbenen koreanischen Künstlers Nam June Paik per Radioubertragung beschworen. documenta-echo Es lebe die Langsamkeit! ( dlf ) - Bunt gekleidete Menschen bewegen sich in Zeitlupe durch ein altes Kasseler Postamt. Ihre Körper werden zu Skulpturen, verschmelzen mit dem Raum. In ihrer documenta-Arbeit "Staging" spielt die New Yorker Künstlerin Maria Hassabi mit der Aufmerksamkeit der Ausstellungsbesucher. Uniformen für die Freiheit ( dlf ) - Ein schlichtes Kleid, dazu ergonomische Schuhe: "Yugiform" nennt die serbische Künstlerin Irena Haiduk die Kleidung, die sie auf der documenta zum Kauf anbietet - eine bequeme Uniform für





# La maison d'Ibsen, ça déménage moyen

Le jeune Simon Stone, invité pour la première fois à Avignon, compile tous les drames familiaux de l'auteur norvégien dans une pièce formidablement interprétée, mais aux ressorts scénaristiques trop appuyés.

Par  
**ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**  
Envoyée spéciale à Avignon

Toc-toc, on est invité à entrer dans la maison d'Ibsen. À l'intérieur couvent les névroses, la culpabilité et le secret. Les murs les gardent bien au chaud, à l'abri des regards, et du jugement de la société qui les a créés. Et si la maison est en verre? Alors, et le personnage principal d'*Ibsen Huis* le redoute, «rien n'est occulté». Voilà peu ou prou résumé le projet, sa qualité et son piège. Dévoiler les non-dits qui minent une famille: ambition ô combien ibsenienne, réalisée ici grâce à cette trouvaille, ramasser dans une maison de verre tous les enjeux de la pièce, et sous-tendre par une dramaturgie efficace et une scénographie flamboyante. Mais la transparence aussi a ses excès, totalisants, qui à l'image de parois de verre peuvent laisser à l'extérieur. Si l'on mélange une poignée d'œuvres d'Ibsen, au premier rang desquelles *Solness le constructeur*, mais aussi *Une maison de poupée*, le *Canard sauvage*, voire, plus lointainement, *Petit Eyolf* et *Un ennemi du peuple*, qu'on centrifuge le tout à coup de dévoilements et qu'on ajoute deux pincées d'actualité brûlante (les migrants, l'épidémie du sida...), on prend le risque de laisser le spectateur, sinon ébloui, du moins un peu hébété.

**D'une temporalité à l'autre**  
*Ibsen Huis* est signée du metteur en scène australien Simon Stone, jeune connaisseur salué du maître norvégien, et a été présentée pour la première fois dimanche soir au **Festival d'Avignon**, où la pièce a été accueillie par une standing ovation. C'est une saga, courant sur plusieurs générations et différentes temporalités (mais dans un seul espace, celui de la maison qui trône au milieu de la scène). Elle a été élaborée à partir de la méthode de Stone avec les comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam, la troupe d'Ivo van Hove. A savoir, l'improvisation à partir de pièces existantes, conduisant à l'écriture originale d'une «transposition», «à l'intersection entre une my-

thologie ibsenienne et des acteurs qui prennent des personnages à bras-le-corps». Ici, la transposition se déplace entre 1964 et le contemporain le plus brûlant.

Alors que les spectateurs prennent place dans la cour du lycée Saint-Joseph, la maison, sorte de bijou design d'inspiration scandinave, parois de verre et plancher en bois blond, irradie comme une lanterne. Nous sommes en 1974. la ●●● ●●● présence de la table roulante remplie de bouteilles de scotch le signale à elle seule, et l'intérieur meublé au goût du jour, pas trop envahi par le quotidien, dit le lieu de vacances. Cette maison. on le découvre vite, est posée sur une tourmente, ce qui permettra à l'action de sauter d'une temporalité à l'autre lors de ses rotations, et de mettre en place une dramaturgie hyperscénarisée aux accents cinématographiques.

## Tableau mortuaire

Après un prologue installant le premier des nombreux mensonges qui vont miner la famille Kerkman, arrive la scène d'exposition à proprement parler, génial ballet de personnages s'affairant le jour de l'obtention par cette maison d'un prestigieux prix. Tout ici distille la tension et l'ambiguïté malaisante. Les emportements de Cees - l'architecte qui rappelle Solness, joué avec une raideur autoritaire par Hans

Kesting -, sa proximité inquiétante avec sa fille adolescente, Lena, que sa femme, Johanna, observe d'un air mauvais depuis le canapé, sa brusquerie envers son fils, Sebastian, son obsession pour l'intégrité de ce lieu voué à être photographié et qu'il veut dès lors débarrassé de ses géraniums petits-bourgeois.

Aux contraintes et hypocrisies sociales dénoncées à longueur de pièces par Ibsen, désormais marquées par leur caractère pré-freudien, il faut aujourd'hui trouver des formes actualisées, et l'on commence par se dire ici que la transposition contemporaine s'annonce générale, jusque dans ses moindres détails. Par exemple, cette obsession d'exhiber une déco impeccable

comme signe de félicité familiale, qui n'est pas sans rappeler celle à l'œuvre aujourd'hui sur Instagram. La maison concentre le lieu et la nature du non-dit, et en faire un personnage, c'est s'offrir la possibilité de décliner des images puissantes, tant sur le plan purement scénaristique (la paternité de la maison est un problème, qui en annonce d'autres bien plus graves) qu'esthétique.

À différents moments, la bâtisse, plongée dans l'obscurité, ses meubles recouverts de draps blancs, compose un magnifique tableau mortuaire; à d'autres, sa charpente exhibée, en chantier, souligne l'idée de fouille archéologique du secret. Le fait qu'elle soit entièrement transparente, qu'elle permette ainsi, comme le craint Cees, de laver son linge sale aux yeux de tous, est un paradoxe organisé à dessein: il n'en est bien sûr rien car personne, ici, ne cherche à laver quoi que ce soit. Personne à part Caroline (Janni Goslinga, parfaite), première et stridente victime de l'horreur, dont la véhémence des revendications alcoolisées est une autre bonne trouvaille: le spectateur finit par avoir envie qu'elle s'en aille, tout comme, dans la famille, chacun aimerait qu'elle se taise car ce qu'elle a à dire n'arrange personne. C'est l'injustice aggravée de ce genre de situations.

## Parcours fléché

La tourmente tourne, s'emballe, fondant progressivement les époques, faisant revivre les fantômes, dans une dénonciation toujours plus implacable des ravages des non-dits. La mécanique est admirablement huilée, le séquençage digne des meilleures séries de HBO. Mais alors que la minutieuse auscultation de l'intime à l'œuvre chez Ibsen fait place ici au drame à vif, démonstratif, le spectateur étourdi finit par ne plus avoir la place de penser: il est là pour enregistrer l'horreur de révélations qui, finalement, ne le surprennent pas.

Pas une motivation devinée qui ne soit auscultée, pas une atrocité pressentie qui ne soit appuyée.

Tendu vers son projet de révélation

maximale, *Ibsen Huis* finit bientôt par matraquer tous azimuts, asphyxiant le propos. Les personnages, admirablement joués, en viennent à être réduits à l'état d'archétypes, que n'aide pas leur ressemblance avec l'original. Ainsi le double de Nora, Frédérique, est expédié en égoïste génitrice d'un enchaînement de catastrophes (ah, les mères). Les êtres s'agitant sous nos yeux se révèlent si entièrement manuels qu'on ne peut plus avoir notre empathie, à part donc sur les plus évidents, le parcours étant fléché, merci. Exit le questionnement sur ce que serait aujourd'hui le devoir, le conformisme, les ressorts cachés de l'emprisonnement. «Rien n'est occulté», en effet. Mais c'est aussi le problème. ◀

## IBSEN HUIS

D'après HENRIK IBSEN  
m.s. SIMON STONE  
Jusqu'au 20 juillet dans la cour du lycée Saint-Joseph.

## CRITIQUE



# Culture & Savoirs

THÉÂTRE

## Quand Henrik Ibsen change de maison sans préavis

Simon Stone remet au goût du jour l'univers de plusieurs pièces naturalistes du maître norvégien, qui prétendait avec une audace paradoxale que « c'est une jouissance d'attendre l'épouvante ».

Envoyé spécial.



6 - 26 juillet

Le metteur en scène australien Simon Stone, œuvrant pour le compte du Toneelgroep d'Amsterdam, propose avec *Ibsen Huis*, une singulière aventure de dramaturgie, laquelle signifie d'abord l'art de transformer une histoire (\*). C'est le cas, dès lors qu'il s'agit de s'emparer de l'univers du maître norvégien à partir de ses pièces fameuses (*les Revenants*, *Un ennemi du peuple*, *Une maison de poupée*, *Solness le constructeur*, *le Canard sauvage*, *le Petit Eyolf*) pour en livrer, à l'aune contemporaine au sens large (de 1964 à nos jours), une transposition en bonne et due forme. Tout a lieu dans et autour de la maison de vacances familiale (scénographie savante de Lizzie Clachan) d'une tribu de la classe moyenne, torturée par le crime initial d'un père qui n'aime rien tant que se livrer à des attouchements sur des adolescentes, y compris de son sang. Ce pourrisseur de fillettes va durablement compromettre l'âme, pour ainsi dire, de la communauté, prise entre le silence coupable et la révolte tête baissée.

### Toutes les malédictions de nos jours sont citées à comparaître...

Au début, on est surpris par des échanges véhéments entre couples désaccordés. On se dit que cela fait un peu « soap opera ». La donne se modifie magistralement en cours de route, grâce à des croisements de séquences qui font fi de toute chronologie et qui éclairent insensiblement la préhistoire maudite d'où tout le mal découle. Dans la seconde partie, après l'entracte, quand la maison de verre au design scandinave impeccable a été passablement démontée et que des ouvriers, à vue, bricolent à l'envi au milieu des acteurs, toutes les malédictions de nos jours sont citées à comparaître (la drogue, le sida, l'inhumaine condition des réfugiés). On se dit même que Simon Stone n'hésite pas dans ce sens à charger la mule du pathétique, mais le jeu emporte le morceau, car la troupe (Hans Kesting en tête, dans le rôle du géniteur néfaste) témoigne d'un sens prodigieux de la vérité criante, en cela fidèle à la trame naturaliste, héritée d'Ib-



sen, du sang maudit se perpétuant. L'exception, chez lui, n'est-elle pas avec *Peer Gynt*, poème épique itinérant et désespéré quasiment rimbaldien ?

Samedi dans la nuit, sous les rafales vaches du mistral, imperturbables, les interprètes, qu'on devine rompus à des improvisations scrupuleusement contrôlées en cours d'élaboration par un metteur en scène d'extrême exigence, ont tenu vent debout jusqu'à la chute inexorable de la maison incendiée qui projetait dans l'air des fumées noires. Simon Stone a su créer une forme originale de « revival », en accordant à ses interprètes une confiance absolue. L'époque n'est-elle pas propice à la visite commentée des chefs-

## **Simon Stone a su créer une forme originale de « revival », en accordant à ses interprètes une confiance absolue.**

damment fréquenté par la scène néerlandaise, l'une des plus cossues et inventives d'Europe. En cela, son travail revêt le caractère exemplaire d'un théâtre du Nord, d'introspection furieuse à tonalité métaphysique en sourdine. Il est vrai qu'Ibsen procédait de même. En ce sens, *Ibsen Huis*

d'œuvre du passé, dont il n'est pas fait table rase mais ajustement à l'heure. Simon Stone n'a pas froid aux yeux. Il tient d'ailleurs que « sans polémique il n'y a pas d'art ». Son actualisation du massif théâtral d'Ibsen, qui avait une tête bien pleine de nain génial, participe à l'évidence d'un courant actuel vivace, déjà abon-

prouve que si l'homme change, il ne le fait après tout que modérément, quand bien même il « *tweete* », ainsi qu'il est dit cette fois sur la scène. CQFD. On ne sait trop si le système mis en jeu par Simon Stone est voué à une postérité féconde, en tout cas il existe et prouve son efficacité. Les connaisseurs apprécieront comme il se doit les traces de l'original dans ce décalque rajeuni : le grenier à souffrance du *Canard sauvage*, les spectres errant des *Revenants*, les controverses architecturales de *Solness le constructeur*, etc., bref les imaginations fertiles d'un homme d'avant remises au goût du jour. ●

**JEAN-PIERRE LÉONARDINI**

(1) Cour du lycée Saint-Joseph (21 heures) jusqu'au 20 juillet. La durée du spectacle (en néerlandais surtitré en français) est de 3 heures 45 minutes, entracte compris.

Image non disponible.  
Restriction de l'éditeur

Celia Nuffaar, Hans Kesting et Maria Kraakman interprètent *Ibsen Huis*, imaginée par Simon Stone. Franck Pennant/AFP



# CULTURE

## A Avignon, Ibsen en état de choc



festival  
d'Avignon

— Artiste associé au Théâtre de l'Odéon, à Paris, la saison prochaine, Simon Stone revisite Ibsen à la lumière des années 2000. Éprouvant et magnifique.

**Ibsen Huis**  
d'après Ibsen  
*Cour du lycée Saint-Joseph*

**Avignon**  
De l'un de nos envoyés spéciaux

Superbe, impressionnante, imposante et cependant légère, elle trône au centre de la cour du lycée Saint-Joseph. Construite en bois, haute d'un étage, charpente et poutres apparentes, elle occupe presque tout l'espace. Tournant régulièrement sur elle-même, elle laisse découvrir, par ses larges baies de verre, son aménagement intérieur (cuisine, salon, chambres, grenier...) en même temps que ses occupants vaquant, au quotidien, à leurs affaires. Par le biais de micros HF, on entend leurs conversations.

C'est la maison (*huis*) imaginée par l'Australien Simon Stone pour cette chronique d'une famille étalée sur plusieurs générations, de 1964 à aujourd'hui. Une chronique dite « ibsénienne » puisque inspi-

rée de diverses œuvres du dramaturge norvégien (en vrac, *Le Canard sauvage*, *Le Petit Eyolf*, *Les Revenants*, *Un ennemi du peuple*, *Solness le constructeur*, *Maison de poupée...*), mais plus encore parce qu'elle revisite à la lumière d'aujourd'hui l'un de ses thèmes les plus chers : la famille. Avec ses hypocrisies, ses turpitudes, ses impuissances, ses égoïsmes, ses mensonges, ses frustrations, ses corruptions, ses déceptions, ses contradictions, ses joies parfois, ses drames plus souvent, ses secrets tus et cependant connus de chacun. Avec ses cadavres qui resurgissent des placards.

Commencé sur le mode d'un drame bourgeois (une femme quitte son compagnon la veille de leur mariage pour retrouver son ancien mari), le spectacle – qui s'étale sur près de quatre heures – tient, dans sa première partie, de l'exposition. Il y est question de la fameuse maison conçue pour lui-même et les siens par un architecte, dans le but de la produire en série. Peu chère, mais confortable, solide, il a l'espoir de la vendre partout à travers la planète, pour son plus grand bénéfice mais aussi celui des aspirants propriétaires à



*Treize comédiens  
 superbes de présence  
 et de véridicité.*

petit budget. Mais les événements, ainsi que la crise, empêcheront la réalisation de son projet.

Dans une première partie s'égrène la litanie des travaux et des jours qui ponctuent l'existence des personnages – père, mère, grand-mère, enfants, amis, cousins... Tous se rencontrant, s'opposant, se réconciliant, jusqu'à l'incendie de ladite maison. Dans une seconde, on voit la fille du constructeur se battre pour remettre cette demeure en état et à nouveau la reproduire à l'infini pour en faire don à l'humanité. On la voit aussi s'effondrer dans un nouvel incendie, alors que la famille, décomposée, n'est plus, elle-même, que ruines.

S'affranchissant de toute règle chronologique, le spectacle mène, sans transition d'un temps à

l'autre, du passé au présent, de 1969 à 2014, de 2016 à 1973... dans un mouvement permanent de bascule. Il arrive que le public s'y perde. D'autant plus que le texte est interprété en néerlandais et qu'il n'est pas toujours évident de suivre simultanément les surtitres, qui défilent vite, et l'action qui se joue.

C'est dommage, mais ce n'est pas grave. Ce qui importe ce sont les tensions, les vérités qui se révèlent, enfouies dans cette maison « mère », « refuge familial » qui devrait être berceau des rêves, des utopies, et n'est que nœud de vipères. Aux grandes préoccupations ibsénienues du XIX<sup>e</sup> siècle, s'ajoutent celles, toutes aussi terribles, qui taraudent l'humanité contemporaine : inceste et souffrance jamais guérie de ceux qui en ont été victimes, homosexualité condamnée et sida, refus ou peur de la maternité... Sont évoqués encore les questions des SDF, des réfugiés, des émigrés d'Afrique, du Moyen-Orient ou d'ailleurs, parce

que, comme le dit le maire, « *ici, nous sommes blancs et chrétiens* »... Le tout, in fine, ponctué d'un appel au deuil, à l'impossible réparation, dans une quête effrénée de rédemption.

Comme à son habitude, Simon Stone a écrit son spectacle à partir d'un travail collectif de huit semaines entrepris avec les comédiens, chacun apportant, au fil des répétitions, ses propres émotions, intuitions, réflexions, réactions. Ils sont treize – Janni Goslinga, Aus Greidanus, Bart Slegers, Hans Kesting... Tous sont superbes de présence et de véridicité, dans le bien comme dans le mal, héros d'hier, bientôt réprouvés. Porteurs d'une simple et pauvre humanité extraordinaire, provoquant une empathie sans retenue de la part du public bouleversé. En état de choc.

**Didier Méreuze**

À 21 heures, jusqu'au 20 juillet,  
 en néerlandais surtitré en français.  
 Rens. : 01.04.90.14.14.  
 et [festival-avignon.com](http://festival-avignon.com)



**repères**

**Parcours de Simon Stone**

**1984.** Naissance à Bâle, le 19 août, de parents australiens. Il fera ses études à Cambridge.

**2007.** Retour en Australie. Création de sa compagnie Hayloft Project. Première mise en scène, premier succès : *L'Éveil du printemps* de Wedekind.

**2013.** Mise en scène du *Canard sauvage* d'Ibsen.

**2014.** Première venue en France avec *Thyestes* (d'après Sénèque), invité au Théâtre des Amandiers à Nanterre.

**2016.** Réalise *The Daughter*, long métrage d'après *Le Canard sauvage* d'Ibsen.

**2017.** Première venue au Festival d'Avignon.

**2017-2018.** Artiste associé à l'Odéon Théâtre de l'Europe où il créera *Les Trois Sœurs* de Tchekhov, après y avoir présenté un *Médée* contemporain au mois de juin dernier.



*La maison, « refuge familial » qui devrait être berceau des rêves, des utopies, n'est que nœud de vipères. Christophe Raynaud de Lage*

# "Ibsen Huis" ou la maison infernale



*"Une maison sert à l'intimité pas à l'étalage du linge sale" ne croit pas si bien dire le personnage de Cees.*

Le premier choc que provoque la pièce *Ibsen Huis*, c'est d'abord son ultra modernité. Dans la cour du lycée Saint-Joseph, pas de plateau à proprement parler mais une véritable maison fonctionnelle dans laquelle évolue toute une famille que les spectateurs vont observer à travers les grandes baies vitrées. Placée sur une structure mobile, la maison tourne sur elle-même, laissant apparaître l'ensemble des pièces au fur et à mesure que la vie de la famille se dévoile sur plusieurs générations. Pendant 3h45, aucune pause, si ce n'est l'entracte, mais des allers et retours dans le temps. Les traumatismes du passé s'effeuillent à mesure que la maison continue de tourner et de livrer tous ses secrets. Inspiré par les pièces d'Henrik Ibsen, le metteur en scène australien Simon Stone signe un objet scénique et théâtral extrêmement intéressant, audacieux par la forme et la continuité de l'action. Demain, le 19 et le 20 à 21h. Cour du lycée Saint-Joseph. Avignon ■

# scènes

## entreprise de fondations

Dans cette *Maison d'Ibsen*, le metteur en scène australien **Simon Stone** réactive des interrogations existentielles initiées par le dramaturge norvégien. Un portrait générationnel de nos désarrois.



spécial  
Festival  
d'Avignon

**S**i la pièce *Ibsen Huis* (*La Maison d'Ibsen*), de l'auteur et metteur en scène australien Simon Stone, se réclame de l'œuvre du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906), c'est pourtant une simple maison de vacances qui en est la principale vedette. Un fantôme à la portée des classes moyennes réunissant tous les tics esthétiques d'une maison d'architecte. La construction est animée d'un mouvement giratoire par les moteurs d'une tournette. C'est elle qui impulse le tempo du jeu au cours du spectacle et nous donne le sentiment d'entraîner ses habitants dans une valse de tous les excès en tenant jalousement la liste des prétendants dignes de figurer dans son carnet de bal.

De cette maison, témoin privilégiée de la vie de la tribu et confidente des amours et des crises, Simon Stone fait la métaphore vivante de cette histoire qu'il raconte comme on jette les dés, au hasard des époques, en se moquant de la chronologie... Jusqu'à nous faire la surprise de retrouver la bâtisse en chantier après l'entracte.

Des mystères de sa fondation au drame de son abandon et aux espoirs de sa renaissance, les moments cruciaux de ces mues témoignent en marqueurs sensibles d'une saga d'émotions portées par onze comédiens du Toneelgroep Amsterdam. Ces personnages – Thomas, Daniel, Fleur, Jacob, Johanna... – sont les pères, les mères, les fils et les filles, les cousins ou les ancêtres vigilants, les amants et les maîtresses d'un soir... Et l'histoire de cette smala remet sur le métier *Les Revenants*, *Un ennemi du peuple*, *Maison de poupée*, *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage*, *Le Petit Eyolf* d'Ibsen.

Mais Simon Stone se revendique de l'écriture de plateau. Pas là pour fabriquer une œuvre à caractère monographique, il n'a de cesse d'effacer les liens qui relient ses personnages aux pièces mythiques du

**une écriture de plateau  
qui privilégie le rapport  
à des situations nées du  
travail d'improvisation**



Norvégien pour privilégier le rapport à des situations nées du travail d'improvisation.

**Briser les carcans moraux du XIX<sup>e</sup> siècle d'Henrik Ibsen justifiait l'engagement visionnaire du dramaturge** et son appel à livrer des batailles qui, pour la plupart, ont été menées et remportées depuis. Chaque époque a ses combats. Simon Stone ne se dresse pas comme Ibsen en conscience éclairante de la fabrique d'un avenir plus juste. A l'image de cette famille aux mille vies qu'il cadre dans le huis clos de leur villégiature, sa croisée des chemins est un portrait des multiples facettes de nos désarrois contemporains. Reste la fabuleuse pulsion de vie qui anime chacun des personnages, la promesse, à l'évidence, que cette escouade désorientée qui a fait du combat individuel sa feuille de route se bat toujours au nom d'Ibsen pour faire avancer la société. **Patrick Sourd**

**Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen)** d'après l'œuvre d'Henrik Ibsen, mise en scène Simon Stone (en néerlandais surtitré en français), du 15 au 20 juillet à 21 h (relâche le 17), [Festival d'Avignon](#), cour du lycée Saint-Joseph



### **Simon Stone ouvre la maison d'Ibsen**

Avec "Ibsen Huis", le metteur en scène australien offre une relecture de l'œuvre d'Ibsen. Dans une maison de vacances, cousins, frères et sœurs traversent les pièces qui gardent la mémoire des confrontations et des blessures qui n'ont jamais guéri.

*Du 15 au 20 juillet à 21 h. Cour  
du lycée Saint-Joseph. Durée :  
3 h 45*



# Simon Stone ouvre la maison d'Ibsen

---

Avec "Ibsen Huis", le metteur en scène australien offre une relecture de l'oeuvre d'Ibsen. Dans une maison de vacances, cousins, frères et soeurs traversent les pièces qui gardent la mémoire des confrontations et des blessures qui n'ont jamais guéri.  
Du 15 au 20 juillet à 21 h. Cour du lycée Saint-Joseph. Durée : 3 h 45 ■

# Simon Stone

## Ibsen, secrets de famille

Simon Stone avait quelque peu échappé à l'œil des observateurs français. A deux exceptions près, les spectacles de cet artiste australien n'étaient pas venus en France. Il s'affirme pourtant comme l'un des metteurs en scène les plus originaux du moment. Dans le long spectacle qu'il transfère d'Amsterdam à Avignon, il cerne tout Ibsen, en additionnant des scènes souvent connues qu'il a lui-même réécrites.

**T**rès connu dans la sphère anglophone, Simon Stone est peu connu en France. On a pu voir son *Thyeste* (d'après Sénèque) à Nanterre et sa *Medea* le mois dernier à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. A 31 ans, cet Australien né en Suisse passe pour l'un des metteurs en scène les plus novateurs de sa génération. Passionné par l'image, puisqu'il utilise la vidéo en

scène, il est déjà le réalisateur d'un film, *The Daughter*, dont le scénario s'inspire du *Canard sauvage* d'Ibsen et qui a connu un certain succès.

Marqué par la théorie de "l'espace vide" de Peter Brook, il a évolué vers un travail d'écriture personnelle qu'il effectue pourtant avec les acteurs de sa troupe, le Hayloft Project. Son art, c'est de réécrire les classiques, les frottant ainsi à la vie moderne. Par

exemple, dans la *Medea* qu'il a présenté au public parisien, les enfants de la famille de Dora débarquent en pleine nuit dans la chambre de leurs parents : on leur a demandé à l'école de faire un reportage sur leur vie personnelle et, caméra à la main, ils filment le père et la mère dans leur lit... Dans ses entretiens, Simon Stone se réfère parfois à Brook et beaucoup à Freud. Pour lui, les grands récits anciens ont passionné Freud et on peut, on doit les éclairer dans une lumière moderne.

*Ibsen Huis*, qui sera le premier de ses spectacles représentés à Avignon, est une production néerlandaise, qu'il a réalisée avec des acteurs des Pays-Bas. C'est là aussi une écriture de son cru, qui ne part pas d'une seule œuvre d'Ibsen mais de l'ensemble des pièces de l'auteur norvégien. Il y a de très nombreux secrets de famille dans ce théâtre. C'est ce qu'il privilégie autour du thème de la maison. Au centre de la scène se trouve une construction tournante : c'est une demeure de vacances où des événements de différentes pièces sont vécus tantôt au passé tantôt au présent. Simon Stone a fait de longues lectures avec ses acteurs, puis il a réécrit les tableaux en fonction des acteurs, de leur personnalité, des vies et des sentiments qu'il leur prête. Après l'audacieuse *Maison de poupée* naguère par Ostermeier, une autre appropriation du théâtre d'Ibsen. Plus respectueuse ou plus folle ? On le saura bientôt.

Propos recueillis par  
Gilles Costaz



■ *Ibsen Huis* texte et mise en scène de  
Simon Stone, Collège du lycée Saint-Joseph  
rue des Lices, du 15 au 20/07

## LE DOSSIER

Et nous voilà heureux de replonger, comme chaque été, dans l'arène avignonnaise. Heureux d'y retrouver et d'y affronter des artistes soucieux de partager leurs interrogations, leurs révoltes comme leurs espérances. Le théâtre n'est pas un lieu de confort, de tranquillité, de certitudes. Surtout quand il est à ciel ouvert, en prise directe avec la nuit, le ciel, les étoiles, comme au festival créé en 1947 par Jean Vilar. Les amoureux du spectacle vivant qui y ont rendez-vous – car c'est souvent de rendez-vous affectifs, gourmands d'art et d'émotions esthétiques, poétiques et pourquoi pas métaphysiques et politiques qu'il s'agit ici – y sont des sortes de supporters sportifs. Désireux de s'émerveiller, de se dépasser avec les artistes. Mais si le spectacle vivant est un sport de haute tension, sensible

et intellectuelle, il est un sport de combat. Surtout en nos périodes mouvantes et chahutées, dans une France post-électorale où tout semble à relancer. Le Festival d'Avignon tel que le conçoit Olivier Py peut être une passionnante occasion de s'entraîner à repenser les choses, les autres – l'Afrique est très présente en cette 71<sup>e</sup> édition –, l'art et la société, l'art et le politique. De l'Allemand Frank Castorf au Flamand Guy Cassiers, du Burkinabé Serge Almé Coulibaly au Japonais Satoshi Miyagi, des jeunes Françaises du Birgit Ensemble à l'Anglaise Katie Mitchell et à Olivier Py lui-même, nombre de créateurs se posent ici la question du pouvoir. Essentielle, de nos vies publiques à nos vies privées. Avignon en est toujours le bouleversant et fascinant miroir.

– Fabienne Pascaud



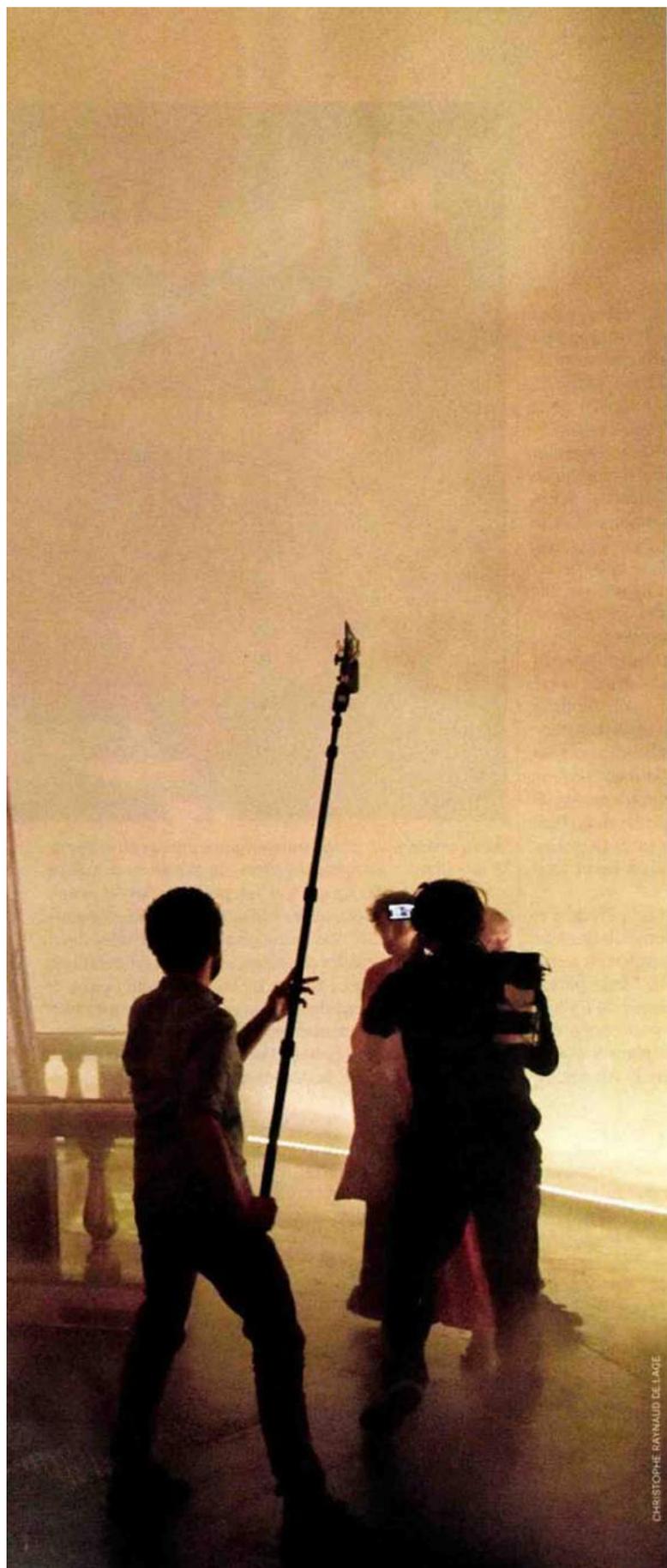


# JEU DE POUVOIR

*Alors que s'ouvre le 71<sup>e</sup> Festival d'Avignon, comment le théâtre public gère-t-il son rapport ambigu à ceux qui le subventionnent ? Et quid de sa puissance contestataire ? Quatre créateurs témoignent.*

Par Joëlle Gayot

**E**st-il permis à l'homme de théâtre subventionné par l'Etat de mordre la main qui le nourrit ? « Oui », répondrait sans doute à cette question le metteur en scène allemand Frank Castorf, 65 ans, présent au Festival d'Avignon cet été. Surtout, ajouterait-il probablement, lorsque cette main substitue la claque à la caresse. L'ex-directeur de la Volksbühne a été évincé par le Sénat de Berlin de ce haut lieu du théâtre européen au profit du commissaire d'exposition belge Chris Dercon, 59 ans. Dans un spectacle chahuteur, qui règle leur compte aux souverains sacrant ou répudiant les artistes, il invite deux figures connues pour leurs rapports houleux avec leur tutelle. Le premier, Mikhaïl Boulgakov, buta en permanence contre les oukases d'un Staline qui ne lui laissait d'autre choix que de soumettre ses œuvres à une hypothétique approbation. Le second, Molière, vécut avec Louis XIV des périodes d'amour sans nuage que le couperet de l'interdit royal savait sèchement interrompre. Adoubés la veille pour mieux être rejetés le lendemain, ces deux auteurs sont le symptôme du lien pervers noué entre l'Etat-providence et ses créateurs. »



CHRISTOPHE RANAUD DE LAJÉ

## LE DOSSIER SPÉCIAL FESTIVAL D'AVIGNON

## À VOIR

## Festival d'Avignon

du 6 au 26 juillet,  
www.festival-avignon.com

**LIRE AUSSI** p. 66,  
notre sélection  
de spectacles.

## Les Parisiens

de et par Olivier Py,  
4h30. Du 8 au  
15 juillet à 15h.  
La Fabrica.

Die Kabale der  
scheinheiligen,Das Leben des  
herrn, Le Romande monsieur  
de Molière,

d'après Mikhaïl  
Boulgakov,  
par Frank Castorf,  
5h45. Du 8 au  
13 juillet à 17h. Parc  
des Expositions.

Le joug qui pèse sur l'artiste n'a plus, en 2017, le scandaleux visage de la censure. Aucun bâillon ne paraît entraver sa liberté d'expression. Mais son lien au pouvoir est resté ce mélange ambigu d'indépendance et de vassalité. En France, les professionnels du spectacle qui vivent de la subvention sont-ils vraiment émancipés? Peuvent-ils s'insurger ou doivent-ils pactiser avec ceux dont ils dépendent? Le régime singulier du théâtre de service public a des allures de piège. Pour Olivier Neveux, essayiste et universitaire, les années 1970 avaient intronisé une génération de metteurs en scène animés par l'envie d'en découdre: «Jean-Pierre Vincent, Patrice Chéreau, Ariane Mnouchkine, tous occupaient des positions gauchistes. Ils avaient une culture libertaire. Pour eux, l'art devait accentuer les désaccords. Ils étaient avec le pouvoir dans un rapport de forte défiance.» Quatre décennies plus tard, à l'en croire, les velléités de contestation ont perdu de leur sel car l'artiste repéré et aidé par l'Etat est prié de se conformer à une implicite demande: «Il lui faut légitimer la culture, expliquer pourquoi elle est nécessaire. A ce pourquoi, il répond en se trouvant une utilité», regrette Olivier Neveux, pour qui «la fonction de l'art a été transformée. Il est devenu un moyen de pacification sociale, chargé de favoriser le vivre ensemble». Ce changement de cap qui fait du créateur un brave soldat réduisant la fracture sociale tourne le dos à l'art perçu comme lieu radical de la contradiction.

En 1991, Robert Abirached, ex-directeur du Théâtre et des Spectacles du ministre Jack Lang, démêlait dans *Le Théâtre et le Prince* l'écheveau du théâtre public. Il terminait par une injonction: «L'Etat, gardien de l'ordre par définition et par métier, est invité, dès le moment où il s'intéresse aux arts, à favoriser l'expression du désordre et à prêter la main à l'installation d'une sorte de contre-pouvoir à l'intérieur du sien.» Sage conseil, mais hélas peu suivi d'effet. Le



théâtre n'est plus, pour ceux qui gouvernent, un vivier de la rébellion. «Les politiques, dont l'inculture est manifeste, s'en désintéressent. Ce qui leur fait peur, ce sont les mouvements sociaux de masse, les résistances réelles», constate Olivier Neveux. Si l'Etat ne redoute pas les facultés insurrectionnelles des salles obscures, c'est qu'il est détenteur du sceptre suprême: l'argent. De lui dépendent l'essor de compagnies, la survie de structures, le destin de metteurs en scène. Cet ascendant économique fragilise les artistes. La précarité est une épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête. Avec la décentralisation, les collectivités



## SIMON STONE

Metteur en scène et réalisateur, 32 ans, Melbourne.

« J'ai des opinions politiques tranchées, et pourtant, comme artiste, je ne suis pas sûr d'avoir de rôle à jouer. Avant cela, il y a une marche à franchir. Nous vivons une époque où l'empathie de nos sociétés est très faible; et pas seulement de la part des hommes politiques. Mon théâtre invite le public à mieux découvrir et comprendre ceux qu'il ne connaît pas, sans juger immédiatement des bons et des mauvais. Pour ça, j'essaye de mettre en scène des êtres humains qui tentent simplement de survivre. Pas des héros... C'est modeste, mais j'espère ainsi ouvrir les esprits et les détourner des positions politiques brutales. Ce n'est pas gagné. Les théâtres occidentaux souffrent d'une crise culturelle grave; leur public ne change pas - la cinquantaine, classe moyenne blanche éduquée -, les dramaturges s'adressent donc à des gens déjà convaincus. Rassembler ceux-là et tous les autres est mon premier combat politique. » *Propos recueillis par E.B. Ibsen Huis, d'après Henrik Ibsen, mise en scène S. Stone, 3h45, du 15 au 20 juillet, cour du lycée Saint-Joseph.*



Ci-dessus : Occupation du Théâtre de l'Odéon en Mai 68.  
 Page précédente : *Die Kabale der scheinheiligen*, de Frank Castorf.

territoriales (villes, départements, régions) ont gagné aussi en autonomie financière. Elles usent de cette prérogative que leur délègue l'Etat, en distribuant, ou non, les subventions. Olivier Py, directeur du Festival d'Avignon, déplorait en 2015 le désengagement de la Ville d'Avignon, qui, en baissant son apport monétaire de 5%, altérerait le contenu de la manifestation. Lucide, il examine les forces en présence : « *Molière se baisse très bas devant Louis XIV, Boulgakov s'incline devant Staline et je fais de même devant les figures de la République. Nous sommes de pauvres courtisans qui mentent pour parvenir à faire cette chose archaïque qui s'appelle le théâtre. Nous ne pouvons rien sans la volonté du prince. On ne fait pas de théâtre sans jeu avec le pouvoir. Il faut trouver avec lui les compromis sans les compromissions.* » Cette limite entre compromis et compromission, le théâtre public tente de ne pas la franchir. Il reste fidèle à Jean-Louis Barrault. Refusant d'obéir à André Malraux qui le sommait, en Mai 68, de couper l'électricité dans l'Odéon occupé par les manifestants, le metteur en scène avait rétorqué : « *Serviteur, oui; valet, non!* » La nuance est de taille.

La seule mainmise admise par le peuple du théâtre est celle qu'exerce le public. Olivier Py la lui concède sans réserve : « *J'ai été fait par le public. Il décide, il fait les succès, il nous donne une place. On lui doit tout.* » L'écrivain met en scène dans la cité des Papes son roman *Les Parisiens*. Une plongée en forme de comédie grinçante dans des coulisses où s'ébattent décideurs politiques, artistiques, médiatiques. Cette immersion en eaux troubles, il l'avait déjà accomplie, lorsque, dirigeant l'Odéon Théâtre de l'Europe, à Paris, ►►



## SERGE AIMÉ COULIBALY

Danseur et chorégraphe, 45 ans, Bobo-Dioulasso, Bruxelles.

« Comme citoyen autant que comme artiste, je dois prendre position face au pouvoir politique. Mais selon l'endroit où je travaille, mon rôle n'est pas le même. Au Burkina Faso, où la majorité de la population est analphabète, mon travail est d'éveiller le public. J'en ai fait l'expérience en 2014, quand j'annonçais la chute du gouvernement dans un spectacle réalisé avec le rappeur Smockey Bambara, très populaire et interdit d'antenne. Si les artistes – musiciens et danseurs, réalisateurs ou gens de théâtre – ne s'étaient pas insurgés depuis longtemps à travers leurs chansons ou leur poésie, des milliers de jeunes ne seraient pas descendus dans la rue pour dénoncer la corruption, alors que Compaoré s'apprêtait à modifier la Constitution pour rester président. Du coup, pendant l'année de transition avant les élections suivantes, nous avons reçu pour la première fois des subventions de l'Etat! Et un artiste a remplacé un fonctionnaire à la tête du Théâtre national... Mais le pouvoir actuel se méfie puisque c'est grâce à nous que l'ancien a été déboulonné. Si notre dialogue avec les politiques est toujours complexe, il ne devrait pas être une confrontation systématique. Pour diriger un pays, il faut créer de nouveaux chemins; nous, créateurs, avons peut-être des idées... »

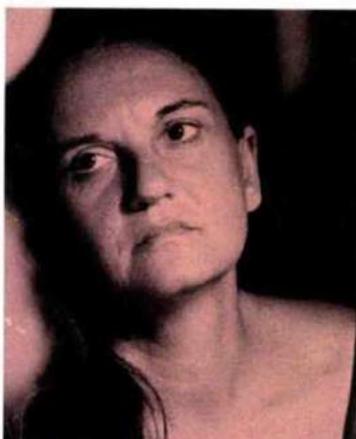
Propos recueillis par Emmanuelle Bouchez  
*Kalakuta Republik*, chorégraphie Serge Aimé Coulibaly, 1h45, du 19 au 25 juillet, cloître des Célestins.

### À LIRE

**Politiques du spectateur : les enjeux du théâtre politique aujourd'hui**, d'Olivier Neveux, éd. La Découverte.  
**Le Théâtre et le Prince**, de Robert Abirached, éd. Actes Sud.

## LE DOSSIER

## SPÉCIAL FESTIVAL D'AVIGNON



## EMMA DANTE

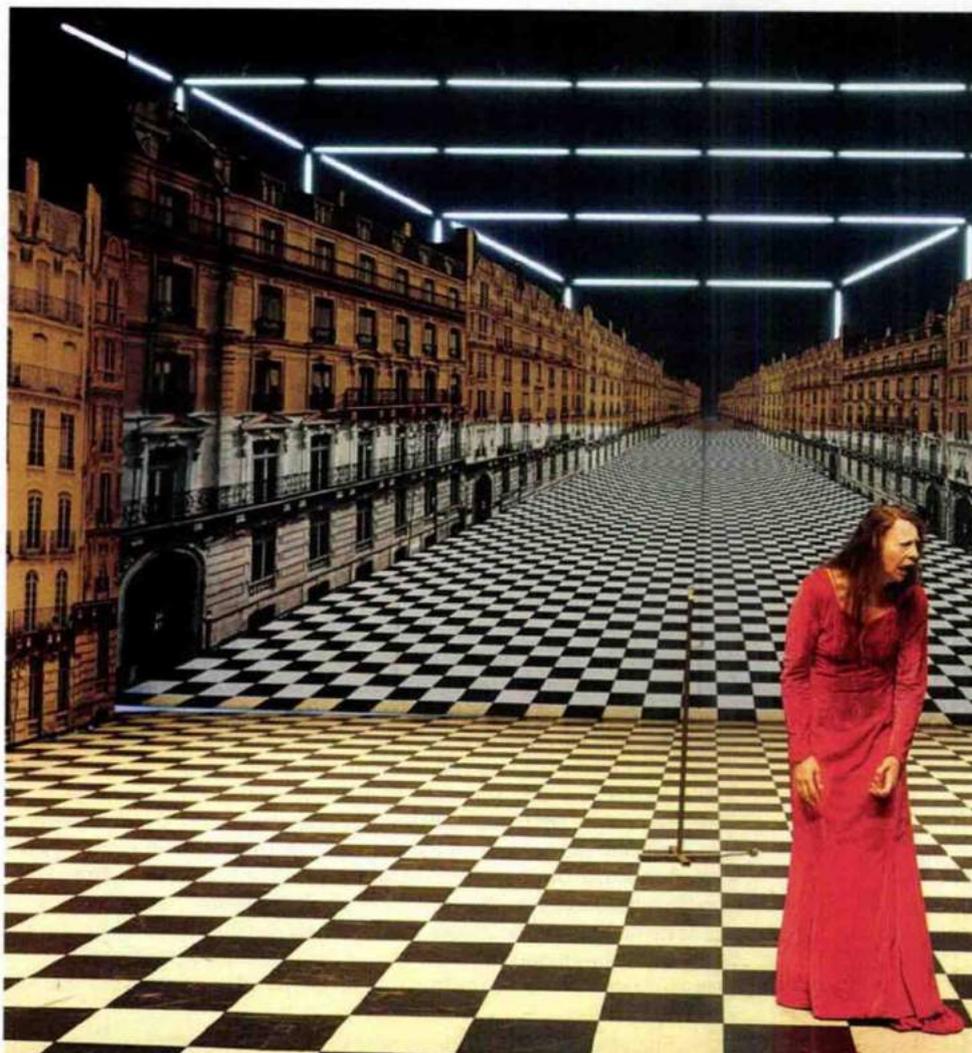
Dramaturge et metteuse en scène, 50 ans, Palerme.

« J'aimerais que la politique fasse davantage confiance à la création, sans s'en mêler. Et que l'artiste, lui, prenne position face au pouvoir, mais une position sincère, donc inconfortable. L'art devrait pouvoir changer les choses. Pasolini y arrivait, mais cette époque est terminée, au moins en Italie. Aujourd'hui, la politique se déplace sur d'autres fronts et n'écoute pas les artistes. Je vois rarement des hommes politiques captivés par un spectacle ; ils "whatsappent" depuis leur fauteuil... Or le théâtre n'est pas une place où l'on poursuit sa propre activité. C'est un lieu qui désarme et rend tous égaux. Le roi y abandonne son sceptre et le prêtre sa calotte. Un spectacle doit et peut dire tout, invectiver

le pouvoir ou blasphémer. L'artiste parle, le politicien agit, mais l'art ne négocie pas. La pratique de la culture est comme la religion : on y croit ou non. Je connais de nombreux politiciens "culturo-phobiques" qui ont fondé leurs campagnes électorales sur l'abolition de nos subventions. En Italie, beaucoup de théâtres ont fermé à cause de ça. La municipalité de ma ville me soutient avec fierté. Mais ne me confierait jamais un rôle décisionnaire de crainte de perdre le contrôle. Qu'importe. Etre une observatrice toujours prête à pointer la farce me plaît. J'aime être le grillon parlant. »  
Propos recueillis par E.B.  
*Bestie di scena*, texte et mise en scène E. Dante, 1h15, du 18 au 25 juillet, gymnase du lycée Aubanel.

» il présentait sa pièce *Adagio*. François Mitterrand en était le héros fatigué. « Je m'identifiais à cette figure de vieil homme épuisé par sa tâche parce que je me sentais moi-même, à cette époque, comme un vieil homme accablé par les responsabilités. » Olivier Py l'avoue, le pouvoir politique le fascine : « C'est un sujet théâtral majeur. Il y a là quelque chose de sacré et de grotesque. » Après avoir fait de Mitterrand un roi Lear titubant mais teigneux, il se verrait bien écrire, un jour futur, un texte sur Emmanuel Macron : « Il me fait penser à Coriolan. Quelqu'un que le pouvoir forcerait à mentir, qui refuse, et à cause de ça le perd. » Lui le jure : il n'aime pas diriger. Il n'est passé de l'Odéon à Avignon que pour réussir à mener ses projets : « Je n'ai aucune joie à exercer le pouvoir. C'est la chose la plus tragique qu'il m'ait été donné de vivre. A Avignon, j'ai plutôt un rôle d'influence. »

Le spectacle vivant est pourtant un milieu où se conjuguent domination et soumission. Dans la pénombre des répétitions, le metteur en scène tient les rênes. Au sein des institutions, des hiérarchies existent. Les uns ordonnent et trônent au sommet de la pyramide, les autres obtempèrent et se tiennent au bas de l'échelle. Pour Olivier Neveux, « le monde du théâtre oublie qu'il est traversé par des luttes de classes. Il oublie que la création suppose des liens de sujétion. Ce déni vient du fait qu'il pense le pouvoir en termes de morale. D'un côté il y aurait les purs, qui le refusent, de l'autre les corrompus qui l'acceptent. Pour sortir de cette caricature qui est une impasse, il faut politiser la question du pouvoir, faire de lui un enjeu pragmatique non dominé par les affects ». Il est pourtant un privilège que l'homme de théâtre revendique, c'est la capacité qu'a l'art de transformer à jamais la vie d'un individu. Ce pouvoir-là est symbolique et il est roi en son domaine ●

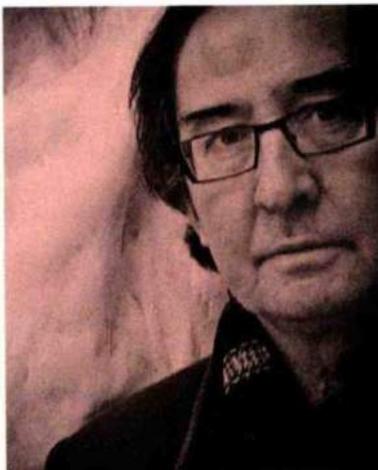




## GUY CASSIERS

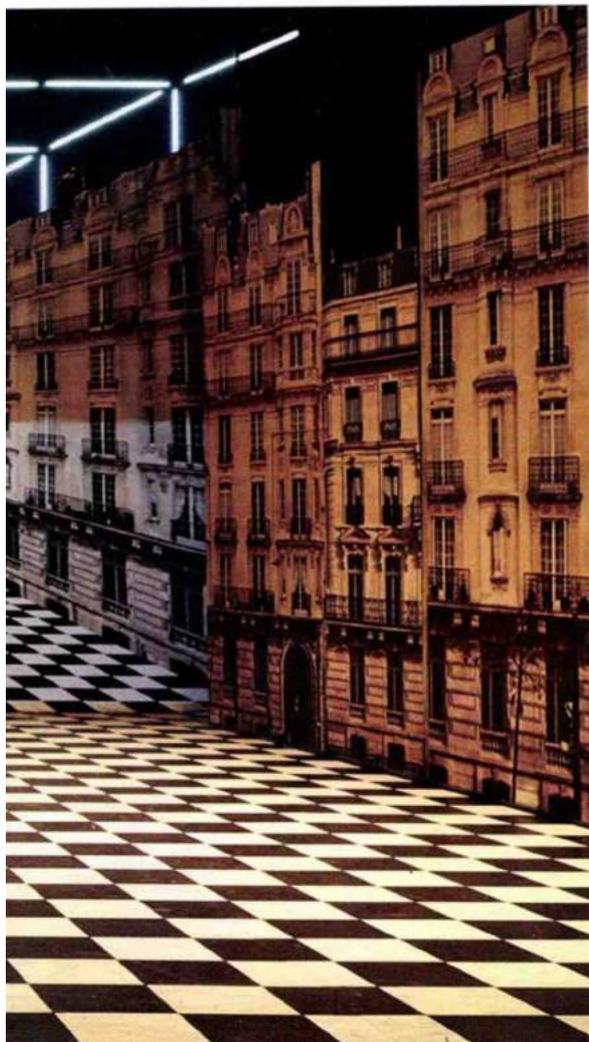
Metteur en scène, 56 ans, Anvers.

« Au cours de l'Histoire, le théâtre a souvent été un instrument pour critiquer ou défier le pouvoir politique. Ce n'est pas le théâtre que je pratique. Car l'analyse directe se trouve dans les magazines d'actualité, les documentaires, les récits historiques et il est impossible au théâtre de les concurrencer. Ma relation à la politique se construit autrement, par la fiction même. Je cherche ce qui nous interpelle encore dans certains textes. Ma mise en scène des *Bienveillantes*, de Jonathan Littell, ne parlait pas que du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, mais de la façon dont une société décline moralement quand elle exclut une partie d'elle-même. C'est un message pour l'ici et maintenant. Dans *Grensgeval*, je traite le thème



des réfugiés, mais via l'œuvre d'Elfriede Jelinek. Il m'importe de poser les questions pertinentes, pas de prendre des positions. Tout le vocabulaire théâtral est utilisable pour parler politique. La question est de savoir si cela nous permet de mieux la comprendre.

Car le débat public d'aujourd'hui tourne surtout autour des mensonges, des manipulations et des magouilles. J'y vois un grand danger. Cela génère l'apolitisme ou la foi facile en un héros providentiel qui résoudrait tous les problèmes du peuple. Dans mes pièces, j'essaie de faire des détenteurs du pouvoir des personnages complexes. Car s'il n'y a pas d'identification possible, le théâtre ne fonctionne pas. Le meilleur don qu'un artiste puisse faire à la société est l'originalité de son entêtement, la lucidité de son regard critique, la singularité de son imagination. » *Propos recueillis par E.B.*  
Mises en scène G. Cassiers : *Le Sec et l'humide*, de Jonathan Littell, 1h, du 9 au 12 juillet, L'Autre Scène du Grand Avignon, Vedène (84) ; *Grensgeval (Borderline)*, d'après Elfriede Jelinek, 1h15, du 18 au 24 juillet, parc des Expositions.



Répétition des *Parisians*, mis en scène par Olivier Py, à la FabricA d'Avignon.

## IBSEN HUIS

THÉÂTRE

D'APRÈS HENRIK IBSEN

*Inspirée des pièces du dramaturge norvégien, une farandole de personnages aux prises avec les tourments de notre époque. Un bijou du In d'Avignon.*

TT

Une maison de verre à deux étages. Où tout est visible, du canapé à la cuisine. De la chambre de l'ado à celle des parents en passant par le bureau du père. Le tout dans un style villégiature années 1960. Le metteur en scène austrolien Simon Stone a juché cette jolie boîte sur une tournette. Au fil des quatre heures de spectacle, on l'apercevra sous toutes les coutures pour mieux observer les héros de cet *Ibsen Huis* («La Maison d'Ibsen»), tous inspirés de personnages issus de différentes pièces du dramaturge norvégien.

Une famille est ainsi recomposée sur plusieurs générations, des années 1960 à aujourd'hui. Parmi ses membres, Cees Kerkman, patriarche modelé sur

Solness le constructeur, l'architecte qui a réussi en écrasant les autres et tient sa femme soumise. Impeccable d'ambiguïté, on retrouve dans ce rôle Hans Kesting, pilier de la troupe fondée à Amsterdam par Ivo Van Hove avec laquelle Simon Stone travaille pour la troisième fois. Chez Caroline (Janni Goslinga, superbe!), dernière héritière du clan, se dessine en filigrane la combativité d'*Un ennemi du peuple*; l'ombre de Nora (empruntée à *Une maison de poupée*) plane sur l'arrière-grand-mère, Frédérique, qui a lâché elle aussi ses enfants en bas âge. Voilà pour l'estampille Ibsen, dont le spectacle se démarque largement car tous les acteurs ont nourri leurs personnages par des improvisations, ensuite réécrites par le

metteur en scène. Chacun déroule donc une longue partition tramée des angoisses d'aujourd'hui.

La scène d'ouverture, par exemple, est un extrait de vie quotidienne. Une jeune femme en pattes d'éph prépare le petit déjeuner de son futur mari sur un ton d'orage annoncé. Un tour de manège plus tard, on les retrouve vieillies (joués par d'autres) en train de signer leur divorce. Et l'on comprend qu'ils ont perdu autrefois un enfant. La ronde dans laquelle nous embarque la pièce est une cavalcade du temps. Les scènes se chevauchent – il faut se presser de lire les surtitres! – mais on ne pourrait mieux rendre l'affolante sensation de la vie qui passe. Avec quelques bonheurs sur fond d'une malédiction qui fera flamber la maison, et se désosser le décor d'une manière spectaculaire...

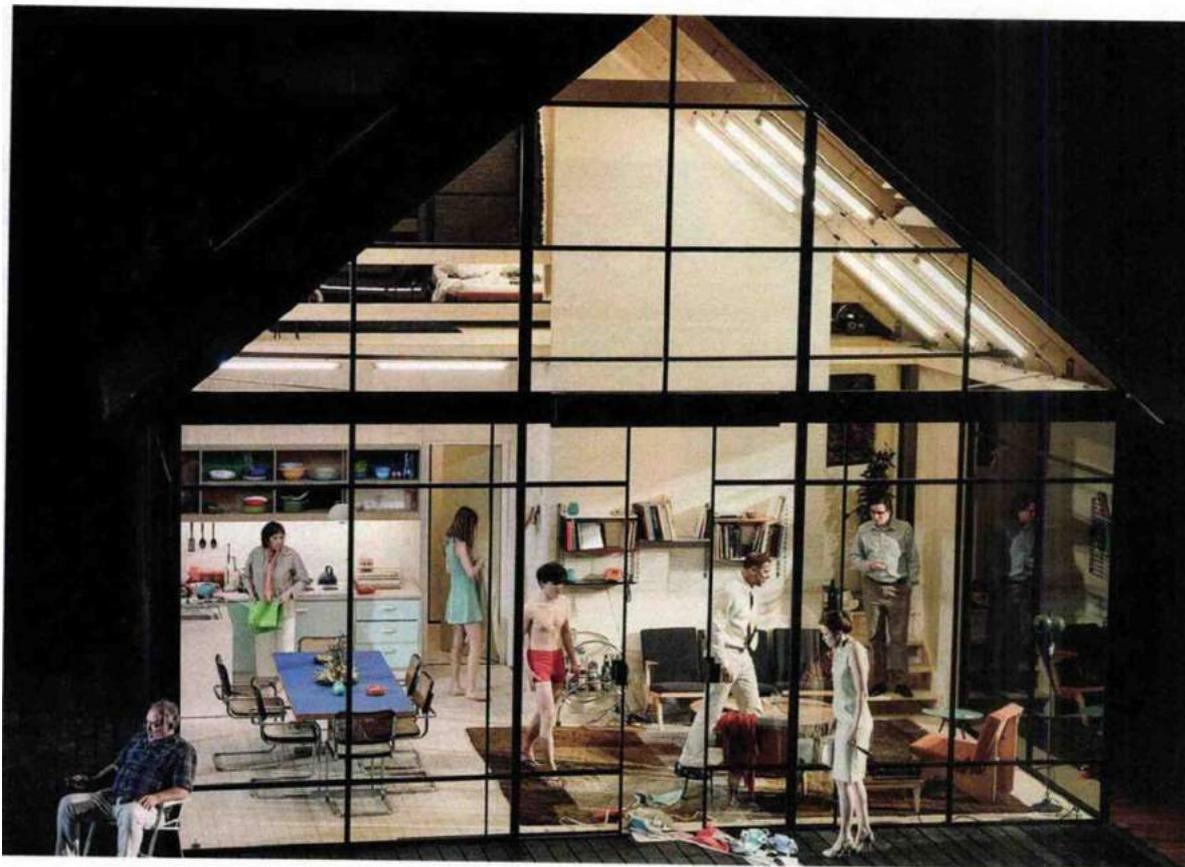
– Emmanuelle Bouchez

| 3h45 | Mise en scène Simon Stone.

Néerlandais surtitré en français.

Du 15 au 20 juillet, Cour du Lycée Saint-Joseph, Avignon (84), tél. : 04 90 14 14 14.

LIRE aussi p. 24.



Entre les étages,  
les pièces,  
les générations...

Le loisir de verre

Le loisir de verre  
de Simon Stone:  
un périple  
tourbillonnant.



## FESTIVAL D'AVIGNON 2017

# UNE RELECTURE D'IBSEN

*Simon Stone convoque les personnages du dramaturge pour des variations inspirées.*

Simon Stone, la trentaine, barbe de bûcheron et sourire large, semble une force de la nature. A son âge, il a déjà couru pas mal de festivals européens, du Wiener Festwochen au Holland Festival d'Amsterdam. Mais il n'était jamais passé par Paris avant juin 2017, où le Théâtre de l'Odéon l'a accueilli avec une *Médée* qui entrelace Euripide et faits divers. Et encore moins par Avignon... L'erreur est réparée. Il débarque au festival avec *Ibsen Huis* («La maison d'Ibsen», en français) tout juste créé avec le Toneelgroep d'Amsterdam, la troupe d'Ivo Van Hove. Cette «maison d'Ibsen» est à entendre au sens propre comme au figuré: Stone installe sur scène une maison en verre et bois de quatre pièces qui pivote sur une tournette au rythme des époques, entre les années 1960 et aujourd'hui. Il y convoque, quatre heures durant, un florilège de personnages inspirés par le dramaturge norvégien du XIX<sup>e</sup> siècle, de *Solness le constructeur* (figure centrale) aux parents de *Petit Eyolf*, en passant par *Les Revenants* ou *Un ennemi du peuple*. On y reconnaît dans Cees – alias Solness – Hans Kesting, l'époustouflant Richard III du *Kings of war* d'Ivo Van Hove.

Invité par cette troupe aguerrie aux plus grands metteurs en scène, le jeune Simon Stone ne s'est pas démonté. Il a tenu bon sur sa méthode de relecture des «standards» classiques avec la complicité active des acteurs: «*C'est la manière la plus simple et rapide de réfléchir au monde contemporain puisque le public, familier d'une histoire ayant fait ses preuves, s'y retrouve d'emblée. C'est l'esprit du jazz: on reconnaît à chaque fois le thème mais ça sonne neuf!*» En huit semaines de répétition, la troupe a relu Ibsen et construit les personnages via des improvisations qui ont nourri chaque nuit l'écriture de l'auteur-metteur en scène. «*Cela conférait une passionnante mais énorme responsabilité à la troupe*, confie Peter Van Kraaij, le dramaturge conseiller du projet. *Alors la nervosité y était parfois palpable.*» Si l'acteur Hans Kesting reconnaît en Simon Stone un metteur en scène «*très doué*», il avoue avoir été «*déstabilisé*» par cette création sous pression.

Car ce fils d'un couple de Britanniques installé à Bâle puis à Melbourne, en Australie, avance quoi qu'il arrive. Tempérament de pionnier défricheur? «*Ne faites pas de moi un pur Australien! rit-il, je suis européen dans l'âme.*» Ses premiers souvenirs de théâtre appartiennent au carnaval de Bâle, où il se rendait en costume de Pierrot. Fasciné par «*cette magie théâtrale*», le jeune Simon, une fois arrivé en

***Ibsen Huis***,  
d'après Henrik Ibsen,  
mise en scène  
de Simon Stone,  
du 15 au 20 juillet à 21h,  
cour du lycée  
Saint-Joseph (4h).  
En néerlandais surtitré.



Ibsen Huis, d'après  
Henrik Ibsen, mise en  
scène de Simon Stone.

Australie, s'est rué, dès 13 ans, aux cours de théâtre et a commencé à jouer deux ans plus tard dans des films ou des séries télé... Dès lors, ni l'université ni l'école de théâtre ne le retiendront. Le cinéma happe vite celui qui reste obsédé par le théâtre, et met en scène dès 22 ans des compagnies indépendantes de Melbourne. « *Le théâtre, c'est un bouquet de significations composé de manière collective, où le public peut, chaque soir, choisir son angle comme s'il se promenait autour d'une statue pour regarder les*

*détails cachés... Irremplaçable par rapport au cinéma où le point de vue est imposé!* » Simon Stone file pourtant à Los Angeles dès le lendemain pour préparer la production d'un scénario de science-fiction : son deuxième film, après *The Daughter*, tourné en 2016 et inspiré par *Le Canard sauvage*... Ibsen encore, et du théâtre toujours. Entre bobines et planches, son cœur balance quand même un peu...

Emmanuelle Bouchez



**PRESSE WEB**

### **Ibsen Huis-Toneelgroep-In**

Le metteur en scène Simon Stone, pour la première fois à Avignon nous offre une lecture très fouillée de l'univers d'Ibsen sur lequel il a longuement travaillé avec ses acteurs. Ce n'est pas une adaptation mais une transposition du sujet où se mêlent réflexion autobiographique et apport spécifique des acteurs dans la création des personnages. Nous entrons dans la vie ordinaire d'une famille qui se réunit dans une maison de vacances, réalisée sur scène sur un plateau tournant (très beau travail de scénographie de Lizzie Clachan). Par les larges baies vitrées nous avons accès à toutes les pièces : nous voilà voyeurs-voleurs de l'intime, entrant de plein pied dans la pathologie d'une famille du non dit. « Le temps ne fait rien à l'affaire », les générations se succèdent et on continue à se mentir, à se parler s'en s'entendre : inceste, homosexualité, drogue, rapports professionnels pipés où l'on se pique les projets, brouilles, arnaque immobilière....Le spectateur est mis en situation de travailler avec sa mémoire, il est sans cesse en train de refaire la généalogie car le récit n'est pas linéaire. On bouge dans le temps, revient en arrière puis fait un bond en avant suivant la maison manège qui se dégarnit, se construit, se vide se déconstruit. Il n'est pas innocent que le personnage « nœud » des conflits soit architecte. C'est vif, enlevé, sans psychologie, au cœur de « l'ich drama » d'Ibsen. Les comédiens sont excellents. A méditer sur la survie et la résilience.

### **Ramona-Théâtre Gabriadze-In**

Dans le cadre intimiste du salon de la mouette de la maison Jean Vilar, Rezo Gabriadze, avec l'amour de deux locomotives Ramona et Ermon, nous offre un intense et émouvant moment de poésie. Dès la première image on est transporté dans un monde où règne l'imaginaire : sur fond noir, des trains se croisent, partent dans tous les sens ; on distingue seulement les lumières des wagons comme autant d'étoiles dans un ciel d'été. Comment peut-on se piquer au jeu de croire en l'amour de deux locomotives ? Rezo Gabriadze convoque, à la Fellini, ses souvenirs d'enfance en Russie soviétique : son amour des locomotives et du cirque. C'est extravagant et plein d'humour. Ramona la petite locomotive qui reste à quai « assignée à résidence » est mariée à Ermon qui parcourt le pays au gré des aiguillages mais cette Pénélope des rails bravera l'autorité des gardes, la délation pour aller au secours d'un petit cirque qu'elle conduira à destination. Las, las son Ulysse d'acier arrivera trop tard quand l'imprudente meurt en jouant les fils de fériste. . Gabriadze qui met en scène, crée les marionnettes, la scénographie et le texte parle aussi de surveillance dans un système totalitaire, de solidarité, de libre arbitre. Les marionnettes miniatures sont fabuleuses dans le détail et la possibilité de jeu. Le train des travailleurs se déroule comme un leporello, un paysage défile sur un fil, des jambes écrivent...C'est magique parce que soigné, inventif, très bien manipulé nous rappelant que l'enfance est le terreau de la création. Un des plus beaux spectacles d'Avignon.

**Dominique Daeschler**

Source : <http://www.madinin-art.net/cat/arts-scene/theatre-theatre/>

## « Ibsen huis » de Simon Stone dans la Cour du Lycée Saint-Joseph – pris au piège

Artiste associé au Théâtre de l'Odéon pour la saison à venir, Simon Stone, récemment découvert en France, présente à la 71<sup>ème</sup> édition du Festival d'Avignon une vaste œuvre, *Ibsen huis*. Ce titre étrange, qui unit l'auteur norvégien à Sartre signifie en réalité « La maison d'Ibsen » en néerlandais. Si l'information est délivrée dès l'orée du spectacle, le mystère épaissi par l'attente de découvrir cette œuvre était placé au seuil de la représentation. Il est de fait au cœur de la dramaturgie de Simon Stone, qui dresse dans ce spectacle la vaste fresque d'une nouvelle famille des Atrides, entre 1964 et 2017. S'inspirant d'Ibsen, des trames de ses drames, et des improvisations des comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam qu'il a soigneusement choisis, il a écrit une œuvre qui nous place au cœur de l'horreur sans nous laisser la moindre chance de nous en extraire.

Au centre du plateau de la Cour du Lycée Saint-Joseph, se tient une grande maison de verre. Elle n'est pas vraiment *de poupée*, même si l'abondance des éléments qui font croire qu'elle est véritablement habitée invitent à y penser. Ses grandes baies vitrées découvrent au regard une grande pièce à vivre avec salon, salle à manger et cuisine, et une mezzanine. On croirait une grande installation du géant des meubles en kit, comme il y en avait eu dans le métro parisien il y a quelques années – de la Suède à la Norvège, la distance, de loin, peut paraître courte... Dans cet espace hyperréaliste, une femme – Nora ? – s'affaire. Par un procédé de sonorisation, ses gestes acquièrent du volume et attirent le regard, invitant d'emblée le spectateur à *entrer* dans la maison. Attirés par l'ouïe, on l'observe donc préparer un repas avec soin, soucieuse que tout soit à sa place, qu'aucune miette n'échappe à son torchon. Lorsque la voix *off* qui annonce le début du spectacle vient rappeler que le spectacle n'a pas encore officiellement commencé, le piège (la souricière ?) s'est déjà refermé. En ménageant l'illusion qu'elle est habitée avant même le début de la cérémonie théâtrale, Simon Stone a réussi à nous enfermer dans sa maison – le « huis » prend tout son sens. Désormais, il faudra en passer par de nombreux récits et de nombreux drames avant que la porte ne se rouvre et ne nous laisse ressortir.

Le téléphone sonne, celle qui Lena et non Nora décroche et parle, mais les quelques phrases qu'on l'entend dire sont énigmatiques. Le spectateur est embarqué, et, avec le fiancé de Lena qui vient de descendre de la mezzanine, il entreprend de leur rendre du sens. Ce premier rébus se révèle assez simple : Lena a retrouvé son ex-mari et a rendez-vous avec lui ; elle voudrait que Jacob, son fiancé, quitte la maison le temps d'un week-end pour laisser place à ces retrouvailles, dont elle n'ose encore rien espérer. Jacob refuse le petit-déjeuner parfait qu'elle avait préparé dans l'espoir de l'acquiescer à sa cause, tente de la convaincre que c'est une folie, la menace, puis renonce. A la suite de cette altercation, la maison tourne sur elle-même et dévoile ses autres façades, tout aussi réalistes. Côté face, les baies vitrées révèlent la mezzanine, une chambre d'enfant, et un bureau. Là-haut, on retrouve Lena, avec cet homme qui l'a quittée par le passé, et qui se montre une nouvelle fois incapable de lui faire une promesse.

La maison tourne à nouveau, accompagnée dans son mouvement par une musique dense, et une autre date est affichée. Le fondu-enchaîné confond et conduit sans transition ni temporelle ni spatiale à un autre couple, pris dans une autre situation. Au fil de leurs répliques, le spectateur comprend que ce couple plus vieux s'est donné rendez-vous dans leur ancienne maison de vacances pour signer les papiers du divorce. On apprend également qu'elle est psy, mais qu'elle ne s'est jamais risquée à analyser sa famille, et l'ombre d'un drame passe quand elle évoque la mort d'un frère dans un lac gelé – réminiscence du *Petit Eyolf*. La maison tourne encore, affiche une autre date, bien antérieure aux premières – la mode du *vintage* rend tout à fait crédible la superposition des époques –, et c'est cette fois une fête de famille que l'on découvre, autour d'un père peu enclin à se réjouir. Un premier lien se tisse enfin quand ce père appelle sa fille Lena, et ce retour en arrière laisse entrevoir le caractère ibsénien du spectacle : il va s'agir

d'une archéologie familiale, d'une fouille menant à la révélation des secrets les plus enfouis et pourtant les plus déterminants, car le traumatisme reste vif et empêche de vivre au présent.

Le principe de la dramaturgie déployée par Simon Stone est en effet cet enchevêtrement de temporalités et d'histoires, toutes déployées dans cette même maison de vacances. Le cœur de la famille qu'il bâtit se constitue autour de Cees, mari de Johanna ; père de Lena et Sébastien ; frère de Thomas ; oncle de Daniel et Caroline. A mesure que la maison tourne et révèle des lambeaux d'histoire, la constellation se dessine, lentement. Leurs noms servent de repères, quand les dates sont trop nombreuses, et les corps se confondent, volontairement. D'une génération à l'autre, la filiation ou les rapports familiaux sont en effet surdéterminés par le retour des mêmes acteurs, dans des rôles différents. A la densité de la fresque et le caractère déstructuré de sa présentation s'ajoutent encore la question de la langue, qui oblige à se reporter aux surtitres – abondants car les personnages parlent beaucoup et vite, et qui en conséquence détournent du jeu –, et le trouble généré par l'emploi de micros qui homogénéise la provenance des voix et les rend difficile à identifier. La première partie du spectacle est donc exigeante, mais la gymnastique du déchiffrement – celle sur laquelle jouent de nombreuses séries télévisées – s'acquiert progressivement. Mais au moment où un semblant de maîtrise se dégage, lorsque l'enterrement de Cees réunit tous les personnages désormais situés, le spectateur butte sur un lourd secret familial, à peine esquissé.

Lorsque l'on reprend place après l'entracte, la crainte de voir la révélation de ce secret approfondie est rapidement confirmée. Il ne s'agit plus, après nous avoir liés de près à cette famille, attachés à certains de ses membres, par l'affection ou l'identification du fait de leur âge ou de leur trajectoire, que de déterrer pour de bons les crimes du passé et de les regarder en face. Significativement, la maison familiale a été désossée. Le mouvement de circulation temporelle n'est pas arrêté par cet état temporaire, deux périodes y trouvent encore leur cadre : le temps de la construction, et celui de la reconstruction après un incendie. Ce dernier est le plus proche de nous. De fait, l'histoire que tisse Simon Stone mène jusqu'en 2016-2017, lorsque Caroline, l'absente désormais au cœur du drame, tente de rebâtir sa vie avec la maison, de dépasser pour de bon la drogue et l'alcool en faisant de ce lieu le théâtre de nouveaux miracles. Le metteur en scène situe là une préoccupation qu'il partage avec d'autres, lorsque Caroline débat avec les autorités locales pour faire de sa maison un espace d'accueil pour les réfugiés. Néanmoins, cette voie de salut qu'elle tente de dégagée est bouchée, et s'accumulent bientôt de nouvelles tragédies, dans la continuité de la première ou dans ses marges.

Dans ce chantier, les victimes – d'attouchements et de viols pour l'essentiel – se déclarent de plus en plus nombreuses. Pire encore, les coupables, ceux qui ne savaient mais ne disaient et ne faisaient rien, se révèlent eux aussi de plus en plus nombreux. La double temporalité, simplifiée, accentue les parallèles, met en valeur les effets retour du drame premier – les fantômes des morts visitent les vivants ou leur parlent dans leurs rêves. La malédiction pèse sur cette famille, la fatalité les condamne alors qu'ils ne sont pas même pris dans un cycle de vengeance inachevable. La seule faute qui se dégage – mais qui n'en est pas moins lourde – est celle du silence, du mensonge cultivé, grossi, qui croit préserver d'une vérité insoutenable mais se révèle plus destructeur encore. On retrouve là une thématique centrale du [Canard sauvage](#) d'Ibsen, que Stone a mis en scène il y a quelques années. Mais après coup, en remettant les choses à plat, d'autres réminiscences ibsénienne s'imposent. Si l'image de Nora d'*Une maison de poupée* planait au départ, la fonction d'architecte de Cees, sa concurrence avec son neveu, sa relation passée avec sa nièce, qui comme Hilde resurgit des années plus tard pour réclamer le château qu'il lui avait promis, renvoie à [Solness le constructeur](#). La figure de la mère qui a enfoui les secrets familiaux et du fils qui vient la trouver alors qu'il est sur le point de mourir évoque également [Les Revenants](#). La relation de Cees et son frère, et le poids de l'argent et du pouvoir contre celui de la vérité, font enfin référence à [Un ennemi du peuple](#).

Ces références discrètes ne surgissent qu'après coup. Le spectateur est d'abord occupé à reconstituer les jalons de l'histoire et de ses protagonistes. Puis, les enchaînements sont plus rapides, les effets de fondus qui font entendre des personnages avant même qu'on voit les acteurs dans une autre partie de la maison, sont de plus en plus nombreux. Après l'entracte, la maison ne fait plus que tourner sur elle-même sans jamais s'arrêter, tandis que Caroline, Sebastiaan, Johanna, Lena et Jacob affrontent leurs démons avant de mourir. Une telle dramaturgie de l'enquête, qui sollicite le spectateur, le met en posture de reconstituer le scénario, de tisser les liens qui lui donnent sa cohérence et sa puissance, ne laisse pas d'autre choix que de s'impliquer. Lorsque l'exhumation des cadavres commence, que le carnage est entrevu tandis que toute lueur d'espoir est abolie et que plus un seul non-dit n'est laissé dans l'ombre, le spectateur est pris en otage, embarqué dans l'horreur. Stone annonce trois actes, déséquilibrés : le Paradis (qui était finalement illusoire), le Purgatoire (auquel on ne croyait pas), et l'Enfer (là, plus aucun doute ne subsiste).

Le sentiment de captivité est d'autant plus fort qu'aucun facteur de distance n'est ménagé sur scène. Bien au contraire, la scénographie est redoutable de réalisme, et sa virtuosité la rapproche considérablement du cinéma. Même le jeu des comédiens ne permet pas de prendre de recul par rapport à ce drame – cette accumulation de drames, plutôt. Simon Stone, de manière symptomatique, envisage le théâtre comme des « actes de vie », et travaille donc à faire *exister* ses comédiens sur scène, plutôt qu'à les voir *jouer*. Le texte prononcé par les comédiens ne se distingue pas non plus par une poésie particulière, qui mettrait en valeur le caractère *fabriqué* de ce théâtre, et la poétique de la maison, centrale, n'est pas assez puissante pour que l'art puisse opposer quelque chose à ce désastre. Par rapport aux tragédies antiques, qui regorgent elles aussi de viols, de suicides et d'incestes, la différence tient au fait de l'abolition de cette distance, de cette mise en valeur de l'art, en tant qu'artefact, qui assume sa nature particulière, sa différence d'avec la vie réelle, qui permet à la catharsis d'opérer. Ici, ne restent que la violence des drames brassés, des gestes coupables, des psychologies si vivement exposées que l'on finit presque toutes par les comprendre – sauf peut-être celle de la mère... Le metteur en scène et les comédiens nous entraînent ici dans l'abîme de cette famille, barrant toute échappatoire, jusqu'à conduire au désespoir, à provoquer l'écoeurement, à anéantir.

Alors que la fin est pressentie, certains spectateurs craquent et partent – trop, c'est trop. D'autres, par je ne sais quel miracle, se lèvent dès que possible pour saluer les artistes et crier bravo. Il semble pourtant – dans un premier temps du moins – difficile d'avoir une appréciation *esthétique* de ce spectacle, de formuler un jugement à son sujet, de l'envisager comme objet d'art. Si la virtuosité dramaturgique, la beauté scénographique, la précision de la direction ne font aucun doute, la reconquête de la distance prend du temps. Ce n'est qu'après coup que l'on prend la mesure de la performance des onze acteurs, qui chaque soir traversent ces émotions puissantes, tout en passant d'un personnage à l'autre sans rien laisser paraître du changement d'identité, le temps d'un tour de tournette. Et plus tard encore, que l'on peut apprécier la justesse de la trajectoire du couple de Lena et Jacob, de l'exigence d'absolu aux fiançailles à la résignation – avant l'accablement. Mais même avec le temps, une noirceur persiste, qu'aucun discours, qui serait construit en creux, ne vient contrer. Ne reste qu'à se demander comment survivre dans ce monde que l'art peine à transcender.

F.

## Ibsen huis : Architecture contemporaine

Avignon a trouvé, en cette édition 2017 du Festival, le jeune metteur en scène prodige qui alimente toutes les conversations. Il s'appelle Simon Stone, il est Australien et il travaille avec les fabuleux acteurs et les immenses budgets du Toneelgroep Amsterdam.

Palimpseste et collage de plusieurs pièces d'Ibsen, en particulier *Solness le constructeur*, cette mégaproduction intitulée *Ibsen huis* est un spectacle captivant, qui passe l'auteur norvégien au filtre d'une actualisation saisissante. Un travail proche de ce qu'avait fait Thomas Ostermeier avec *Hedda Gabler* et *Un ennemi du peuple*, mais dans un style qui penche davantage vers le cinéma, avec effets de montage et de temporalité fracturée. Même si le procédé est parfois trop près d'une forme artificielle de réalisme téléromanesque, et qu'il agacera ceux qui cherchent une forte théâtralité, le spectacle évolue heureusement et assez finement vers un éclatement de ce pseudo-réalisme.



Christophe Raynaud De Lage

### Fractures temporelles

La clé de cet espace-temps en perpétuelle redéfinition? Une scénographie monstre reproduisant une maison de bois et de verre au design scandinave sophistiqué, posée sur un plateau tournant qui nous la montre sous différentes perspectives et permet ainsi au spectateur-voyeur d'épier l'action dans toutes les pièces et de voyager d'une époque à l'autre en un tournemain.

À l'intérieur vit une famille dont les drames se répètent et s'aggravent, entre 1964 et 2016. Des récits que la pièce raconte en bribes, passant d'une décennie à l'autre puis revenant à la précédente avant de rebondir à nouveau dans le temps. Une progression qui donne au spectacle des allures de grande investigation, comme dans un excellent polar suédois, et qui, en cultivant intelligemment le mystère, aménage peu à peu un regard nuancé sur certaines des tragédies familiales, empêchant de juger trop vite ou trop sentencieusement l'un ou l'autre des personnages.

Certes, *Ibsen huis* arrive quelques années après la mise en scène d'*Hedda Gabler* par Thomas Ostermeier, qui exploitait le même genre de scénographie de verre : presque la même maison de poupée dans laquelle le drame ibsénien se déploie en jeux de miroirs; presque la même actualisation des personnages, devenus des bobos bien de notre temps. Impossible de ne pas constater l'influence du metteur en scène allemand dans le travail de Simon Stone.



Christophe Raynaud De Lage

En termes scénographiques, le spectateur québécois y aura aussi vu des échos avec une certaine période du travail de Robert Lepage, avec ses structures qui s'emboîtent et se déboîtent en quelques minutes pour passer d'un monde à l'autre. Mais *Stone* emprunte aussi d'autres chemins, tissant à partir des pièces d'Ibsen une saga familiale intergénérationnelle qui a des relents plus tragiques, rappelant par moments les destins funestes des Atrides ou des Labdacides.

### Narrations croisées

Sans raconter ici les fourmillantes intrigues — il serait périlleux et réducteur de tenter d'en faire une vraie synthèse —, disons que la pièce s'articule autour d'un personnage d'architecte directement inspiré de Solness : un homme talentueux et vaniteux qui craint la jeunesse tout en se passionnant profondément pour elle, jusqu'à des extrémités dangereuses.



Christophe Raynaud De Lage

Dans les complexes histoires de couple et de filiation que vivront ses enfants ou ses frères, on reconnaît des éléments d'*Hedda Gabler* ou de *Maison de poupée*, mais aussi des morceaux plus politiques, directement empruntés à *Un ennemi du peuple*, ainsi que des mécanismes dramaturgiques impliquant le retour du passé refoulé, clairement issus d'une lecture attentive des *Revenants*.

Secrets de famille douloureusement révélés, traumatismes du passé qui se répercutent dans le présent, ballet tendu entre l'intime et le social : la matière est explosive. La plupart du temps, on est devant un théâtre psychologique foisonnant, même s'il tire un peu trop vers le mélodrame bourgeois. La pièce, dont on voit bien qu'elle veut critiquer la sclérose et les vicissitudes d'une certaine bourgeoisie, n'arrive pas toujours à cette lucidité et peut sembler vouloir au contraire la sublimer. Cela ne dure qu'un temps, heureusement.



Christophe Raynaud De Lage

Comme l'avait fait Ostermeier en actualisant *Un ennemi du peuple* pour provoquer une conversation politique, Simon Stone mène de plus en plus son spectacle, au fil des 4 heures de représentation, vers un regard sur la crise européenne actuelle : crise des migrants, crise économique, et retour de différentes formes d'intolérance (notamment la condamnation populiste de l'homosexualité).

### **Ibsen huis**

Texte (d'après Henrik Ibsen) et mise en scène : Simon Stone. Dramaturgie et traduction : Peter van Kraaij. Musique : Stefan Gregory. Scénographie : Lizzie Clachan. Éclairages : James Farncombe. Costumes : An D'Huys. Avec Claire Bender, Janni Goslinga, Aus Greidanus jr., Maarten Heijmans, Eva Heijnen, Hans Kesting, Bart Klever, Maria Kraakman, Celia Nufaar, David Roos et Bart Slegers. Une production du Toneelgroep Amsterdam. Dans la Cour du Lycée Saint-Joseph, à l'occasion du Festival d'Avignon, jusqu'au 20 juillet 2017.

### **Philippe Couture**

Source : <http://revuejeu.org/2017/07/19/ibsen-huis-architecture-contemporaine/>

## Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen), Simon Stone

Il avait déjà brillé avec son interprétation de Thyeste, féroce et à rebours. Simon Stone, grand admirateur du théâtre antique, prend cette fois pour sujet Ibsen.



Au dramaturge norvégien, il emprunte l'univers, afin de créer le sien. Les personnages proviennent de ses lectures, de ses songes, des improvisations de plateau, bref, d'un mûrissement collectif. Une maison au bord d'un lac rassemble une famille. Cette maison est le cœur de la pièce, lieu de vie, lieu de dispute, lieu pivotant qui nous montre les affres de tous (surtout d'un), transparente aux pièces cachées, brûlée, reconstruite, haïe et admirée. C'est elle le personnage principal.

Pour comprendre ce qu'il se joue, le spectateur doit s'accrocher. D'abord parce que les visages changent. Comme dans Thyeste, Simon Stone compose le drame sur une chronologie diffractée. Le fil est décousu, l'effort de concentration est nécessaire. Ensuite, parce que le sujet est pesant. Les êtres sont voleurs, menteurs, drogués, pervers, complices des crimes, alcooliques, incestueux, et on en passe. Certains le sont plus que d'autres, quand même ; mais alors c'est la lâcheté qui les caractérise. Pour autant, la caricature n'est pas de mise. Ce sont des humains, voilà. Le sublime a déserté le siècle. Réaliste, non ?

Revenons à la maison, cette incontournable maison. C'est elle qui nous nous tourne autour, avec ses évidents secrets. Le génie d'Ibsen Huis est dans l'architecture. La transparence est le thème qui conduit le drame, qui questionne la survie des personnages. On voit tout, et le silence. La maison pivote, on observe, c'est révoltant, et on se tait. On ne veut pas nuire à... on ne sait pas trop quoi, d'ailleurs. Ne pas faire de vague. Penser que ce n'est pas si grave. Et la maison, transparente, qui livre toutes les vérités. La maison stoïque, et une famille en sang de la faute d'un seul. Elle est magnifique cette maison qui abrite l'horreur.

Une fessée théâtrale.

**Marion Barlet**

Source : <https://www.theatrez-nous.com/single-post/2017/07/22/Ibsen-Huis-La-Maison-d%E2%80%99Ibsen-Simon-Stone>

## La prison d'Ibsen



© Christophe Raynaud de Lage

**La saison passée, Simon Stone avait déjà impressionné le public parisien avec ses adaptations de *Thyeste* et de *Médée*. Il y avait manifesté une virtuosité qui ne laissait rien hors de sa puissance. Mais avec *Ibsen Huis*, ce sont les limites de son travail qui se manifestent plus clairement.**

Au centre de la cour du lycée Saint-Joseph, une maison et ses larges baies vitrées, comme les serrures par lesquelles notre regard accède à l'intimité détraquée d'une famille bourgeoise. Et à l'œuvre, une dynamique d'annihilation – inceste, alcoolisme, sida – adroitement inspirée de l'ensemble du théâtre d'Ibsen. Refusant d'adapter la lettre unique d'une pièce, Simon Stone décide donc de mettre en scène l'esprit de toute une oeuvre. C'est un parti pris dramaturgique qui, pour ne pas être original, se révèle résolument moderne. Mais plus largement, c'est bien l'ensemble de l'art théâtral – corps, voix, vision plastique et structure dramaturgique – que Simon Stone semble saisir d'une maîtrise souveraine. Quant aux comédiens du Toneelgroep Amsterdam, dirigés depuis plus de quinze ans par Ivo Van Hove, ils participent grandement, par la vélocité de leur jeu, à cette démonstration impériale. Mais cette puissance, c'est aussi la faiblesse d'une mise en scène qui sacrifie le geste à l'hégémonie de la technique, qui l'inféode à cette obsession de la maîtrise que François Truffaut dénonçait dans un article fameux de 1954. Le réalisateur s'en prenait à la « tradition de la qualité » qui caractérisait selon lui le cinéma français d'après-guerre, cette « qualité française » qui, au détriment du geste d'auteur, se manifestait d'abord par sa virtuosité technique : cadrage léché, génie de l'adaptation textuelle, obsession de la belle image. De là résultait le recours aux mêmes scénaristes, aux mêmes acteurs, aux mêmes techniciens. Bref, pour Truffaut, tous ces films se ressemblaient. De ce point de vue, la collaboration entre Simon Stone et Ivo Van Hove s'inscrit aussi dans la constitution d'une forme de tradition de la qualité théâtrale en grande partie néerlandophone, se manifestant par la multiplication des collaborations internationales – on pense évidemment aux *Damnés* d'Ivo Van Hove, grand succès de la précédente édition du festival. Et derrière ces collaborations – en un sens quasi entrepreneurial –, c'est bien l'affirmation d'un nouvel académisme qui est à l'œuvre. Ainsi a-t-on le sentiment de se retrouver devant *Ibsen Huis* comme devant une belle berline bien rutilante, non plus la *Deutsche Qualität* de l'industrie automobile, mais la *Nederlandse kwaliteit* d'une certaine économie théâtrale. Ça fonctionne, ça marche, ça attire l'attention, mais on n'est jamais loin de la série psychologique nordique qui se complaît dans le jeu de massacre familial. Ici la maîtrise technique est en effet indissociable de l'asservissement par le regard, puisque la scénographie d'*Ibsen Huis* n'est pas autre chose qu'un dispositif panoptique plaçant le public en situation de voyeurisme : les personnages d'Ibsen sont mis en cage, et Simon Stone se fait l'architecte de cette prison dans laquelle s'enferme son propre geste.

**Augustin Guillot**

Source : <http://www.iogazette.fr/critiques/focus/2017/la-prison-dibsen/>

## Ibsen huis d'après Henrik Ibsen, adaptation et mise de Simon Stone



© Christophe Raynaud de Lage

### *Ibsen huis* d'après Henrik Ibsen, adaptation et mise de Simon Stone

L'acteur, metteur en scène et auteur australien est invité ici pour la première et a rencontré un franc succès avec un montage de pièces d'Henrik Ibsen. Il avait déjà fréquenté le dramaturge norvégien (1828-1906), avec *Le Canard Sauvage*, reçu avec enthousiasme au Holland Festival en 2013.

A partir de la même pièce, il réalise *The Daughter*, son premier long-métrage, sorti en 2016. Simon Stone aime travailler à la lisière de la performance cinématographique et nous convoque à une sorte de saga familiale en forme de feuilleton, à partir des personnages de plusieurs pièces d'Ibsen.

Il construit l'histoire des Kerkman sur cinq générations et en trois actes : Le Paradis, Le Purgatoire, L'Enfer. Sur cette la famille, pèse une malédiction engendrée par une mère, et transmise à ses fils et leur descendance... Henrik Ibsen a toujours été attentif aux drames familiaux et son théâtre semble pour Simon Stone une source inépuisable d'inspiration: « Cette pièce, dit-il, est un nouvel objet, écrit pour les acteurs. Les thèmes et les personnages émanent de l'univers d'Henrik Ibsen. Les sources sont plus utilisées comme des atmosphères et donnent le ton moral de la pièce, son orientation possible. »

On peut retrouver au fil des séquences, le personnage de Solness le constructeur dans *Cees*, la figure centrale de la pièce et celui par qui tout le mal arrive, et les parents du *Petit Eyolf* en Jacob et Lena. Mais aussi des transfuges des *Revenants* ou d'*Un ennemi du peuple*, d'*Une maison de poupée*, et du *Canard sauvage*. Mais on n'a pas besoin de connaître ces œuvres pour suivre, à cheval sur deux siècles, et principalement des années 1960 à aujourd'hui, le destin tragique de cette tribu.

Les multiples actions se situent dans leur maison de vacances de style design années 1960, un écrin transparent ( la scénographie est signée Lizzie Clachan), toute en verre et en acier sur un plateau tournant. Le public plonge ainsi dans l'intimité d'une famille et assiste aux affrontements des couples, des frères, des cousins, des parents et des enfants. Les séquences s'enchaînent, de la cuisine à la chambre, jusqu'au grenier, et d'une période à une autre. La tournette permet aussi leur simultanété.

Peu à peu, la complexité des relations s'éclaire, et on s'amuse à reconnaître qui est qui, les acteurs interprétant plusieurs rôles. Un événement en recoupe un autre qui a lieu, en fait... vingt ans plus tard. Cette maison Ibsen est un foyer névralgique, témoin des conflits, traumatismes et abus qui ont perduré dans cette famille. Mais aussi le lieu métaphorique du mal, de la faute initiale, soigneusement enfouie par lâcheté, hypocrisie et compromission.

Et comme, pour Ibsen, rien ne peut laver les péchés de la mère et de la famille, un foyer qui se construit sur le mensonge et la corruption, est voué à sa perte. Malgré le temps qui passe et les générations qui se succèdent, la famille reste prisonnière du système et de ses dysfonctionnements. S'ensuivent alors une lutte sans fin des personnages contre un destin abimé, leurs tentatives pour guérir des blessures du passé et recommencer à zéro.

Pendant trois heures quarante-cinq entr'acte compris, les onze comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam, la troupe d'Ivo Van Hove, endossent chacun deux ou trois personnages. Tous excellents, ils nous emmènent, malgré les abondants surtitrages, dans cet univers aux apparences paradisiaques qui s'avèrera cauchemardesque.

Dans la deuxième partie, les fantômes se mêlent aux quelques survivants. Nous sommes en 2017 et Caroline, victime de son oncle Clees (Hans Kesting, le Richard III de *Kings of War*, monté par Ivo van Hove), qui escroqua son père et la viola petite fille, essaye en guise de résilience, de transformer la maison maudite, en foyer pour femmes battues ou en centre d'accueil pour les migrants. En vain.

Même bien mises en scène et bien jouées, ces irruptions dans le présent immédiat ne nous ont pas vraiment convaincus, d'autant qu'elles tirent en longueur. Était-il nécessaire de coller autant à l'actualité pour faire passer le message ? Simon Stone écrivait lui même : «Il est très difficile de prendre du recul sur cette notion, puisque nous sommes en perpétuelle adhésion avec le présent. Nous réécrivons alors le passé, pour mieux saisir ce qui nous arrive. »

Malgré tout, *Ibsen Huis* restera un moment de théâtre mémorable, longuement salué par le public.

**Mireille Davidovici**

Source : <http://theatredublog.unblog.fr/2017/07/21/ibsen-huis-dapres-henrik-ibsen-adaptation-et-mise-de-simon-stone/>

## Papier glacé : *Ibsen Huis* de Simon Stone

On ne fait pas une omelette norvégienne sans casser des œufs.

Une maison de verre et de bois – conçue par la scénographe Lizzie Clachan – semble directement tombée du ciel dans la cour du lycée Saint-Joseph (pensée pour les techniciens...). À faire pâlir d'envie n'importe quel catalogue IKEA : livrée clefs en main, habitable sans travaux supplémentaires, électricité faite, elle est lumineuse, spacieuse, comporte deux étages, idéale pour un jeune couple ou pour recevoir toute la famille en vacances. Grâce à une tournette, durant 3h45 on peut l'admirer sous toutes les facettes : ça tourne, ça tourne, ça tourne, ça tourne... à vide.

Le metteur en scène australien s'inspire vaguement de « l'univers d'Ibsen » [1] pour retracer la chronique familiale d'un architecte, des années 1960 aux années 2010 en passant par les années 1980, du « paradis » à « l'enfer » en passant par « le purgatoire », de Gainsbourg à la Pop en passant par Joy Division, du mouvement hippie à la crise des réfugiés en passant par le VIH : sales petits secrets familiaux, inceste, non-dits, révélations, fiançailles, divorce, alcoolisme... jusqu'au final où la mère étouffe son fils séropositif avec un oreiller et les derniers rejetons mettent le feu à la maison.

La maison, c'est celle qui a fait reconnaître internationalement l'architecte, sur fond d'usurpation de projet. Dans la première partie, elle est donc montrée telle quelle mais dans la deuxième, après entracte, on la retrouve en construction-déconstruction. Que c'est beau cet aquarium de luxe, que la vitrine est bien léchée !

Les onze comédiens néerlandais [2] sont comme des poissons dans l'eau – notamment Hans Kesting, vu dernièrement chez Ivo van Hove et Guy Cassiers, désormais rompu aux personnages dérangeants –, les dialogues sont acérés et incisifs, la narration non linéaire est virtuose, les costumes d'An D'Huys sont efficaces, la musique de Stefan Gregory contribue discrètement à l'ambiance, la lumière de James Farncombe mêle subtilement chaud et froid, etc.

Dans le genre, ce spectacle serait un pâle *remake* de *Festen* (1998) – film danois que son réalisateur Thomas Vinterberg a d'ailleurs porté à la scène en 2003. Mais tout ceci n'a pas plus d'intérêt que les mauvaises séries qui abreuvent les petits écrans ou que les *best-sellers* qui provoquent leur petit scandale à chaque rentrée littéraire. Tout ceci n'est finalement qu'un enchaînement de clichés – stéréotypes et polaroids – sans profondeur psychique ni politique.

La superproduction de Simon Stone esthétise et réhabilite ce dont l'œuvre d'Ibsen a pâti pendant plusieurs décennies : le naturalisme. Les morceaux de viande d'André Antoine (*Les Bouchers*, 1888) ont été remplacés par une omelette.

**Jérémie Majorel**

Source : <http://insense-scenes.net/spip.php?article545>

## **Ibsen Huis (La Maison d'Ibsen, d'après Henrik Ibsen), mise en scène Simon Stone, à la Cour du Lycée Saint-Joseph, Festival d'Avignon In**

Déjà grand passionné de la modernité empreinte dans l'œuvre du célèbre auteur norvégien, Simone Stone réitère son amour pour Ibsen en proposant une écriture inédite inspirée de plusieurs pièces, et signe un véritable chef d'œuvre.

C'est effectivement un coup de maître, aussi fort que le mistral qui s'abat sur la cour du Lycée Saint-Joseph, que réalise le jeune et talentueux metteur en scène australien. On l'avait déjà vu avec *Medea* présenté il y a un mois à peine au Théâtre de l'Odéon. Avec *Ibsen Huis*, c'est une proposition tout aussi radicale qui nous transperce. Travaillant autour d'écritures de plateau, il revisite ici différentes pièces d'Ibsen comme matériaux pour la création, afin d'en extraire un suc délicieusement riche, et vient bâtir, en bon architecte de la scène, une dramaturgie complexe ouvrant un éventail de lectures infinies.

Au centre de la scène trône une maison construite comme un kit. Elle est dans la fiction la maison de vacances de la famille Kerkman, elle est la maison-mère, elle est le personnage principal de la pièce. Pour en dire d'avantage sur cette scénographie magnifique et tout à fait ingénieuse, la maison, toute construite de baies vitrées, invite – nous les curieux et les voyeurs venus au théâtre – à passer au travers de la transparence de ces immenses murs de verres, et à nous plonger dans l'opacité intime et la noirceur des drames familiaux qui se jouent sous nos yeux. La maison s'élève sur un plateau tournant qui manipule notre attention et notre regard, rythme à la perfection les séquences, reconstruit en permanence l'espace de la scène, et permet de démultiplier ou de jouer simultanément des scènes dans les différents espaces de la maison.

La pièce balaye un siècle d'histoire, et bien des générations aux regards croisés, au sein de la famille Kerkman. En passant d'une époque à une autre, par le biais d'ellipses qui nous mettent sous haute tension tout au long de la représentation, on constate rapidement la tragédie qui se prépare, grandit et qui se répète inéluctablement pour venir à la ruine de cette cellule familiale. Une hérédité faite de traumatismes qui interroge le spectateur sur la question de nos choix, de nos actions et de leurs conséquences. Comment un individu bâtit son identité, malgré le marasme familial ? Peut-il en sortir indemne ? A toutes ces questions qui touchent au plus profond du psychisme humain et à la construction d'un être, Simon Stone puise dans la richesse d'Ibsen pour en sortir une réécriture tout à fait contemporaine et pertinente. A cela s'ajoute des enjeux politiques brûlant d'actualité que Stone amène très bien sur scène et qui ressusitent, aux couleurs de notre époque, les dilemmes éthiques qui font l'histoire d'*Un ennemi du peuple*.

En plus d'une mise en scène remarquable soutenue par un décor éblouissant d'intelligence, parlons à présent des interprètes. Ils sont littéralement des champions de la scène, criant la justesse, et gardant une intensité démente malgré le marathon (immense mais qui néanmoins passe à toute vitesse) qu'est ce spectacle.

Il s'agit là, sans nul doute, d'une des pièces les mieux choisies du Festival, apportant une certaine accessibilité faisant respirer la programmation, et reçue enfin par le public avec une sincère exaltation.

**Jean Hostache**

Source : <http://unfauteuilpoulorchestre.com/ibsen-huis-la-maison-dibsen-dapres-henrik-ibsen-mise-en-scene-simon-stone-a-la-cour-du-lycee-saint-joseph-festival-davignon-in/>

## Avignon 2017 (10) « Ibsen Huis », « Grensgeval »

*Ibsen Huis* d'après Ibsen (IN)



Henrik Ibsen (1828-1906) est-il le plus grand dramaturge du XIXe siècle ? Il est permis de le penser. On le joue, en tout cas, comme un classique (*La Maison de poupée* est présentée cette année dans le OFF). Mais les grands-metteurs-en-scène-contemporains se doivent d'être des auteurs. Ils écrivent eux-mêmes leurs pièces ou, s'ils consentent à monter un classique, il leur faut le transformer suffisamment afin que nul ne doute de leur créativité. Le résultat est variable. Le M.E.S. d'origine australienne Simon Stone a fait travailler pour sa part les comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam (la troupe d'Ivo Van Hove dont on a salué la mise en scène des *Damnés*, l'année dernière, dans la Cour d'honneur) sur un texte inspiré de plusieurs pièces d'Ibsen et la réussite est au rendez-vous... même si la pièce n'atteint jamais à la profondeur psychologique de celles du maître norvégien. L'histoire suit une famille – une lignée d'architectes – de 1964 à aujourd'hui. Nous voyons donc des personnages évoluer au fil du temps, joués par des comédiens différents suivant l'âge. Ils sont onze comédiens pour seize personnages, autant dire qu'ils ont fort à faire.

Quant au lieu, il est constitué par une maison posée sur un plateau tournant, ce qui permet de la découvrir sous toutes ses faces et de situer les scènes dans différents endroits. La maison elle-même évolue : après l'entracte, nous la retrouvons, désossée, en cours de construction ou de reconstruction (après un incendie). Autant dire que cette maison à l'esthétique très réussie n'est pas qu'un élément de l'intrigue ; elle en est un personnage à part entière.

*Ibsen Huis* mêle plusieurs arguments : la propriété intellectuelle, la transmission entre les générations, la drogue, l'alcool, l'homosexualité, le sida et même, à la fin, le drame des migrants. Le thème le plus présent, sans être un fil directeur, est cependant la pédophilie, Cees, l'architecte de la deuxième génération, celui qui a signé (seulement signé !) les plans de la maison éprouvant une attirance irrésistible pour les très jeunes filles, comme nous le percevons dès la scène inaugurale à sa manière de se comporter avec sa propre fille.

Mais tout fait sens : la construction de la pièce est une réussite. Elle est remarquablement servie par les comédiens et l'on ne s'ennuie jamais pendant les quatre heures que dure la représentation. Seul bémol : les comédiens, néerlandais, parlent... leur langue. Or il est essentiel ici de lire le texte, ce qui empêche de goûter autant qu'on le voudrait le jeu des comédiens.

**Grensgeval (Borderline)** d'après *Les Suppliants* d'Elfriede Jelinek (IN)

Guy Cassiers qui dirige le théâtre Toneelhuis d'Anvers présente une adaptation théâtrale et chorégraphique d'un texte, comme le précédent en néerlandais, qui raconte en trois tableaux l'odyssée des migrants, depuis la traversée de la Méditerranée jusqu'à l'accueil dans une église en passant par l'errance sur les routes de l'Europe.

Le statut du texte, partagé entre quatre récitants, est ambigu. On n'entend pas parler les migrants mais une Européenne qui exprime dans son style d'écrivaine des péripéties connues, hélas !, de toute personne au courant de l'actualité. Le texte du premier tableau qui brode indéfiniment sur la panne du moteur du bateau (laquelle panne n'empêche pourtant pas ses passagers d'arriver à bon port) est particulièrement fatigant – même si la suite du texte n'est guère plus intéressante. Et pourquoi quatre récitants ? Pourquoi projeter sur un écran en fond de scène leurs visages d'Européens bon-teint déformés par la vidéo ? On ne voit pas la nécessité de tout cela.

Le spectacle ne vaut en réalité que grâce à la chorégraphie de Maud Le Pladec, à la fois sobre et parfaitement adaptée au propos. Dans le premier tableau les seize danseurs manipulent cinq poutres (creuses) à l'aide desquelles ils figurent le bateau et son roulis. Dans le deuxième tableau, leur marche sur place est impressionnante ; c'est également le seul où la danse *stricto sensu* s'introduit dans la pièce, sur une musique *forte*. Le dernier tableau laisse moins de souvenirs. Il est vrai que plus le temps passe et plus l'on est agacé par un texte purement compassionnel qui ne laisse aucune place à la réflexion sur les réponses qui pourraient être apportées aux migrants (au-delà de laisser les frontières grand ouvertes). Au moins, à la fin d'*Ibsen Huis*, le problème politique posé par les migrations – l'opposition frontale entre les partisans de l'accueil et ceux du rejet – était-il clairement posé, à défaut d'être résolu.

**Selim Lander**

Source : <http://mondesfrancophones.com/espaces/politiques/avignon-2017-10-ibsen-huis-grensgeval/>

## *Ibsen Huis*, les chroniques sulfureuses et funestes d'une famille à la dérive



**Si le mistral s'engouffre avec violence dans la cour du Lycée Saint-Joseph, ce n'est rien à côté de la tempête destructrice et glaçante qui couve, gronde à l'intérieur de l'étonnante maison de vacances de la famille Kerkman. Avec ingéniosité et virtuosité, Simon Stone s'empare de l'univers d'Ibsen et signe une tragédie contemporaine, incandescente et fascinante. Attention coup de cœur !**

Une charmante maison de bois et de verre sur pivot sert d'unique décor au drame qui va nous être conté. De la cuisine, au salon, en passant par les chambres, rien ne manque, ni les livres, ni les ustensiles de cuisine, ni les aliments dans le frigo, tout a été pensé avec une rare minutie dans un style très nordique, très seventies par la scénographe **Lizzie Clachan**. Tout est tellement réel, idyllique dans cette demeure, que l'on se prête à rêver d'en devenir les heureux locataires, propriétaires. On l'imagine posée sur une lande escarpée, en bord de mer, un lieu magique que l'on peut observer derrière les immenses baies vitrées.

Tels des voyeurs, nous assistons au quotidien de la famille Kerkman.

Alors que le public s'installe, que les bourrasques de mistral frappent à grands coups les murs fragiles de l'habitation, une jeune femme blonde, filiforme, prépare le petit-déjeuner. Mis en position de voyeur, à nos corps défendant, on se laisse totalement prendre, happer par les rebondissements de cette saga familiale. Quels lourds secrets se cachent derrière les sourires de façade, derrière les amabilités hypocrites ? Quels liens unissent vraiment tous nos protagonistes ? Avec une facilité déconcertante, *Simon Stone* nous entraîne au plus prêt du quotidien de cette famille au bord de l'abîme. Mêlant astucieusement les époques et les pièces d'**Ibsen** – du *Canard sauvage* aux *Revenants*, en passant entre autre par la *Maison de poupée* et *Solness le constructeur* -, il construit l'histoire d'une vie, celle de Ces (fascinant *Hans Kesting*), le pater familia. Maître incontesté des lieux, il régente son monde d'une main de tyran pervers et manipulateur. De lui, de ses choix, de ses actes, dépendent tout le reste.

Les lourds secrets familiaux entraînent la chute inéluctable de la famille Kerkman. S'il faut un peu de temps pour s'immerger totalement dans ces chroniques familiales noires et funestes, tant l'on passe d'un temps à un autre, d'un personnage à un autre, très vite, tels des entomologistes, des ethnologues, on se laisse totalement captiver par ce qui se passe derrière les murs de verre de cette singulière maison. On observe avec malignité et curiosité un brin malsaine, la vie de ces insectes humanoïdes, de ces êtres unis par un même et lourd secret. Il faut d'ailleurs tout le génie de **Simon Stone** pour que ce patchwork de textes renfermant tout l'univers d'Ibsen se mue en un thriller brûlant, âpre et glaçant. Traversant de part en part l'œuvre du dramaturge norvégien, il donne à l'ensemble un nouvel éclairage, tout aussi sombre, tout aussi lucide sur nos sociétés occidentales, sur nos mondes pervers. L'ancrant dans l'actualité de faits divers sordides, il esquisse le portrait acide d'une bourgeoisie aveugle et décadente portant aux nues le bourreau et repoussant aux bords de leur univers les victimes. La peur de l'inconnu – la maladie, le VIH, les Migrants –, le rejet de la différence, guident leurs décisions, leurs actions hautement condamnables, presque inhumaines.

Pris dans la tourmente familiale, la maison d'Ibsen tourne au gré des événements.

Portée par la troupe épatante de **Toneelgroep d'Amsterdam**, cette *Ibsen Huis* secoue, malmène le public l'emportant dans un tourbillon turbulent et funeste d'événements qui construisent par touches la légende de cette maison de vacances de la famille Kerkman qui se démonte et se monte à vue. Virtuose éblouissant, **Simon Stone** enchaîne les scènes avec fluidité, réveille les consciences de ses personnages, les libère avec une fureur froide de leurs mensonges, de leur cécité et signe un bijou dramatique, un fascinant hommage à la plume ciselée et acide d'Ibsen, un véritable chef d'œuvre !

*Ibsen Huis d'après l'œuvre de Henrik Ibsen*

**Olivier Fregaville-Gratian d'Amore**

Source : <http://www.loeildolivier.fr/ibsen-huis-les-chroniques-sulfureuses-et-funestes-dune-famille-a-la-derive/>

# Ibsen Huis la maison d'Ibsen dans une mise en scène de Simon Stone

Un huis-clos ouvert sur notre incomplétude

Ibsen Huis est un spectacle écrit et pensé autour de l'espace central d'une maison, tant dans sa réalisation scénique que dans sa conception spirituelle. Simon Stone choisit de nous montrer une sorte de famille à travers plusieurs générations entre les années 1960 et nos jours dans un habitacle particulier qui est à la fois une maison de vacance mais aussi un monument architectural innovant. La maison devient un lieu prégnant qui connaît à différentes époques et aux différents âges des changements et des transformations, connaissant même la destruction puisqu'elle est même reconstruite par Caroline après un incendie. L'écriture de Simon Stone n'est pas véritablement une improvisation à partir des pièces d'Ibsen dont on reconnaît plus ou moins la trempe selon sa connaissance de l'œuvre d'Ibsen, c'est une véritable transposition des thèmes des œuvres d'Ibsen dans notre présent. Les catastrophes qui sont soulignées et montrées dans un silence exutoire quittent le terrain objectif des événements pour rejoindre le plan subjectif de la vie intérieure. Ce glissement est perceptible dans l'éclatement des frontières temporelles et dans l'émergence d'une famille de plus en plus indéfinie et vidée de tout idéal familial qui engendre des catastrophes dont chacun est le responsable et qui prennent la forme diffuse et discontinue d'un passé coupable. Aussi, les différents personnages de la famille dans les différents tableaux qui sont exécutés montrent dans la première partie de la pièce, des véritables scènes d'échanges quand la maison est construite et habitée qui déjà pointent des traumatismes et des névroses enfouis quand dans la seconde partie du spectacle, la maison en construction au début des années 60 ou en reconstruction en 2016 après un incendie devient une sorte d'enfer où les masques de candeur laissent place à une réalité sordide et à des drames intimes qui sont autant de saillies vers une tragédie familiale qui plonge le spectateur dans un sentiment de malaise.

Simon Stone dans le déroulement des récits et dans l'agencement des scènes et des différentes atmosphères parvient à créer un véritable espace d'horreur psychologique dans la douceur affable d'une famille, qui concentre ses non-dits et tait ses aspirations à la pureté tout en étant exsangue et toujours-déjà condamnée à une innocence complicité.

Les itinéraires des personnages se recomposent peu à peu au regard des différents âges de la vie, partant d'une première génération de parents dont la mère Frédérique est représentée (son mari est mort), puis de leurs enfants Cees avec sa femme Johanna et Thomas son frère que sa femme a quitté, qui ont eux-mêmes des enfants Caroline, Daniël et Vincent pour Thomas et Sebastiaan et Lena pour Cees et Johanna. Il y a enfin de enfants de la dernière dernière génération Fleur, fille de Lena et Jacob son mari et Pip, fille de Caroline. Ces différents personnages sont représentés dans des récits enchâssés les uns dans les autres et chevillés au corps de cette maison. Pour figurer ces passages temporels, Simon Stone a subtilement choisi de décomposer cette maison en différentes pièces, qui par un processus de mouvement de la maison, nous permet de découvrir nombres d'espaces. La maison ne cesse de tourner et son imposante masse noire, selon qu'elle soit emménagée ou en construction et la lumière qui la pénètre s'effile mystérieusement dans un grand fracas d'arrogance. Elle traverse toutes les situations jusqu'aux plus opprobres comme des abus sexuels, se fondant dans toutes les menaces comme celle de la peur d'avouer son homosexualité à sa famille. Il y a là cette menace permanente de voir éclater ce qui ne pourra jamais éclater car les conflits sont animées et orchestrés notamment par Cees dans une terrible et candide perversion.

Au delà, c'est une histoire de pouvoir et de reconnaissance qui se dessine, des histoires d'amour et des projets aussi idéalistes que beau comme celui de Caroline d'accueillir dans des résidences de luxe à l'image de la maison reconstruite, des migrants dans un village du Danemark et de se confronter à la méfiance insipide de ses habitants. C'est une pièce qui est totalement ibsenienne parce qu'elle nous montre sans cesse des personnages confrontés à des utopies ou à des représentations idéales qui ne correspondent plus à rien et qui sont autant de délicates intentions qui vouent à l'enfer comme le dernier acte est si justement intitulé, tout ceux qui dans leurs compromissions pour conserver l'idéal de vie qui était le leur, ont choisi de se taire au lieu de produire une belle et grande révolte qui eût pu résonner à travers les différentes générations.

C'est l'histoire de lâchetés racontées dans une épaisseur épique brisée, peuplée de fantômes qui sont autant de figures venues nous rappeler nos grands torts ou nos petits travers et qui pénètrent la scène d'une obsessive désolation.

Simon Stone avec les comédiens du Toneelgroep choisi d'éradiquer toute brutalité, et de montrer une brutalité plus insidieuse qui pose la question de savoir comment est-ce que tout disparaît. Il reste que les différentes musiques qui parsèment la dramaturgie créent un espace de confrontation psychologique bientôt débordé par le réel, qui ne peut être montré qu'à travers les prismes d'artifices théâtraux. De fait, si l'histoire raconte évidemment l'histoire de vraies familles et si Simon Stone insiste pour dire qu'il y a un peu de sa propre famille dans ces récits, il n'en reste pas moins que la surexposition théâtrale de la maison et de la famille sur scène et l'appétence littéraire du texte qui trace des lignes de fuite dans l'œuvre d'Ibsen, créent une œuvre à part entière avec ses énigmes secrètes et sa fureur sacrée. Par rapport à sa mise en scène et son adaptation de Rocco et ses frères que j'avais pu voir en juin aux Célestins, on sent dans ce travail qu'il y a une rage de désespoir et de dépression, celle de l'écriture théâtrale même chevillée au corps des acteurs à qui il parle dans une oreillette pendant les répétitions. Cette façon si singulière de travailler donne un travail pénétré d'une exactitude et d'une justesse dans l'expression des émotions que le spectacle atteint rarement habituellement, en cherchant toujours à prendre de la distance même pendant que surgissent des cris ou des rixes. Les acteurs sont plus que jamais acteurs de théâtre dans l'incarnation de considérations dramaturgiques et intimes et pas dans le déchaînement de passion tel que pouvait l'être Saïgon de Caroline Guiela Nguyen. C'est ce qui donne à ce travail expérimental et évolutif cette épaisseur si lucide, qui avant de raconter une histoire et de la peupler de personnages, part d'un sentiment exact de la vie pour le détourner dans une écriture littéraire et scénique. Malgré la longueur du spectacle, rien n'est foisonnement, tout s'amorce et se construit.

Simon Stone enfin préfère à l'hystérie des défaites et des forfaitures, le silence peu à peu conquérant et impérissable de l'impossible existence d'idéaux en ce monde. Les catastrophes se dévoilent non pas pour affronter le destin ou le monde extérieur, mais surtout les êtres humains eux-mêmes dans ce cadre familial, qui peuplent la terre de vices et de lâchetés quand elles ne se construisent pas pour combattre notre propre incomplétude. C'est ce rapport si fort au présent qui fait d'Ibsen Huis un spectacle si beau mais auquel il manque encore la fureur essentielle du génie et la grâce terrible du créateur, qui n'en doutons pas ne fera que s'intensifier dans ses prochains spectacles que nous attendons avec une impatiente démesure.

**Raphaël Baptiste**

Source : <https://alchimieduverbe.com/category/festival-davignon-in-2017/>

## Ibsen Huis

Une tragédie grecque au pays des tulipes.



Cour du lycée saint-Joseph. La nuit.

Un chalet de bois et de verre posé sur scène.

Une maison qui, en tournant sur elle-même, nous donnera à voir, à travers les baies, différentes scènes, différents personnages, différentes époques.

Un lieu de vacances n'offrant plus aucun repos.

Une construction transparente qui dissimule un drame.

Dans cette maison, une famille ordinaire : deux parents, deux fils, leurs femmes puis leurs enfants puis leur petite-fille. Cinquante ans de relations entremêlées où l'horreur affleure peu à peu comme une bête immonde sortant de l'obscurité. Voici l'oncle architecte, constructeur de maisons et destructeurs de petites filles. Voici sa femme, sa fille, sa mère, son frère, son neveu, son fils, ses amis,... : tous fermant les yeux sur ce qu'ils entendent, tous au courant du gouffre qu'il leur reste encore à découvrir. Dans cette maison, le verre ne révèle que pour faire écran, la parole échoue à dire le secret trop lourd, le temps tisse une toile d'araignée qui enserre chaque personne dans son silence. Une maison où tout commença en insouciance et où tout se finit en incendie.

Sur un sujet grave, lourd, Simon Stone s'appuie sur une magnifique distribution et un procédé scénique parfait pour évoquer cette histoire sans nous y enfermer. Notre coup de cœur du Festival.

Ibsen Huis  
d'après Henrik Ibsen  
Simon Stone

Source : <http://www.lavie.fr/blog/lesdominos/ibsen-huis,4933>

## Europa zwischen Trauma und Perversion

Katie Mitchell, Simon Stone und Guy Cassiers. Alle befassen sich auf sehr unterschiedliche Weise mit einem Europa der Flüchtlingskrisen. Mit Jean Genets *Die Zofen*, einer in Improvisationen entwickelten Ibsen-Paraphrase *Ibsen Huis* und einem choreographierten Oratorium nach Elfriede Jelineks *Die Schutzbefohlenen*.



Auch im Vorort Vedène sind Aufführungen des Festivals zu sehen (Foto: Eberhard Spreng)

Sie hasten durch eine schicke, moderne Wohnung. Ein Schminktisch rechts, hinten ein großes Bett, links eine Ankleide. Hier hetzt Solange in alltäglichen Verrichtungen umher, während Claire sich am Schminktisch bedienen lässt. Es ist, natürlich, ein Spiel. Claire spielt nur die Herrin, Solange spielt nur die Dienerin. Marieke Heebink und Chris Nietvelt von der Amsterdamer Toneelgroep erproben in langsamer Steigerung einen Konflikt, der ins Verbrechen führen soll, ins gewaltsame Ende eines Ausbeutungsverhältnisses. Und all dies ist bei Jean Genet in „Die Zofen“ Maskerade, eine spielerische Revolte, die um ihr Scheitern weiß. Und es ist Travestie, denn der Autor wünschte sich Männer für die Verkörperung der beiden Frauen. Kaum ein Regisseur hat ihm diesen Wunsch je erfüllt und auch Katie Mitchell belässt es bei dieser Besetzungsgewohnheit. Aber ihre Madame ist mit Thomas Cammaert ein Transsexueller, was Katie Mitchells mitunter etwas schematischem Feminismus gerecht wird: Die wahre Unterdrückung kann nur die der Frau durch einen Mann sein, auch wenn dieser ein Transsexueller ist. Aufbrausend herrisch kommandiert er seine Zofen, die in dieser Inszenierung untereinander gelegentlich Polnisch sprechen: Diese Zofen sind Vertreterinnen einer neuen Klasse illegaler Migrantinnen in bösen Ausbeutungsverhältnissen.

Entgegen ihrer Gewohnheit inszeniert Katie Mitchell hier kein Making-of, also nicht das filmische Entstehen der Geschichte im Hier und Jetzt der Aufführung: Also kein Video, keine parallel zum Geschehen operierenden Geräuschemacher. Auf der Bühne sehen wir ein sehr stilles, fast ersticktes Spiel, dessen Naturalismus dem Stück den bitteren Spaß an der Maskerade, der Persiflage und der Travestie und damit den Autor Genet austreibt.



Auch „Ibsen Huis“ spielt in einem Glashaus, hier im Hof des Lycée Saint-Joseph. (Foto: Eberhard Spreng)

In diesen Tagen ist auf Avignons Bühnen sehr viel Niederländisch zu hören. Wiederum mit der Toneelgroep Amsterdam hat Shooting Star Simon Stone eine von Motiven aus Ibsen-Stücken inspirierte und in Improvisationen entwickelte Familiensaga inszeniert. Über vier anstrengende Stunden führt sie in die Finsternis eines Menschenbildes, das geprägt ist von Obsessionen, Verdrängung und Ausweglosigkeit. Von 1964 bis 2017 erstreckt sich die Erzählung, die im Klima des Aufbruchs beginnt und im Europa der Flüchtlingskrisen endet, und für Simon Stone in einem Übergleiten der individuellen in gesellschaftliche Traumata. *„Meine Arbeit ist eher eine Psychoanalyse als eine Überschreibung. Ich arbeite an der Psychoanalyse zeitgenössischer Versionen der alten Ibsen-Figuren. Und, um bei Sigmund Freud zu bleiben: Ich habe das Gefühl, der gesamte europäische Kontinent verdrängt eine traumatische Erfahrung. Jetzt sehen alle, dass sich wiederholt, was sie verdrängt haben und reagieren traumatisiert und pervers, weil ihre Erinnerung sie übermannt.“*

### **Jelineks „Schutzbefohlene“ als Partitur für das choreographierte Oratorium *Grensgeval* (*Borderline*).**

Im Zentrum des verdrängten europäischen Erbes und der neuen Flüchtlingskrisen ist Elfriede Jelineks „Die Schutzbefohlenen“ angesiedelt, von dem der Antwerpener Toneelhuis-Direktor Guy Cassiers einige Ausschnitte inszeniert. An zwei kleinen Stahltischen haben die Sprecher Platz genommen; ihre Gesichter zeigt eine schwarz-weiße Videoprojektion kaleidoskopisch verfremdet. Neben den Sprechern okkupieren stumme Gestalten in einfacher Kleidung die Bühne. Ihre rhythmischen Bewegungen lassen an Massenmärsche denken. Guy Cassiers hat sich für seine Version des Jelinekschen Flüchtlingssprachkunstwerks mit der Choreografin Maud Le Pladec zusammengetan. Was als Worte über Flüchtende beginnt, soll zum Wort der Flüchtenden werden. Die Trennung von europäischen Sprechern und dem stummen Chorus wird aufgehoben; die Sprecher verlassen ihren sicheren Ort und mischen sich ins Gruppenbild der Flüchtenden. Eine ganze Wand mit diversen Bildschirmen spuckt nun Farbbilder aus vom Leben auf der Flucht und aus Lautsprechern dröhnen heftig wummernde Sounds.

In Guy Cassiers sehr formalistischer Arbeit ist die Identifikation des Europäers mit Geflüchteten ein Akt des inszenatorischen Mutwillens und ohne dramatische Fundierung, bei Simon Stone ist das Verhältnis von Flüchtenden und europäischen Neurotikern ein nur angedeutetes Randproblem, bei Katie Mitchell dient es der zeitgenössischen Auffrischung eines Konfliktes in einem schnell gealterten Genet-Stück. Das Theater tastet nach Bildern, Annäherungen, Metaphern in der Mitte eines Festivals, das nach einem starken Start mit Frank Castorf derzeit keine Aufführung zeigt, an der sich alle begeistern könnten.

Source : <http://eberhard-spreng.com/katie-mitchell-de-meiden-simon-stone-ibsen-huis-guy-cassiers-grensgeval-beim-festival-in-avignon/>

## FESTIVAL D'AVIGNON : « IBSEN HUIS », LA MAISON DE TOUS LES SECRETS

**71e FESTIVAL D'AVIGNON : « Ibsen huis » Texte et mise en scène Simon Stone d'après Henrik Ibsen – Festival d'Avignon 2017 – Cour du Lycée St Joseph du 15 au 20 juillet à 21h00.**

### *La maison de tous les secrets*

Pour sa première venue au Festival d'Avignon, Simon Stone met en scène « Ibsen huis » comme il sait si bien le faire, c'est à dire en retravaillant les textes à force d'improvisations et de réécriture. Il en résulte un texte fortement familier et contemporain qui s'attache à faire entrer chaque spectateur au cœur de cette histoire d'une famille en pleine implosion.

Epicentre de ce spectacle, la maison d'Ibsen trône au milieu de la cour du lycée Saint-Joseph. Construite d'une ossature de bois, elle laisse apparaître son apparente intimité au travers de larges baies vitrées. D'emblée le public découvre un instant de vie en train de prendre forme, une comédienne jouant l'intimité du matin d'un couple. On s'habitue au fur et à mesure à observer ces moments de vie des membres d'une famille en plein déchirement. Basculant à différentes époques des années 60 à nos jours avec des déplacements incessants dans le temps, Simon Stone parvient à ne pas lâcher le public dans cette multiplicité des allers-retours dans le temps.

Simon Stone détricote les fils de cette tragédie familiale où chacun tente de survivre à son passé et de faire face à son avenir incertain. Tous les ingrédients de la tragédie sont présents dans cette descente aux enfers. Au centre de la famille, « Cees », ce chef de famille autoritaire et colérique au travers de qui chaque destin va se courber et finir par se briser. Autour de lui, telle une cour autour d'un tyran ou d'un démon, le reste de la famille se déchire. Tout n'est que secrets et non-dits dans ce petit monde, comme empêtré dans cette fange familiale.

L'apparente légèreté de quelques scènes est systématiquement mise à mal par une tension extrême de chaque moment, comme des prémices à l'explosion à venir. Cette maison d'Ibsen à quelque chose d'un volcan satanique transmettant sa fureur et sa folie à tous ses habitants au travers d'un destin funeste. La maison tourne et tous s'enfoncent happés par ce vortex funèbre et leurs vies ne peuvent résister à ces sables mouvants dans lesquels ils s'enfoncent inexorablement tout au long de la pièce et dans lesquels ils se débattent pour respirer, soigner leurs blessures et tenter de vivre.

Les comédiens néerlandais du Toneelgroep Amsterdam jouent avec un réalisme constamment sous-tendu par une tension dramatique laissant les spectateurs au bord de l'asphyxie. Chacun de nous se sent lui aussi hanté par cette maison construite plus de fantômes et d'âmes damnées que de bois et de verre. On ne peut sortir que bouleversé de cette pièce tant Simon Stone nous plonge subtilement dans l'intimité mortifère de cette famille au-delà du temps qui passe, car le temps n'a pas de prise sur la maison d'Ibsen, seuls les secrets en ont.

**Pierre Salles**

*Photo : Ibsen huis © Jan Versweyveld.*

Source : <https://inferno-magazine.com/2017/07/18/festival-davignon-ibsen-huis-la-maison-de-tous-les-secrets/>

# Ibsen huis

## La maison infernale.

Programmé pour la première fois au [Festival d'Avignon](#), Simon Stone propose un *Ibsen huis* qui aspire le public dans une maison infernale. Dans cette mise en scène conçue à partir de différents textes d'Ibsen, dramaturge norvégien, nous sommes propulsés dans une intrigue familiale où les secrets empoisonnent la vie des gens.

Depuis quelques années, l'australien Simon Stone creuse son sillon sur les scènes européennes. Aimant travailler des pièces de répertoire, il s'était déjà emparé d'un texte d'Ibsen, le *Canard sauvage*, qui fut remarqué lors du Holland Festival en 2013. Artiste associé à l'Odéon, la présentation de *Medea*, une réécriture très contemporaine du mythe, en juin dernier a rencontré un franc succès auprès du public. *Ibsen huis* s'inscrit également dans sa veine.



Ibsen huis © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

Dans une maison à l'ossature en bois et aux grandes baies vitrées, Simon Stone a précipité différents matériaux issus des textes d'Ibsen pour donner vie à des personnages comme pris au piège dans un espace où l'on joue à la fois sur la transparence et sur l'opacité des éléments et sentiments. Plus qu'un décor, cette maison est un protagoniste à part entière pouvant être considéré comme une sorte d'espace mental où le destin d'une famille est pris dans une spirale infernale. Cette spirale est de plusieurs ordres. La force de Stone réside dans le fait d'emmener le public dans un va-et-vient entre les époques (allant des années 60 à nos jours) sans que l'attention ne se relâche. C'est une concentration de tous les instants qui est demandée au public pour suivre une intrigue qui se recompose au fil du temps ; intrigue qui est d'autant plus complexe car les acteurs interprètent tour à tour plusieurs rôles chacun.

Durant quelques heures, la magie du théâtre opère en créant un endroit de partage entre les interprètes et les spectateurs. Dans cette mise en scène, tout fonctionne à merveille durant la représentation, le temps glisse au gré de l'excellence des comédiens néerlandais du Toneelgroep Amsterdam. À travers un réalisme en constante tension dramatique, ils portent des sujets difficiles à aborder comme la pédophilie ou l'infanticide par exemple.

Cees, le père est un architecte de renom. Il est à l'origine de la construction de la maison qu'il voulait comme un lieu d'amour, de liberté et de bonheur pour sa famille. C'est en fait tout le contraire qui se

passera et l'on est horrifié de comprendre toute la monstruosité des actes qui ont été perpétrés dans ce lieu. En effet, chez les Kerkman, il y a des secrets, des non-dits, des mensonges et des traumatismes dont les uns et les autres ne trouveront une délivrance que par la mort. Le découpage de la pièce en trois actes le paradis, le purgatoire et l'enfer, est le reflet de ces existences brisées. La maison tourne encore et encore sur elle-même entraînant dans son terrible tourbillon les funestes destins de la famille.

On ressort d'*Ibsen huis* comme hanté par ces âmes qui nous permettent de pousser notre propre réflexion sur ce qui peut gangréner des vies au fil du temps.

**Kristina D'Agostin**

Source : <http://www.carnetdart.com/ibsen-huis/>

## Ibsen Huis : déliquescence familiale

*Le metteur en scène australien a été découvert en France à Nanterre-Amandiers en 2015 avec son Thyestes ultra-contemporain. Son sublime Medea à l'Odéon-Théâtre de l'Europe a fini de conquérir le cœur des parisiens le mois dernier et son retour dans ce même lieu, où il est artiste associé, pour présenter sa version prodigieuse des Trois Sœurs (Drei Schwestern) est fort attendu. Invité pour la première fois au Festival d'Avignon, il a offert avec la troupe du Toneelgroep d'Amsterdam une formidable Ibsen Huis qui met en lumière la déliquescence d'une famille confrontée à un terrible secret.*



Ibsen Huis de Simon Stone © Christophe Raynaud de Lage

La maison est là, trônant fièrement au centre du plateau de la Cour du Lycée Saint-Joseph. C'est la même que celle des *Trois Sœurs*, mais aménagée différemment. Avec ses baies vitrées entourées de terrasses en bois, nous pouvons voir tout ce qui s'y passe. La sonorisation nous donne également à entendre le moindre bruit, amplifié. Cela ressemble à la maison du bonheur, pleine de vie, de rêves et d'amour. Une jeune femme blonde patiente sur les marches intérieures puis se prépare à dîner durant l'installation du public. C'est Lena. Son téléphone sonne. Le prologue, intitulé *La Conception*, vient de débuter. Nous sommes en août 1974 et elle s'apprête à quitter son fiancé, Jacob, pour rejoindre son ancien mari, réapparu à l'annonce de ses fiançailles. Mais revenons en janvier 2004 où s'ouvre le paradis. On y retrouve Lena et Jacob, plus vieux, venant une nouvelle fois de se séparer. Sont-ils victimes ou coupables de l'amour ? Pourquoi leur couple est voué à la perte d'un lien qui semble pourtant indéfectible ? Pour le savoir, il va falloir analyser cette famille, percer les secrets les plus inavouables et remonter les souvenirs pour comprendre la déliquescence des membres et la tension permanente qui subsiste. Adviendra alors une terrible et vertigineuse chute en Enfer.

Simon Stone propose une adaptation complète de l'œuvre d'Ibsen. Il compile les personnages et dissèque les liens familiaux grâce à une écriture intense et ciselée. Son travail est intelligible et sensible. Sa direction d'acteurs est précise, soulignée par une fluidité déconcertante. Et sa mise en scène est véritablement inspirée. Grâce à la fabuleuse troupe du Toneelgroep d'Amsterdam, il nous précipite avec virtuosité dans un tourbillon qui ne cesse de nous aspirer, de nous entraîner, toujours plus loin, jusqu'à toucher le fond et remonter brusquement à la surface, dans une lumineuse vérité qui nous laisse anéanti, en larmes, sous le choc des révélations et de la puissance de la pièce. Grâce à de nombreux aller-retours dans le temps et avec différentes générations offertes à son analyse à des années variables, il questionne le poids du silence et la destruction psychologique et physique d'une famille confrontée à un secret qui a constamment le cœur au bord du gouffre. Et puis, il y a la reconstruction, possible ou impossible, après le choc de la confrontation avec la folie d'un quotidien trop présent.

Les trois parties, nommées *le Paradis*, *le Purgatoire* et *l'Enfer*, font passer les protagonistes de la lumière aux ténèbres. Au creux d'une maison avec étage, tout de bois et de verre, nous découvrons l'impossibilité de se soustraire à l'équation familiale calculée par le patriarche, Cees. L'acteur Hans Kesting excelle dans ce nouveau rôle de monstre humain auquel Ivo van Hove l'a si bien habitué. Il nous secoue, nous piétine,

nous bouleverse. Son jeu, comme celui de la troupe, est poignant, sublime. Chaque élément est remarquable d'intensité. La maison, personnage central de l'intrigue, pilier de la famille qui va peu à peu s'effondrer, est le symbole du tourbillon des âmes et de la vie. La magistrale scénographie proposée n'occulte rien, d'autant plus que la demeure est montée sur tournette et que ses parois sont enlevées dans la partie II. Tout est à vue, tout sera dit, montré, su. Ancien refuge familial, elle devient la maison du malheur dont même le feu ne saurait effacer les traces indélébiles. Tout le monde savait mais personne n'a rien dit, en dépit des conséquences en cascade.

*Ibsen Huis* est un véritable choc théâtral, un monument de la résilience avec un art bien vivant. Tout est mené d'une main de maître par Simon Stone qui est une nouvelle fois bouleversant dans son approche de la décadence humaine. Il sait nous parler, nous toucher et mettre un grain d'universalité dans tout ce qu'il propose. A aucun moment il n'instaure une distanciation entre le public et ce qui se produit sur la scène. Aucun doute, le nouveau chouchou de la critique française vient de frapper très fort et c'est tout simplement prodigieux !

**Sonia Bos-Jacquín**

Source : <https://theatoile.wordpress.com/2017/07/17/ibsen-huis-deliqescence-familiale/>

## Avignon 2017. La 'révélation' du festival, 'Ibsen Huis' de Simon Stone : un tourbillon de sensations au bord du gouffre.



Ibsen Huis Simon Stone - © Christophe Raynaud De Lage

**D'Ibsen on connaît 'Maison de poupée', 'Hedda Gabler', 'Un canard sauvage', 'Les Revenants', 'Peer Gynt', de sombres drames mettant en évidence les secrets familiaux, les non-dits qui pourrissent les relations à travers plusieurs générations. Ou qui soulignent, comme 'Un ennemi du peuple' la corruption d'une société, admise par une majorité silencieuse.**

Simon Stone, qu'on voit pour la première fois à Avignon (mais pas à Paris où il est artiste associé à l'Odéon) est un curieux mélange : d'origine australienne, né en Suisse, formé à Cambridge, il est associé au Toneelgroup Amsterdam dont le directeur est ...Ivo Van Hove. Et produit aussi de séries télévisées et films d'auteurs ! Le tout à 32 ans.

Son amour pour Ibsen, dont il a déjà produit plusieurs œuvres, éclate ici en une superbe polyphonie dont le centre est la 'maison', symbole actif des turpitudes familiales. Une résidence d'été, toute transparente, placée sur un pivot tournant, permet d'en explorer les facettes et surtout d'en multiplier les angles narratifs. Les protagonistes se livrent à leurs honteuses confidences, se déchirent, s'agressent, règlent leur comptes, dissimulent puis avouent, vices et lâchetés. A chacun sa part de honte, dans un récit haletant, rythmé, sans concession.

Le génie de Stone est d'avoir puisé dans diverses pièces d'Ibsen une série de thématiques dont il a fait un nouveau texte, adapté à notre époque et retravaillé avec ses acteurs, tous fabuleux. Ainsi la syphilis des 'Revenants', maladie fin de XIXè, devient le sida et le HIV à la fin du XXè, avec un thème ajouté : l'homosexualité seulement suggérée dans le 'Canard sauvage'. Le pivot est le grand-père Cees, architecte fameux, créateur de cette maison 'design', renonçant à la " brique " hollandaise et dont il espère de fabuleux profits. Le profit et la corruption, les modes varient, le thème est central chez Ibsen et dans notre monde. Mais il y a pire : on apprend petit à petit que Cees est un pervers qui a corrompu ses enfants et petits enfants, mêlant inceste et pédophilie. Le thème, suggéré dans 'Les revenants', devient central tout comme l'homosexualité d'un des enfants.

## Une leçon de théâtre moderne.



Ibsen Huis, Simon Stone - © Christohe Raynaud De Lage

Au début de *'Ibsen Huis'* on a tenté de chercher dans ses souvenirs des références ibsénienne: peine perdue, il faut se laisser bercer par le ressac des scènes et des personnages, avec leur logique propre, et la temporalité éclatée qui passe de 1965 à 2017. Baignant dans les flux et reflux des époques et des personnages récurrents (jeunes, adultes ou vieux), emporté par les métamorphoses de la maison qui est déconstruite, puis brûlée, on se laisse porter par un vent violent. Alors un style " série télévisée " ? Entre autres techniques, oui, tout est bon pour faire vivre le théâtre comme un médiateur vivant. Simon Stone a une énorme palette expressive : un savoir-faire cinématographique, un art du dialogue percutant, et une façon d'accorder ses acteurs comme un chef d'orchestre ses musiciens. On a envie de les citer tous les 11, pour leur énergie raffinée, avec une mention spéciale à Hans Kesting parvenant à faire de Cees, diabolique, un personnage complexe, pas du tout caricatural.

On a pris hier une leçon de théâtre moderne : toutes les techniques, éprouvées, du théâtre " germanique " (tourniquet, scénographie hyperactive, cinéma,) au service d'un texte pensé en fonction d'Ibsen, avec un efficace travail de plateau des acteurs. On passe, dans la chronologie des chapitres, du paradis au purgatoire puis en enfer : mais sur scène ne règne que le bonheur de partager que nous offrent des acteurs inspirés.

**Christian Jade**

Source : [https://www.rtb.be/culture/scene/detail\\_avignon-2017-la-revelation-du-festival-ibsen-huis-de-simon-stone-un-tourbillon-de-sensations-au-bord-du-gouffre?id=9662290](https://www.rtb.be/culture/scene/detail_avignon-2017-la-revelation-du-festival-ibsen-huis-de-simon-stone-un-tourbillon-de-sensations-au-bord-du-gouffre?id=9662290)

## Festival d'Avignon : Simon Stone versus Israël Galván

L'un avec « Ibsen Huis », l'autre avec « La Fiesta » affrontent par des voix opposées le plein air si cher au Festival et à son public. Simon Stone enferme ses personnages dans la maison d'Ibsen et les observe durant quatre heures, Israël Galván, après un spectacle qui n'existe pas, nous fait assister à la teuf qui s'ensuit, une fiesta entre amis.



Scène de "Ibsen huis" © Christophe Raynaud de Lage

C'est une maison de verre, une maison conçue par un architecte. C'est un rêve d'architecte : construire une maison de vacances pour les siens, pour la famille, les enfants, les frères et sœurs, les cousins. C'est un rêve et cela va devenir un cauchemar pour la plupart. Étreintes, soûleries, disputes, fâcheries durables, humiliations, viols cohabitent au fil des années. La maison est là avec ses grandes baies vitrées ouvertes sur le monde et la nature alentour mais c'est pour mieux abriter son lot de non-dits, de mal de vivre, de secrets. Les techniciens que l'on voit (re)construire la maison armés de perceuses, pénètrent les murs plus sûrement que les secrets de ceux qui y séjournent.

### La vie en miettes

C'est une maison-témoin comme on le dit des pavillons. D'ailleurs, il sera question d'en faire un modèle reproductible à l'infini en espérant toucher un marché mondial. Il sera question aussi de la transformer en logement social pour déshérités et migrants de 2017 avant que le spectacle ne retourne en arrière, à l'époque où l'on construisait la maison, dans les années 1960, puis lors de vacances cauchemardesques dans les années 2000. L'action se déroule, dans le désordre, entre 1964 et 2017. Plus le spectacle avance, plus la déchronologie s'accélère, plus la maison nous livre, au compte-goutte puis à flots, ses secrets.

Comme on est au théâtre (scénographie signée Lizzie Clachan), la maison est placée sur une tournette et elle n'en finit pas de tourner, de remonter le temps ou de le percuter à travers plusieurs pièces qui apparaissent durablement ou furtivement : un grand salon-cuisine, deux bureaux plus petits, un escalier,

une chambre sous le toit et l'avant-scène en guise de terrasse.

Quand les spectateurs prennent place, la maison est là devant nous, bien éclairée. Derrière une paroi transparente, on voit une jeune femme s'affairer dans le coin cuisine. Elle prépare un bon petit déjeuner pour deux : pains grillés, œufs sur le plat. Cela sent bon. Elle est très méticuleuse et ne cesse d'enlever les miettes de façon de plus en plus compulsive comme si les miettes étaient une tache indélébile puisqu'elles ne cessent de revenir. On comprendra plus tard qu'il en va de la vie de cette femme nommée Lena comme de ces miettes : elle garde en elle un secret lourd à porter qui revient lui pourrir la vie et dont elle ne parvient pas à se débarrasser.

Le petit déjeuner est prêt, le spectacle commence, et c'est tout de suite disputes et compagnie. Lena est sur le point de se marier avec un homme qui dort au premier, mais elle est surtout sur le point de quitter la maison pour rejoindre son ancien mari Jacob avec qui elle a eu une fille, Fleur.

Ainsi commence *Ibsen Huis*, autrement dit « la maison Ibsen », une mise en scène signée par l'Australien Simon Stone pour et avec la troupe fameuse du Toneelgroep d'Amsterdam. Le metteur en scène a puisé librement dans différentes pièces d'Ibsen une collection de personnages (avec leur lot de problèmes de couples et de traumatismes) et les a réunis dans une famille couvrant plusieurs générations. Chercher à identifier tel personnage de telle pièce serait un exercice assez vain.

### Transparence et opacité

Le spectacle dure quatre heures avec un entracte, la partition textuelle en néerlandais est abondante et le surtitrage ne chôme pas. Chaque acteur est équipé d'un micro (forcément). Il n'est pas toujours simple de jongler avec les surtitres tout en identifiant celui qui parle. De plus, la plupart des acteurs interprètent plusieurs personnages. Ainsi Lena jeune est interprétée par Claire Bender ; adulte, elle le sera par Maria Kraakman qui par ailleurs interprète Johanna (l'épouse de Cees), laquelle vieille est jouée par Celia Nufaar, Claire Bender interprétant par ailleurs Fleur, c'est-à-dire la fille de Lena et Jacob. Pas simple de jongler avec tout cela. Le mieux est encore de se laisser aller, de confondre les uns avec les autres, le spectacle peut se résumer à deux personnages : une maison qu'on ne cesse de construire et déconstruire et une famille que l'on ne cesse d'unir et de désunir.



Scène de "Ibsen huis" © Christophe Raynaud de Lage

L'architecte de cet édifice, et son fantôme, c'est Cees Keekman, un architecte renommé. C'est lui qui a construit cette maison de vacances en 1964. Un personnage autoritaire qui fait autorité et autour duquel tournent bien des blessures et d'atroces secrets. Le rôle est interprété par l'immense Hans Kesting (que l'on a souvent vu dans le spectacles d'Ivo van Hove). A l'heure d'un grand déballage, la maison finira

dans les flammes (un incendie volontaire où mourront plusieurs membres de la famille). En 2016, Daniel, le neveu de Cees, voudra la reconstruire autrement, se heurtant à son oncle, devenu quasi sénile. Un impressionnant parcours d'acteur encore une fois pour Hans Kesting.

Tout le spectacle s'est construit et écrit dans une relation permanente avec les acteurs unifiés dans un jeu hyperréaliste, dénué de tout effet de manches. Il s'ensuit que l'on est un peu trop devant cette maison et ses habitants comme devant un aquarium. De temps en temps, Ibsen s'approche et jette un peu de nourriture, les poissons se précipitent. Les plus gros ont la meilleure part. Les plus indépendants se réfugient dans un coin et on ne les voit plus pendant longtemps. Les plus fragiles, sans atteindre trente ans, se suicident. Grandeur et terreur de ce huis clos qu'est *Ibsen Huis* dans une maison de famille qui interprète impeccablement son rôle.

La première d'*Ibsen Huis* avait lieu le 15 juillet au soir en plein air dans la cour du lycée Saint-Joseph. Le lendemain soir, dans la cour d'honneur du Palais des papes à 22h, c'était la première de *La Fiesta* d'Israel Galván. Quel contraste !

### Un solo, des solistes

Plus de maison, plus de murs, plus d'intérieur ; la Cour d'honneur est comme un terrain vague sur lequel on aura remisé quelques praticables, des chaises dépareillées, du gravier. Pas de dramatisation du temps, on est dans un laisser-aller volontaire et réfléchi pour mieux mettre en avant ce plaisir d'être ensemble que constitue la fête, *la fiesta*. On est loin aussi de la dramaturgie minimaliste et ascétique des premiers spectacles d'Israel Galván où, œuvrant sur un étroit praticable, entouré de musiciens et chanteurs, il dansait une épure du flamenco, une danse à la naissance restituée et réinterrogée : « La danse ne se manifeste pas juste au moment où tu te lèves pour danser. La danse doit respirer, avoir ses moments de repos, ses temps de marche », dit Galván.

On est loin, bien sûr, on l'a toujours été avec Galván, des visions touristiques du flamenco : castagnettes, robes à fleur et voix qui chevrote à côté du guitariste. Une panoplie gitane. Une partie du public venu sans doute sur la base de ces attentes a progressivement quitté la salle. Comme dans *Ibsen Huis*, il faut se laisser aller, s'offrir à ce spectacle qui n'en est pas un. Car *La Fiesta* s'apparente plus à une veillée, à une teuf d'après-spectacle, qu'à un spectacle à part entière. Dès lors que l'on s'engouffre dans cette fête ouverte, on va de stupeur en merveilles. *La Fiesta*, mine de rien, distille un fluide discret et fascinant. Le flamenco n'est pas une danse, nous dit Galván, c'est autre chose : « Le flamenco est une attitude, une manière de jouer avec le rythme et le *compás*, oui, mais c'est aussi une façon d'être. Et avec la professionnalisation, on est en train de l'oublier », dit-il. On peut déceler dans ces mots une pointe d'autocritique.



Scène possible de "La fiesta" © Christophe Raynaud de Lage

Israel Galván est un fabuleux soliste. Mais la solitude scénique peut devenir un carcan. Il avait besoin de dialogue, de jeu, de groupe. *La Fiesta*, c'est ça, comme aurait dit Raymond Devos. « J'aime l'idée qu'un groupe absorbe mon corps de soliste, que je puisse disparaître en m'unissant à un organisme plus grand et plus fort que moi », dit-il. Il est là avec ses genouillères, son maillot noir, souvent dans l'ombre ou mêlé aux autres. Il n'est pas et ne fait pas la vedette. Il laisse à d'autres le soin d'embrayer le spectacle par des claquement de mains, des voix qui s'aventurent. Galván arrivera plus tard dansant en rampant. Dans *La Fiesta*, tout est possible, tout a l'air improvisé.

### **Sainte Flamenco**

Enfant de la balle, Galván s'est souvenu de ces soirées après le spectacle de ses parents quand ces derniers continuaient à faire la fête entourés d'amis et d'inconnus ; cela ne s'appelait pas encore un *after*. Chacun faisait ce qui lui plaisait, le danseur chantait, le guitariste claquait des pieds, au carrefour de la nuit, de l'alcool, des corps, de la musique et du brasero. *La Fiesta*, c'est ça. La Cour d'honneur n'avait jamais vu des artistes aux costumes aussi disparates. Cela va des survêtements jaune et vert aux robes décolletées dans le dos dont on a oublié de remonter la fermeture éclair. On se croirait plus à une répétition, avec ses temps morts, qu'à une représentation. C'est aussi ça, *La Fiesta*.

Enfin, Galván a voulu poussé le bouchon encore plus loin en réunissant des artistes qui ne sont pas tous issus du flamenco. La Japonaise Minako Seki vient du butô, Alia Sellami est une chanteuse tunisienne, Eloisa Canton une artiste extraterrestre. Eloge de la disparité, pied de nez à la pureté. Niño de Elche, El Junco, Emilio Caracafé et Ramón Martínez sont de grandes pointures qui, dans *La Fiesta*, ont l'air de sortir de chez eux pour aller chercher le pain du matin ou le dernier paquet de cigarettes de la nuit. Mettons sur un piédestal Uchi, la mascotte, la reine, la grand-mère du spectacle. Celle que chacun, Galván le premier, vient toucher, telle une sainte, pour porter bonheur. Moyennant quoi *La Fiesta* nous entraîne dans des zones inexplorées du mouvement et du rythme. Tout le monde est à la fête. *La Fiesta*, c'est définitivement ça.

### **Jean-Pierre Thibaudat**

Source : <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/170717/festival-d-avignon-simon-stone-versus-israel-galvan>

## Avignon : Ibsen passé à la centrifugeuse



**CRITIQUE** - On attendait beaucoup de la nouvelle coqueluche des scènes européennes, l'Australien Simon Stone. Mais son spectacle, *Ibsen Huis* n'est qu'un long feuilleton, magistralement interprété par les comédiens du Toneelgroep d'Amsterdam.

Une maison. Une vraie maison sur une tournette, posée sur le plateau de la cour du lycée Saint-Joseph. Une maison avec de grandes baies vitrées. Pendant que le public pénètre, une jeune femme, au fond, fait cuire des œufs au plat dans la cuisine ouverte. Le grésillement de la friture nous parvient par les haut-parleurs.

Cette maison est le personnage principal de ce long spectacle de l'Australien Simon Stone. Près de quatre heures coupées par un entracte copieux, le temps pour les techniciens de défaire le beau joujou qu'est cette habitation de rêve et de ne plus laisser apparaître que sa structure de bois. On est alors à la fois en 1964, au moment de sa création et beaucoup plus tard, au moment où on la reconstruit, parce qu'elle a brûlé...

### Mêler les pièces d'Ibsen entre quatre murs

On n'a pas oublié la maison de Nora, la magistrale vision de Thomas Ostermeier de *Maison de poupée* d'Ibsen, avec l'époustouflante Anne Tismer. Cette scénographie de Lizzie Clachan est superbe, pas de doute. *Ibsen Huis* veut dire en néerlandais, «La Maison d'Ibsen». Le projet dramaturgique de Simon Stone? Traverser [les grandes pièces de l'écrivain norvégien](#) (1828-1906), et les recomposer en les adaptant à notre époque.

Au fil de la représentation, on va aller et venir dans le temps. On va voir vivre une famille qui se retrouve régulièrement dans cette maison de vacances dont il faut imaginer qu'elle donne sur la campagne et la mer. On reconnaît les pièces de l'écrivain: on reconnaît des personnages, des faits, des drames le plus souvent. *Une maison de poupée*, *Le Petit Eyolf*, *Solness le constructeur*, *Le Canard sauvage*, *Les Revenants*, *Un ennemi du peuple*.

Les pièces d'Ibsen sont si puissantes, si souvent représentées en France et en Europe, que tout spectateur aimant le théâtre, reconnaît effectivement quelque chose d'Ibsen. Sauf que, dans Ibsen, la structure compte évidemment autant que l'argument, que les faits, que les personnages. Chacune de ces pièces est un chef-d'œuvre bouleversant parce que l'écriture en est menée d'une manière puissante. Le passé insiste dans le présent des personnages comme autant de blessures inguérissables. Le passé hante le présent mais selon une économie de l'écriture fascinante.

Ici, rien de tel. On va et vient de présent à passé, on retourne en arrière, on revient plus près, mais tout cela se fait selon un mode d'écriture prosaïque et linéaire -en dehors des allées et venues dans le temps. Simon Stone et ses fabuleux interprètes du Toneelgroep d'Amsterdam, ont lu les pièces utilisées et retenues certains faits, certains caractères. «Les sources sont plus utilisées comme des atmosphères et donnent le ton moral de la pièce, son orientation possible.» Mais voilà, le résultat de ce travail conduit avec le dramaturge et traducteur Peter van Kraaj et écrit et mis en scène par Simon Stone, est un feuilleton. Cela ressemble beaucoup à certaines séries, très bien jouées, que l'on peut voir à la télévision.

## Hans Kesting, un scélérat magistral

Au cœur de la famille, il y a un ogre, c'est Cees -qui incarne aussi Vincent. Cees, c'est un architecte usurpateur, un grand homme qui reçoit un prix prestigieux qu'il ne mérite pas. Mais c'est surtout un abuseur de petites filles. C'est cela que raconte principalement *Ibsen Huis*. Comment un pervers sexuel récidiviste empoisonne une famille sur plusieurs générations. C'est un peu court.

Mais il se trouve que ce scélérat est incarné par [l'un des plus grands comédiens européens, Hans Kesting](#), décidément abonné aux personnages ambigus. Il a notamment été un Richard III extraordinaire avec Ivo van Hove et un Max Aue impressionnant dans [l'adaptation des \*Bienveillantes\* de Jonathan Littell](#) par Guy Cassiers. Il est d'une finesse et d'une humanité bouleversantes et ce méchant homme qu'il joue est un être complexe. On s'y attache comme s'y attachent les êtres qu'il empoisonne. Tout en lui est délicatesse de jeu, voix précise et prenante, interprétation magistrale.

Tous ses camarades sont remarquables qui changent au fil du temps, interprétant presque tous plusieurs personnages. Alors bien sûr, on oublie Ibsen. On regarde, on admire, on suit les déchirements de cette famille qui est littéralement empoisonnée par la présence en son cœur d'un être toxique. Tous sont admirables et très bien dirigés. Janni Goslinga est Caroline, et seulement Caroline, adulte. Elle est déchirante dans sa rébellion, ses gouffres. Mais tous, qu'ils jouent le personnage jeune ou plus âgé, sont à louer. Celia Nufaar, Bart Klever, Maria Kraakman, Janni Goslinga, Claire Bender, Maarten Heijmans, Aus Greidanus jr., Eva Heijen, Bart Slegers, David Roos. Des comédiens que l'on connaît en France et que l'on admire profondément.

Le spectacle est long, mais passe vite. La mise en scène est tenue, tendue. On a expliqué pourquoi il y a un grand entracte. Le feu qui purifie en détruisant, le feu revient à la fin pour nous dire que l'enfer est dans les familles...

**Armelle Heliot**

Source : <http://www.lefigaro.fr/theatre/2017/07/16/03003-20170716ARTFIG00086-avignon-ibsen-passe-a-la-centrifugeuse.php>

## Ibsen Huis, Simon Stone fait tourner sa maison hantée sur le Festival d'Avignon

*Simon Stone, artiste associé de L'Odéon, fait son entrée au Festival d'Avignon avec un spectacle coup de poing, **Ibsen Huis**. Un décor-acteur dément tourne en tourbillon jusqu'aux enfers pour nous raconter l'histoire de la famille Kerkman, campée par la troupe du Toneelgroep. Un choc.*



Tout commence en août 1974, une jolie blonde prépare à manger. On la voit bien car toute la maison est en verre. Tout, tout est à vue. En Nora du XXe siècle, elle s'apprête à quitter le foyer pour rejoindre un autre. Dans le décor figé années 1960, année 1964 plutôt, date à laquelle maison a été construite, mais ça on le saura plus tard, on saura tout. Tout.

Lena (Claire Bender, Maria Kraakman) est cette blonde prête au départ qui ne partira pas, qui reviendra vivre dans cette maison. Alors, tout se met à tourner. La maison tourne, tourne, sans cesse, laissant apparaître une chambre d'enfant et un bureau en plus du grand salon et de la mezzanine. Et quand elle tourne, le temps fait des pas en arrière ou en avant.

De 1964 à 2017, dans le désordre chronologique, nous allons rencontrer toute la famille : Cees (Hans Kesting, comédien phare Ivo van Hove) et sa femme Johanna (Maria Kraakman, Celia Nufaar) qui sont les parents de Lena et Sébastien (David Roos, Maarten Heijmans), l'oncle Daniël (Bart Klever, Aus Greidanus jr), la cousine Caroline (Janni Goslinga, Eva Heijnen) ...

Nous circulons donc dans le temps, avec des moments où les voix se mêlent un peu pour dire que le passé reste toujours un présent. Ici, les murs ont des oreilles et des yeux. Il y a des secrets de famille criminels que même le feu ne peut pas effacer.

Pensée en trois parties : le paradis, le purgatoire et l'enfer, la pièce *Ibsen Huis* nous entraîne de la lumière à la noirceur. Des vivants aux fantômes. Car ici, personne ne meurt jamais vraiment et les silences sont hurlants.



Plus le spectacle avance plus les questions se posent, plus l'urgence d'avoir une réponse devient ardente. Pourquoi Caroline n'a-t-elle pas mis les pieds à la maison depuis 30 ans. Pourquoi Lena est-elle psychiatre ? Pourquoi Fleur pleure-t-elle ? Pourquoi Daniël ne veut-il pas être reconnu comme le constructeur de la maison ?

On s'enfonce dans le dark, dans un tourbillon symbolisé par cette maison hantée qui ne cesse de tourner sur elle-même, comme si elle était le ventre dans lequel toutes les bêtes immondes et tous les drames allaient être fécondés. La pièce explose dans sa dernière partie, où plus que jamais s'entrechoquent les vivants et les morts dans ce drame du XXI<sup>e</sup> siècle qu'Enrik Ibsen aurait pu écrire.

Jusqu'au 20 juillet dans la Cour du Lycée Saint Joseph- 21h-Durée 3H45.

Visuel : (c) Christophe Raynaud De Lage

**Amelie Blaustein Niddam**

Source : <http://toutelaculture.com/spectacles/theatre/ibsen-huis-simon-stone-fait-tourner-sa-maison-hantee-sur-le-festival-davignon/>

## / critique / Ibsen Huis, une descente dans l'Enfer familial



Ibsen huis © Jan Versweyveld

**Invité pour la première fois au Festival d'Avignon, Simon Stone propose dans *Ibsen Huis* le scrutage décapant et bouleversant d'une famille déliquescence dont les membres sont inspirés de l'œuvre d'Ibsen complètement actualisée et réinventée. Avec la formidable troupe du Toneelgroep Amsterdam, il signe un spectacle prodigieux d'intelligence et de sensibilité.**

Au centre de la Cour du Lycée Saint-Joseph, une maison haute, sur étages, construite en bois et en verre, renferme derrière ses baies vitrées ses pièces spacieuses et lumineuses qui regorgent d'obscurs secrets. C'est elle le personnage principal de la pièce. Abri, refuge, prison, ce large écran voit se jouer en son sein les relations ambivalentes des êtres complexes qui l'habitent, tous unis par les liens du sang. Tournant sur elle-même dans un mouvement tantôt vif tantôt lancinant, cette scénographie magistrale permet d'exposer sans compromis **l'intimité d'un monde apparemment pacifique et pacifié où devrait s'épanouir un possible bonheur familial**. Mais la concrétisation d'un rêve somme toute bourgeois se voit impitoyablement contredit durant les quatre heures de représentation qui suivent, dans une chronologie chamboulée, **plusieurs générations sur plusieurs décennies tendre à la catastrophe**.

Car fatalement, s'effondreront les confortables mais illusoire idéaux que croit tenir le patriarche Cees. Ce dernier voit ébranler sa rigoureuse et suspicieuse autorité alors que d'horribles révélations éclatent. C'est avec une stature noble et un fond diabolique que **Hans Kesting** l'interprète excellemment. Architecte de profession, il n'est pas sans rappeler le constructeur Solness. **Tous les personnages sortent du théâtre d'Ibsen et on identifie, malgré les changements d'identités, des traits de caractère et des histoires en filigrane, la soif de liberté et de transgression qui les anime, l'angoisse et le conformisme qui les empêchent**. Sans héroïsme, des personnages véritablement poignants se trouvent précipités dans l'urgence de la vie. Ils doivent faire des choix, passer à l'acte ou renoncer, assumer ou regretter leurs répercussions dramatiques. Les corps et les âmes s'exposent dans des bouts de vie, toutes douloureuses et passionnantes, en proie aux doutes, aux crises, au mal. Ils disent le besoin et le manque d'amour, de changement, de résistance, se confrontent à la maladie, au deuil, dans un climat doux et électrique.

répercussions dramatiques. Les corps et les âmes s'exposent dans des bouts de vie, toutes douloureuses et passionnantes, en proie aux doutes, aux crises, au mal. Ils disent le besoin et le manque d'amour, de changement, de résistance, se confrontent à la maladie, au deuil, dans un climat doux et électrique.

**Thomas Ostermeier** a imposé à Avignon des versions saisissantes de *Maison de poupée* ou d'un *Ennemi du peuple* qui prouvaient par un réel tour de force l'actualité politique et intime d'Ibsen et sa pertinence à éclairer nos vies contemporaines. Le geste de Simon Stone que l'on découvre encore en France va encore plus loin. Usant d'une pratique de transposition et de réécriture systématiques des œuvres, il installe d'emblée une immédiate familiarité, une proximité évidente, entre le texte classique dont il s'empare et le public qui le reçoit comme une pièce inédite. Familier du répertoire du dramaturge norvégien – le metteur en scène a déjà monté *Le Canard Sauvage* et *John Gabriel Borkman* – il puise cette fois dans toutes les pièces qu'il compile à sa guise pour en tirer une fresque sidérante.

**Simon Stone se fait un génial observateur de l'existence moderne.** Il peut compter sur le jeu à la fois tout en retenu et follement explosif des acteurs néerlandais. Certains sont des habitués d'Avignon, déjà remarqués dans les productions d'**Ivo van Hove**. Ils sont époustouflants de vérité.

Découpé en trois parties qui, à l'inverse de Dante, passe du paradis à l'enfer, **le spectacle progresse vers le cauchemar**. Et comme ces revenants qui réapparaissent tous âges confondus entre les cloisons nues et les pièces vides de la maison vouée à l'anéantissement, il nous hantera longtemps.

**Christophe Candoni**

Source : <http://www.sceneweb.fr/ibsen-huis-de-simon-stone/#bFb8Ewq5biTQOIER.99>

## [Théâtre – Critique] Ibsen Huis / Simon Stone



### LA CRITIQUE

**EN BREF** : En réunissant plusieurs œuvres d'**Ibsen**, dont il extrait l'essence pour en réécrire un récit moderne et en fusion, le jeune metteur en scène **Simon Stone** fait exploser au cœur d'une scénographie tourbillonnante les tourments familiaux, les destructions et les névroses guidées par les passions.

Imaginez tous les maux dessinés par Henrik Ibsen dans ses pièces réunies en une seule... Tous les tourments, toutes les impasses auxquelles se confrontent les familles, toutes les déchirures, les non-dits, les drames. C'est en même temps la force et la faiblesse de cette « maison d'Ibsen » où la densité des souffrances accumulées par la même famille autour de laquelle Simon Stone a construit son récit fait par instant catalogue de pathos.

Et pourtant, passé ce bémol, la qualité de l'écriture, de la mise en scène, de la direction d'acteurs (la troupe du Toneelgroup d'Amsterdam est excellente), la qualité de la dramaturgie, l'intensité de l'acmé et les échos sur le monde moderne font de cet **Ibsen Huis** long de 4h (un tout petit peu étiré, la première partie pourrait être réduite) une indéniable réussite.

Dans une maison, au centre du plateau, se joue l'histoire d'une famille, sur plusieurs générations, au 20ème siècle. Un portrait en forme de fresque étirée, faite d'aller-retours dans les années 60, 80, 2010... On y retrouve les mêmes personnages, joués par des comédiens de différents âges, à différents stades de leur histoire personnelle, laquelle se trouve imbriquée dans les toiles de mensonges et d'empêchements névrotiques collectifs. Des aller-retours très narratifs, dans une première partie à la construction classique, que la dernière partie, « Enfer », fait exploser, en réunissant tous les personnages, lesquels rencontrent même parfois leur propre fantôme. Tous les nœuds, les mystères ou les causes des souffrances sont alors étalés, vomis, vidés, comme si Simon Stone avait décidé d'éventrer ce sac trop plein d'amertumes. Sur

scène, d'ailleurs, la maison faites de bois et de lignes pures, de baies vitrées, est dans la dernière partie, lors de ce grand déballage à la Lars von trier (comme le cite Simon Stone lui-même), déconstruite, étripée, décousue planche par planche. La maison, personnage à part entière, lieu des secrets et des drames, est ce protagoniste clef que le metteur en scène finit par installer au cœur de la machine narrative, en sourdine derrière le flot de parole des personnages : elle est en même temps le gardien et le révélateur des vicissitudes et des drames.



Convoquant Freud, Simon Stone fait des tourments familiaux (et sociétaux) de cette transposition moderne des drames d'Ibsen, un long appel à la psychanalyse, se refusant à la facilité manichéenne : chaque personnage est coupable et est victime. De soi-même, des autres, du poids du temps qui accumule les épreuves. L'absence de communication, la destruction (psychique et physique) écrasent la recherche de l'absolu et de l'espoir. Derrière Lars Von Trier se cache Ingmar Bergman dans cet *Ibsen Huis* à l'écriture ciselée.

Comme dans les pièces précédentes de Simon Stone ([Medea](#) par exemple), aucun répit n'est toléré, ni dans la mécanique scénique, ni dans l'écriture : aucun silence, aucun instant suspendu, aucun arrêt de la machinerie lourde scénographique. Au cœur du plateau, la maison, seul élément imposant du décor, ne cesse de tourner sur elle-même, et les comédiens, comme embarqués, ne cessent jamais de parler. C'est un tourbillon inéluctable, une destinée infernale en forme de vortex qui aspire les personnages vers les issues les plus extrêmes. Sans que l'on s'en rende bien compte, le son –un bruit sourd continu– accompagne comme une pression menaçante le récit sans interruption.

L'habileté avec laquelle Simon Stone est parvenu à rassembler toute l'essence d'Ibsen pour faire un portrait désarmé et moderne d'une famille classique, est admirable d'un savoir-faire remarquable : il s'empare du plateau et parvient à faire s'enchaîner les scènes, les époques, les entrées et les sorties des personnages sans aucune rupture, dans un ballet inratable. Les traumas et les dépressions habillent le malheur, le silence et les apparences l'enterrent, mais seule la destruction permet –et c'est peut-être là l'espoir que souhaite révéler Simon Stone– la réhabilitation, de soi, et des autres.

**Rick Panegy**

Source : [http://www.ricketpick.fr/2017/07/16/festival\\_avignon\\_2017\\_theatre-critique-ibsen-huis-simon-stone/](http://www.ricketpick.fr/2017/07/16/festival_avignon_2017_theatre-critique-ibsen-huis-simon-stone/)

## Avignon: Ibsen huis – La Maison d’Ibsen, Ibsen reinvented !



Photo. Christian Raynaud de Lage.

*Ibsen Huis (La Maison d’Ibsen) Directed by Simon Stone, dramaturgy and translation by Peter van Kraaij, set design by Lizzie Clachan, a production by the Toneelgroep Amsterdam*

*Ibsen Huis* is an homage to the genius of Henrik Ibsen, the first European playwright to study the complex intricacies of human psychology and behaviour, conditioned by our follies, indulgences, and failures. However, the play is neither a simple staging of one of Ibsen’s plays, nor is it a modern adaptation. This is a new script and production inspired by Ibsen’s characters in conflict. Created and written by the director Simon Stone and the members of this company hand-picked for this project, *Ibsen Huis* tells a story of the modern dysfunctional family, through the 50-year span of its history.

The family includes Frederique and Cornelius, the parents of Cees and Thomas, married to Johanna and Birgit respectively. Cees and Johanna are the parents of Lena and Sebastiaan. Thomas and Birgit have three children: Daniel, Vincent and Caroline. Lena, married to Jacob, has a daughter called Fleur. Caroline has her own daughter Pip, and is married to Arthur.

However, the audience needs to know only one thing and we learn that in the course of this four-hour theatrical event: Cees is a monster. An award-winning architect, Cees has stolen his projects from his nephew, Daniel. A child molester, he raped not only his own children, Lena and Sebastiaan, but also his niece Caroline. His grandchildren, Fleur and Pip, are the fruits of Cees’ sexual escapades, eventually they also become his victims.

This gruesome and ugly story reminds us as much of Ibsen’s own theatre as of the Greek tragedies which inspired his theatre as well as Eugene O’Neil’s expressionist theatre which was preceded by Ibsen’s work. At the same time *Ibsen Huis* feeds on contemporary TV soap-operas that often, in their convoluted narratives, try to raise to the level of tragic intensity.

Director Simon Stone does not hide his artistic aspirations. In its hyper-realistic style, the play is modeled on popular television. The sound-scape was meticulously designed, amplified and mediated, to produce the effect of a digitalized TV programme.

On stage, we see a replica of a beautiful house that Cees built for his family. It is an elegant, two story transparent structure, possibly inspired by European constructivism. The house constantly rotates and with every turn of this massive structure, there is a temporal change in the narrative. There is also a spatial transformation which means that the audience is able to see the action from different perspectives and to learn more about the secrets that keep this family together. Thus, space acquires the power of a

metaphor. Although the transparent house is open to the gaze of strangers and passersby, the suffering experienced by every member of this family still remains deeply hidden.

The more horrors we discover about this family, with the ghosts of murdered children and dead family members invading the space, the more surrealist the action becomes and the faster the house disintegrates. What was a pristine, see-through structure in the first act, turns into its own cadaver in the second.

Built in 1964, when the story begins, the house became Lena and Jacob's grave, when it caught fire in 2004. In the last part of the play, symbolically called *The Inferno*, the rebuilt house burns again, this time entombing not only the remaining members of this family, but all its ghostly apparitions. The lovers of Ibsen's canon will be delighted to recognize in this production, traces of *Hedda Gabler*, *Ghosts*, *The Master Builder*, *Enemy of the People* and *The Doll's House*.

What is difficult to reconcile are the grandiose aspirations that went into the making of this show with the somewhat pedestrian dialogue (based on the French subtitles) and the melodramatic action. Nevertheless, the work of the actors and the designers, as often happens in such projects, was simply superb.

In Dutch with French Subtitles. Cast: *Claire Bender, Janni Goslinga, Aus Greidanus jr., Maarten Heijmans, Eva Heijnen, Hans Kesting, Bart Klever, Maria Kraakman, Celia Nufaar, David Roos, Bart Slegers*

**Yana Meerzon**

Source : <http://capitalcriticscircle.com/avignon-ibsen-huis-la-maison-dibsen-ibsen-reinvented/#more-11492>

## **Avignon 17, troisième épisode : Simon Stone embrase le Festival In avec « Ibsen Huis » et Denis Lavant le Off avec Beckett**

**Le jeune metteur en scène australien Simon Stone se produit pour la première fois au Festival d'Avignon avec les acteurs du Toneelgroep Amsterdam autour des oeuvres d'Ibsen revisitées à l'époque contemporaine. Le résultat est éblouissant de puissance et d'émotion. Dans une scénographie transparente, une maison de vacances ouverte aux regards, des membres d'une même famille s'épuisent à vaincre l'inférieure spirale des perversités et des névroses. Au Théâtre des Halles, Denis Lavant, dirigé par Jacques Osinski, nous offre la prose singulière et énigmatique de Samuel Beckett.**

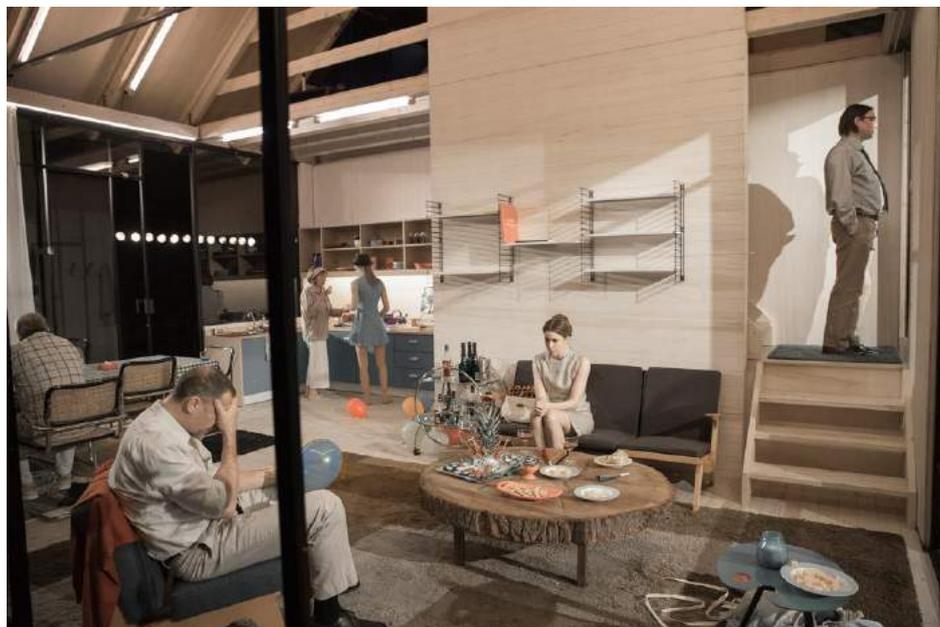
Mais qui sont ce personnages qui traversent cette grande maison de vacances, de verre et d'acier, dont l'intérieur cosy et scandinave appelle la quiétude et la chaleur familiale ? Derrière les apparences lisses de la bourgeoisie protestante, c'est bien l'orage qui gronde, le feu qui frémit. Et le jeune couple qui s'apprête à prendre le petit déjeuner, Léna et Jacob, est juste prêt à rompre leurs fiançailles. Elle veut revoir son ancien fiancé qui ne peut se passer d'elle, alors que ce dernier est inconstant et peu fiable. La pièce commence en 1974, et les acteurs conserveront leurs personnages, avec enfants et petits enfants, en 2004, puis retour dans le passé de 1969. Et ils sont prodigieux, ces acteurs qui passent en un tour de manège scénographique de l'époque des beatniks à celle du tout numérique. Car la maison, géniale boîte à jouer dont les baies vitrées et fenêtres diverses donnent à voir plusieurs scènes à la fois, tourne de manière incessante sur elle même, brouillant la chronologie et les temporalités pour mieux souligner la persévérance des secrets et des névroses familiales qui eux demeurent. Naturellement, Henrik Ibsen dépose dans ce spectacle son empreinte profonde, avec un père autoritaire et architecte qui ressemble étrangement à Solness le Constructeur. Son pouvoir absolu, sa paranoïa et sa jalousie (saisissant Hans Kesting), vont détruire ses relations familiales. « Les Revenants », « Un ennemi du peuple », Une maison de poupée » ou « Le Canard sauvage » apparaissent en filigrane des personnages et des situations, mais totalement réinterprétés par la personnalité des acteurs et le metteur en scène qui s'en saisissent dans leur chair.

Du coup, on songe beaucoup aussi à Bergman en voyant le spectacle, à Lars Von Triers, car Simon Stone apparaît comme un maître de la direction d'acteurs qui ne souffre ici d'aucune approximation. Car tout va ici très vite, le paradis familial cède vite la place au purgatoire et à l'enfer. Cauchemar de l'inceste, du sida, de la drogue, des rivalités professionnelles masculines qui vont marquer au fer rouge les membres de la famille, cauchemar d'une mère complice et couvrant tous les vices pour protéger son mari, cauchemar de l'homosexualité cachée et rejetée, autant de blessures, de traumatismes qui vont pousser les personnages à la survie. Durant les 4 heures de cette saga hallucinante, dont les dialogues, sur titrés en français, s'échangent à la vitesse de la lumière, le spectateur n'a pas une minute de répit. D'ailleurs, le metteur en scène ne lâche rien, perpétuant la cruauté et la violence paroxystiques des rapports humains. Théâtre total, dérangeant, paroxystique, porté sur le vif par les comédiens dans leur chair qui se sont appropriés totalement les protagonistes, Ibsen Huis nous saisit à la gorge pour ne plus vous lâcher, KO debout avant d'applaudir cette merveille.

**Hélène Kuttner**

Source : <http://www.artistikrezo.com/spectacle/critiques/theatre/avignon-17-troisieme-episode-simon-stone-embrase-le-festival-in-avec-ibsen-huis-et-denis-lavant-le-off-avec-beckett.html>

## Avignon 2017 : “Ibsen Huis”, une angoissante cavalcade du temps



Inspirée des pièces du dramaturge norvégien, une farandole de personnages aux prises avec les tourments de notre époque. Un bijou du In d'Avignon offert par Simon Stone.

Une maison de verre à deux étages. Où tout est visible, du canapé à la cuisine. De la chambre de l'ado à celle des parents en passant par le bureau du père. Le tout dans un style villégiature années 1960. Le metteur en scène australien Simon Stone a juché cette jolie boîte sur une tournette. Au fil des quatre heures de spectacle, on l'apercevra sous toutes les coutures pour mieux observer les héros de cet *Ibsen Huis* (« La Maison d'Ibsen »), tous inspirés de personnages issus de différentes pièces du dramaturge norvégien.

### Improvisations et réécritures

Une famille est ainsi recomposée sur plusieurs générations, des années 1960 à aujourd'hui. Parmi ses membres, Cees Kerkman, patriarche modelé sur Solness le constructeur, l'architecte qui a réussi en écrasant les autres et tient sa femme soumise. Impeccable d'ambiguïté, on retrouve dans ce rôle [Hans Kesting](#), pilier de la troupe fondée à Amsterdam par [Ivo Van Hove](#) avec laquelle Simon Stone travaille pour la troisième fois. Chez Caroline ([Janni Goslinga](#), superbe !), dernière héritière du clan, se dessine en filigrane la combativité d'[Un ennemi du peuple](#) ; l'ombre de Nora (empruntée à [Une maison de poupée](#)) plane sur l'arrière-grand-mère, Frédérique, qui a lâché elle aussi ses enfants en bas âge. Voilà pour l'estampille Ibsen, dont le spectacle se démarque largement car tous les acteurs ont nourri leurs personnages par des improvisations, ensuite réécrites par le metteur en scène. Chacun déroule donc une longue partition tramée des angoisses d'aujourd'hui.

**Emmanuelle Bouchez**

Source : <http://www.telerama.fr/scenes/ibsen-huis.160016.php>

## Avignon 2017 : Simon Stone ou l'audace à toute épreuve



Dans “Ibsen Huis”, le metteur en scène convoque les personnages pour une relecture du dramaturge norvégien Ibsen. Retour sur le parcours de ce trentenaire qui a commencé très jeune sur les planches avant de diriger des compagnies... et toujours avec fougue.

Simon Stone, la trentaine, barbe de bûcheron et sourire large, semble une force de la nature. A son âge, il a déjà couru pas mal de festivals européens, du Wiener Festwochen au Holland Festival d'Amsterdam. Mais il n'était jamais passé par Paris avant juin 2017, où le Théâtre de l'Odéon l'a accueilli avec une Médée qui entrelace Euripide et faits divers. Et encore moins par Avignon... L'erreur est réparée. Il débarque au festival avec *Ibsen Huis* (« La maison d'Ibsen », en français) tout juste créé avec le Toneelgroep d'Amsterdam, la troupe d'[Ivo Van Hove](#). Cette « maison d'Ibsen » est à entendre au sens propre comme au figuré : Stone installe sur scène une maison en verre et bois de quatre pièces qui pivote sur une tournette au rythme des époques, entre les années 1960 et aujourd'hui. Il y convoque, quatre heures durant, un florilège de personnages inspirés par le dramaturge norvégien du XIXe siècle, de *Solness le constructeur* (figure centrale) aux parents de *Petit Eyolf*, en passant par *Les Revenants* ou *Un ennemi du peuple*. On y reconnaît dans Cees – alias Solness – Hans Kesting, l'époustouflant Richard III du *Kings of war* d'Ivo Van Hove.

### Un metteur en scène “très doué”

Invité par cette troupe aguerrie aux plus grands metteurs en scène, le jeune Simon Stone ne s'est pas démonté. Il a tenu bon sur sa méthode de relecture des « standards » classiques avec la complicité active des acteurs : « *C'est la manière la plus simple et rapide de réfléchir au monde contemporain puisque le public, familier d'une histoire ayant fait ses preuves, s'y retrouve d'emblée. C'est l'esprit du jazz : on reconnaît à chaque fois le thème mais ça sonne neuf !* » En huit semaines de répétition, la troupe a relu Ibsen et construit les personnages via des improvisations qui ont nourri chaque nuit l'écriture de l'auteur-metteur en scène. « *Cela conférait une passionnante mais énorme responsabilité à la troupe*, confie Peter

Van Kraaij, *le dramaturge conseiller du projet. Alors la nervosité y était parfois palpable.* » Si l'acteur Hans Kesting reconnaît en Simon Stone un metteur en scène « *très doué* », il avoue avoir été « *déstabilisé* » par cette création sous pression.

“Le théâtre, c’est un bouquet de significations composé de manière collective (...)”

*Ibsen Huis*, d'après Henrik Ibsen, mise en scène de Simon Stone, du 15 au 20 juillet à 21h, cour du lycée Saint-Joseph (4h). En néerlandais surtitré.

Car ce fils d'un couple de Britanniques installé à Bâle puis à Melbourne, en Australie, avance quoi qu'il arrive. Tempérament de pionnier défricheur ? « *Ne faites pas de moi un pur Australien ! rit-il, je suis européen dans l'âme.* » Ses premiers souvenirs de théâtre appartiennent au carnaval de Bâle, où il se rendait en costume de Pierrot. Fasciné par « *cette magie théâtrale* », le jeune Simon, une fois arrivé en Australie, s'est rué, dès 13 ans, aux cours de théâtre et a commencé à jouer deux ans plus tard dans des films ou des séries télé... Dès lors, ni l'université ni l'école de théâtre ne le retiendront. Le cinéma happe vite celui qui reste obsédé par le théâtre, et met en scène dès 22 ans des compagnies indépendantes de Melbourne. « *Le théâtre, c'est un bouquet de significations composé de manière collective, où le public peut, chaque soir, choisir son angle comme s'il se promenait autour d'une statue pour regarder les détails cachés... Irremplaçable par rapport au cinéma où le point de vue est imposé !* » Simon Stone file pourtant à Los Angeles dès le lendemain pour préparer la production d'un scénario de science-fiction : son deuxième film, après *The Daughter*, tourné en 2016 et inspiré par *Le Canard sauvage*... Ibsen encore, et du théâtre toujours. Entre bobines et planches, son cœur balance quand même un peu...

**Emmanuelle Bouchez**

Source : <http://www.telarama.fr/scenes/avignon-2017-simon-stone-ou-l-audace-a-toute-epreuve.160201.php#xtor=>

## IBSEN HUIS

Acteur, metteur en scène et auteur australien, Simon Stone s'est fait connaître du public français avec *Thyestes* en 2015 à Nanterre- Amandiers et *Medea* en juin 2017 au Théâtre de l'Odéon. Son approche privilégie l'adaptation contemporaine des classiques et un travail de chef de troupe. Sa première création à Avignon est une réécriture de plusieurs pièces d'Ibsen autour du thème de la maison, façon d'explorer les problématiques liées à la famille, ses crises et ses blessures.



Légende : Simon Stone © Jan Versweyveld

### En quoi la maison est-elle centrale chez Ibsen ?

**Simon Stone :** Ibsen est le premier à avoir placé un intérieur petit-bourgeois sur la scène : le banal décor de la vie quotidienne accède au rang des plus grandes tragédies. Jusqu'alors, il avait écrit des drames qui se déroulaient sur des champs de batailles, ses personnages principaux étaient des personnages mythologiques, des rois ou des princesses. Son théâtre a ensuite connu une grande révolution qui l'a amené à se focaliser sur des personnages de la classe moyenne. Pour moi, c'est merveilleux de transformer ces pièces pour les déployer dans une grande saga familiale qui irait de 1964 à 2017.

*« J'utilise les thèmes et les motifs d'Ibsen pour écrire une pièce qui reflète la société d'aujourd'hui. »*

### Pourquoi ne pas avoir utilisé une pièce existante comme *La Maison de poupée* ?

**S. S. :** Il est probable que le public reconnaîtra des pièces, des scènes ou des personnages, mais j'ai écrit une pièce complètement nouvelle. La question est plutôt : comment perpétuer la tradition d'Ibsen en montrant la vie quotidienne d'une famille ? Ses pièces précisent toujours qu'elles se passent maintenant, au présent. Si aujourd'hui vous les représentez dans l'époque d'alors, cela ne correspond plus à ce qu'il souhaitait, dans le sens où la société n'est plus la même. Ce serait en faire une pièce de musée. J'utilise les thèmes et les motifs d'Ibsen pour écrire une pièce qui reflète la société d'aujourd'hui, un peu comme il le ferait s'il était toujours vivant.

**Pourquoi éprouvez-vous le besoin d'adapter les classiques à notre monde contemporain ?**

**S. S. :** Le théâtre est la forme la plus contemporaine et la plus présente de tous les arts : il existe ici et maintenant, et il n'existera plus jamais de la même façon, parce que l'époque et l'énergie du public sont complètement différents. En ce sens, c'est la forme la plus futuriste des arts. Tous les autres arts contiennent quelque chose de figé, comme un tableau peint il y a 400 ans dans lequel vous voyez ce qui a été vu à l'époque. C'est pourquoi il est important pour moi d'abolir les barrières qui peuvent exister pour le public, de manière à lui faire oublier tout ce qui pourrait le distraire, comme le fait que la pièce se passe dans une autre époque ou dans un autre lieu.

**Pourquoi ne pas choisir un auteur contemporain ?**

**S. S. :** Je l'ai fait parfois mais cela prend quatre ans d'imaginer une histoire, de faire des recherches, d'écrire plusieurs versions d'un texte... Regardez *Phèdre* : Racine a pris une histoire qui existait déjà, que tout le monde connaissait, une intrigue qui fonctionnait et grâce à laquelle il pouvait parler de ses préoccupations. C'est une façon finalement très pragmatique de montrer le monde. Et pour le public aussi, c'est intéressant ce choc de voir élever au rang de mythologie ce qu'il peut lire chaque matin dans le journal.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par **Isabelle Stibbe**

Source : <http://www.journal-laterrasse.fr/ibsen-huis/>